



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Ex libris Bibliothecæ quam Illustrissimus
Archiepiscopus & Prorex Lugdunensis
Camillus de Neufville Collegio S. S.
Trinitatis Patrum Societatis J E S U
Testamenti tabulis attribuit anno 1693.

f

EXTRAORDINAIRE

D U 807157

MERCURE
GALANT.



Part. de Janvier 1679.

L'EDITEUR A MADAME ROYALE

TOME V.



A LYON,

Chez THOMAS MAULRY,
rue Merciere.

M. DC. LXXIX.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.





Froumin Sculp.

*Quelques traits brillants de grandeur
Qu'a nos yeux éblouis étale son visage,
Si l'on pouvoit peindre son cœur,
On en verroit bien davantage.*



A
MADAME
ROYALE.



MADAME



*La liberté que je prens d'adres-
ser cet Extraordinaire à VOSTRE
ALTESSE ROYALE, est une
suite de celle que j'ay déjà prise de
parler de ses grandes qualitez en
plusieurs endroits du Mercure. Le
bonheur qu'il a d'estre favorable-
ment reçu dans toutes les Cours de*

à ij

E P I S T R E.

l'Europe , luy fait une obligation indispensable d'y porter des Nouvelles de tout ce qui se passe de plus éclatant ; & on l'en croiroit mal informé , si ce que V. A. R. fait tous les jours admirer en Elle , n'estoit veu souvent parmy ses Articles les plus importans. Cette matiere est des plus illustres ; & le plaisir qu'on a pris à voir les premieres ébauches que je me suis hazardé d'en faire , m'est trop glorieux , pour ne m'engager pas à pousser plus loin les hautes idées qu'elles me donnent. Mais , M A D A M E, comment pouvoir les remplir sans entrer dans le détail de tout ce qui rend V. A. R. une des plus Grandes Princesses de la Terre ; & comment entreprendre d'y entrer , sans sentir d'abord que le Zele le plus parfait ne sçauroit donner de forces qui ne soient infiniment

E P I S T R E.

niment au dessous d'un dessein si élevé? Si je vous regarde dans vos plus jeunes années, je vous voy l'admiration de la Cour de France, dont Vous estiez alors un des plus considérables ornemens. Si je vous conduis au dela des Monts, j'entens l'acclamation des Peuples qui partagent de la maniere du monde la plus empessée les transports de joye que l'arrivéec de V. A. R. inspire à leur-Souverain. La suite a fait voir combien ce Grand Prince se trouva charmé de Vostre Personne. Un tendre amour se joignit à une veritable estime. Les Fêtes galantes qu'il fit souvent préparer pour vous surprendre, & qu'il continua de vous donner plusieurs années apres son Mariage, vous furent d'agreables preuves de cet amour. Le temps qui affoiblit les plus violentes passions, ne fit qu'augmen-

E P I S T R E.

ter la sienne, & il la porta jusque dans l'excès, parce qu'un mérite infiny en estoit l'objet. Je passe, MADAME, sur ce temps de pleurs qui suivit sa perte, pour venir à celui de Vostre Régence. Il est certain que le Regne le plus florissant n'a jamais eu rien de plus merveilleux. On en sera convaincu dès qu'on se représentera que cette Régence a esté tranquille. Ces sortes de miracles arrivent si rarement, qu'il n'y a presque point d'Etats qui se puissent vanter d'en avoir eu de pareils. Aussi peut-on dire que ceux que Vous gouvernez n'ont pû jouir d'un avantage si peu commun, sans que la conduite & la prudence de V. A. R. ayent eu quelque chose de plus qu'humain. Mon esprit se perd dans les merveilles qu'elles ont produites pendant cet heureux Gouvernement.

Vos

E P I S T R E.

Vos premiers soins ont esté d'établir une tranquillité qui fust durable, & de travailler à l'éducation de l'auguste Fils que Dieu vous avoit donné. Vous n'avez rien oublié pour y réüssir. Le choix des Personnes propres à remplir un si grand Employ, estoit un ouvrage assez important. Une autre se seroit contentée de le faire juste. Mais, MADAME, V. A. R. n'a pû borner son application à ces premiers soins ; Elle a voulu apprendre à ce jeune Prince par des exemples visibles, ce que ceux à qui Elle avoit commis son Instruction, ne luy pouvoient montrer que par des paroles ; & afin de donner plus de force à ses Leçons, Elle a fait elle-mesme ce qu'Elle cherchoit à luy faire connoître qu'il devoit faire. Ainsi, MADAME, l'Esprit de ce jeune Souverain ne s'est pas plutost ouvert à la raison,

E P I S T R E.

qu'il a sçeu ce qui estoit le plus digne d'un Grand Prince. Vous luy en avez enseigné les vertus en les pratiquant ; & pour s'en former une idée parfaite , & pratiquer à son tour ces mesmes vertus , il n'a eu besoin que de jeter ses regards sur Vous. C'eust esté sans doute assez pour luy apprendre à aimer , & à protéger les Arts , de luy en donner l'exemple : mais Vous avez encor voulu faire davantage ; & pour luy mettre toujours devant les yeux les sentimens que Vous luy avez inspirez là dessus, Vous avez fait achever le magnifique Palais des Exercices, où la jeune Noblesse est logée & instruite aux despens de V. A. R. Les Etrangers y viennent en foule , & plusieurs Princes se font un plaisir d'y estre reçeus. Quel avantage , MADAME, pour l'aimable Souverain qui sera témoin

EPISTRE.

moins de leur adresse, & qui profitant également des Leçons des Maîtres, & de l'usage qu'en feront les Ecoliers, joindra l'ardeur d'une noble émulation, aux privilèges particuliers que donne la haute Naissance à toutes les Personnes de son rang. Mais cette Académie ne sera pas seulement une Ecole où le digne Héritier de Charles-Emanuel II. se fera admirer; elle en sera une éternelle pour la Noblesse de ses Etats. L'entrée qu'on y a permise aux Etrangers, la rendra toujours glorieuse à la Nation, & plus glorieuse encore pour V. A. R. puis que Vostre auguste Fils, la Noblesse de Savoie, les Etrangers, vous la doivent, & que Vous en tirerez seulé autant de gloire, qu'ils en tireront tous ensemble d'utilité. Mais, MADAME, si Vous en devez attendre beaucoup

EPISTRE.

de l'Institution d'une Académie qui n'est que pour les exercices du Corps, que diray-je de celle que Vous avez établie pour les exercices de l'Esprit? Comme il n'y a rien de plus noble que ce qui le regarde, Vous luy avez donné un Appartement dans vostre Palais. Quel plus grand honneur pouvoit souhaiter ceux qui la composent? Ils auront l'avantage de voir V. A. R. de pres, & de la voir fort souvent, mais comme si Elle ne les avoit assemblez que pour la gloire du Prince à qui elle donne tous ses soins, ils l'auront veu presque dès sa plus tendre jeunesse, & témoins des merveilles de sa vie, ils travailleront à son Histoire, & y travailleront avec succès. Comme les marques que ce jeune Souverain donne tous les jours d'une Ame toute Royale, ne permettent point de douter que toutes ses actions

E P I S T R E.

études ne répondent dans la suite à son éducation & aux grâdes choses qu'il vous a veu faire, quels miracles n'auront-ils point un jour à décrire? Vous les verrez, MADAME, & Vous les verrez avec d'autant plus de joye, qu'ils seront en quelque façon l'ouvrage de vos tendres & sages applications. V. A. R. ne s'est pas contentée de leur donner pour objet tout ce qui peut former le Corps & l'Esprit. Comme sa vigilance égale l'amour qu'Elle a pour ses Peuples, Elle a cherché à leur faire tirer des beaux Arts, tous les avantages qu'on en peut attendre, & pour rendre la Cour de Savoya une des plus célèbres Cours du Monde, Elle y a introduit toutes les nouveautés magnifiques qui peuvent estre aussi utiles que glorieuses à un Etat. Il ne faut point s'étonner apres cela si la galanterie, la politesse, &

les

E P I S T R E.

les plaisirs, y regnent toujours, puis que ce sont des choses inséparables d'une Cour où il n'y a jamais rien qui manque. Ce qu'il y a de plus surprenant, MADAME, & qu'on ne doit pas regarder comme une des moindres merveilles de vostre Regence, c'est que la sterilité mesme n'ait pû chasser l'Abondance de vos Etats. Il semble au contraire qu'elle n'y soit arrivée depuis trois ans que pour servir d'occasion à V. A. R. de faire éclater sa prévoyance & son extrême bonté pour ses Sujets. Les Grains qu'Elle a fait venir des Pais les plus reculez, n'en pouvant trouver dans les Provinces voisines, leur ont esté un si prompt soulagement, qu'à peine se sont-ils apperçeus de cette colere du Ciel, & de cette dureté de la Terre. Vous avez fourny à tous leurs besoins; & les largesses que Vous avez fait répandre

E P I S T R E.

dre dans les Villes & dans la Campagne, ont esté mesme au delà de tout ce qu'on auroit pû recueillir dans les années les plus fertiles. Tant de soins ne vous ont pas empêchée de s'oger au salut des Ames. Les Retraites Royales que Vous avez fait élever dans la Savoye & dans le Piémont pour les nouveaux Convertis, en ont attiré beaucoup, qui faute d'avoir où se retirer, ne seroient peut-estre jamais revenus de leurs erreurs. Mais, MADAME, il n'y a point à s'étonner que vôtre Zele produise des effets si charitables. Ce n'est pas d'aujourd'huy que les Princesses de Vostre Maison font des actions éclatātes de Pieté. Alix de Savoye, Femme de Loüis le Gros Roy de France, fonda l'Abbaye de Montmartre aupres de Paris, & elle voulut y finir sa vie. La Savoye n'a pas fourny seulement des Sou-

veraines

E P I S T R E.

*venances dont la vertu peut servir
 d'un brillant modèle aux Princes-
 ses qui les voudront imiter, elle
 nous a aussi fait voir des Souve-
 rains d'une valeur dont la memoi-
 re sera éternelle. Amé V. surnommé
 le Grand, fit lever le Siege de
 Rhodes à Othoman I. Empereur des
 Turcs, & c'est depuis ce temps-là
 qu'on voit ces quatre lettres au-
 tour de l'Ecusson de Savoie, F. E.
 R. T. qui sont les premières des
 quatre mots Latins qui marquent
 ce que ce Grand Prince a fait devant
 Rhodes. La Croix d'argent qu'on
 voit aujourd'hui dans les Armes de
 Savoie, fut aussi mise pour le même
 sujet dans celles de ce fameux Ca-
 pitaine. Il merite bien ce nom, puis
 qu'il fit trente-deux Sieges pendant
 sa vie. Les Roys de France &
 d'Angleterre, le choisirent pour
 Arbitre de leurs différens, & l'Em-
 pereur*

E P I S T R E.

pereur Henry V I I. luy dût son élection. Je laisse les surprenantes actions d'Amé V I. & de plusieurs autres Souverains qui ont regné dans l'Etat que N. A. R. gouverne avec une si haute prudence, pour venir à Louïse de Savoye, Mere de François I. Roy de France. On lit dans l'Epitaphe de cette Reyno, qu'on ne sçavoit qui luy devoit le plus, de la France, de son Pais, ou de toute la Terre. Ce n'est pas sans sujet, MADAME, que je vous parle icy de cette Princesse. Elle estoit Fille de Philippe de Savoye, qui eut entr'autres Enfans un Fils appelé Comte de Genevois & Duc de Nemours. C'est de là qu'est venuë la Branche des Ducs de ce nom. Ainsi ce Prince dont V. A. R. descend, estoit Frere de la Mere de François I. Ce qui fait voir que Lon doit ce Grand Monarque

que

EPISTRE.

que à vostre Sang. Tous les Princes qui sont sortis de ce premier Duc qui a porté le nom de Nemours, ont longtems tenu en France le rang qui leur estoit deû. Ils y ont fait éclater leur valeur en d'importantes rencontres, & en ont possédé les plus considérables Gouvernemens. Mais, MADAME, pourquoy m'étendre sur des avantages communs à tous ceux qui naissent comme Vous parmy les Couronnes, quand un nombre infiny de Vertus Morales & Chréstiennes, difficiles à trouver dans la mesme Personne, & que V. A. R. possède toutes, me donne tant dequoy la louer par Elle mesme ? La moindre de ces Vertus me suffiroit pour la matiere du plus beau Panégyrique, si je ne m'appercevois que je passe insensiblement les bornes ordinaires d'une Epistre. En effet, MADAME, que

EPISTRE.

*que n'aurois-je point à dire de la
 grãdeur & de l'élévation de Vòtre
 Ame , de la penetration de Vostre
 Esprit , de la justesse de son dis-
 cernement en toutes choses , & de
 ces inclinations toutes Royales qui
 vous portent sans cesse à faire du
 bien ? Que ne dirois-je point de
 cette douceur meslée de majesté
 qui charme tous ceux qui ont
 l'honneur de vous approcher , de
 l'amour que Vous avez pour la
 Gloire & pour la Justice , & de
 cette pieté exemplaire qui sert de
 regle à toutes vos actions ? Mais
 quand je parlerois de toutes ces
 choses , que ferois-je que repeter
 ce que tous vos Sujets publient
 hautement , & qu'ils ont appris à
 toute la Terre ? Je l'avouè MA-
 DAME , ce me seroit un chagrin
 de ne pouvoir rien dire à l'avan-
 tage de V. A. R. qui ne fust déjà
 connu*

EPISTRE.

connu par tout , si ce n'estoit en
mesme temps une fort grande gloi-
re pour Elle , de voir que ce qui la
rend une des plus accomplies Prin-
cesses que nous ayons , n'est ignoré
de personne , parce que les solides
veritez ne peuvent longtems de-
meurer cachées. Cependant com-
me on ne peut trop faire éclater
de si grandes choses , je sçay, MA-
DAME , que je devois mesler ma
voix aux acclamations publiques,
mais la juste desiance que j'ay de
mes forces , me fait laisser un Em-
ploy si glorieux à l'Illustre Acade-
mie des Beaux Esprits qui tient
son Etablissement de vos soins, &
que Vous venez de loger dans Vos-
tre Palais. Elle ne peut se defen-
dre de travailler à l'Histoire de
K. A. R. sans mettre la Posterité
en droit de luy en demander comp-
te. Toutes les Nations l'attendent
d'Elle.

EPISTRE.

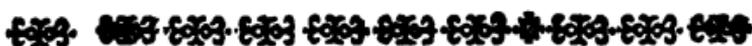
d'Elle. Elle y est obligée. La reconnaissance le veut, la matiere l'excite à le faire, & la beauté du sujet l'y doit entraîner. Tandis qu'elle travaillera au Tableau de tant de rares Vertus, je publieray la bonté que V.A.R. a eüe de m'accorder de la maniere du monde la plus obligeante, la permission de mettre son Nom auguste à la teste de ce Livre. C'est une grace que n'oubliera jamais celuy qui sera toute sa vie avec un profond respect,

MADAME,

DE V. A. R.

Le tres-humble & tres-
obeissant Serviteur,
DE VIZE'.

PRIVI



EXTRAIT DV PRIVILEGE du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roy, donné à Saint Germain en Laye le 31. Decembre 1677. Signé Par le Roy en son Conseil, JUNQUIERES. Il est permis à J.D. Ecuyer, Sieur de Vizé, de faire imprimer par Mois un Livre intitulé. MERCURE GALANT, présenté à Monseigneur LE DAUPHIN, & tout ce qui concerne ledit Mercure, pendant le temps & espace de six années, à compter du jour que chacun desd. Volumes sera achevé d'imprimer pour la premiere fois: Comme aussi defences sont faites à tous Libraires, Imprimeurs, Graveurs & autres, d'imprimer, graver & debiter ledit Livre sans le consentement de l'Exposant, ny d'en extraire aucune Piece, ny Planches servant à l'ornement dudit livre, mesme d'en vendre separément, & de donner à lire ledit Livre, le tout à peine de six mille livres d'amende, & confiscation des Exemplaires contrefaits, ainsi que plus au long il est porté audit Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté le 5. Janvier 1678. Signé E. COUTEROT. Syndic.

Et ledit Sieur D. Ecuyer, Sieur de Vizé a cédé & transporté son droit de Privilege à Thomas Amaulry Libraire de Lyon, pour en jouir suivant l'accord fait entr'eux.

*Achevé d'imprimer pour la premiere fois le
22. Avril 1679.*



LE LIBRAIRE AU LECTEUR.

PUIS que vous voulez que je vous donne (Cher Lecteur) un Catalogue du Quartier de Janvier dans l'Extraordinaire, le le feray, quoy qu'il aye déjà paru dans les trois derniers Volumes du Mercure. Ceux qui enverront des Pieces pour ledit Mercure & Extraordinaire, affranchiront les Ports, s'ils veulent qu'elles soient tenuës.

L'on continuë à distribuer le Journal des Sçavans, in quarto.

Tous les Volumes de 1677. se vendront toujourns douze sols le Volume. Ceux de 1678. & 1679. vingt sols, tant separément que tout ensemble: Ainsi ceux qui attendent à en prendre plusieurs à la fois, pour en avoir meilleur marché, se trompent; car ils augmenteront plustost que de diminuer du prix. Les Extraordinaires se vendront aussi toujourns trente sols le Volume, il y en a cinq.

Livres

*Livres Nouveaux du Quartier
de Janvier 1679.*

LA Noble Venitienne , & le Nouveau Jeu de la Bassette, où les Personnes de qualité de la Cour sont nommées , par M. de Préchac , in-douze.

Nouvelles Galantes du temps, contenant la Jalouse Flamande , & le Mary heureux Amant, de M. de Préchac, in-douze.

L'Etat present de l'Archipel , avec l'Histoire d'Irene, in-douze, 3. vol.

Les Exilez de Madame de Ville-Dieu , tout rechangé & augmenté de deux Volumes in-douze, six Volumes Impression de Paris, ils se vendent 6. l.

— Idem Impression de Lyon, bien imprimé, de la mesme lettre du Mercure, les 6. vol. reliez en 3. se vendét 45. s.

Les 5. & 6. tom. separez se vend. 20. s.

Histoire du Serrail , aussi nouvelle Edition, augmenté d'un tiers, in-douze, six volumes, se vendent six livres.

Anne de Bretagne Reyne de France, Tragedie de M. Ferier , qui a fait les Preceptes Galants, in-12. se vend 15. s.

Le

Le Corps de Medecine in quarto,
4. vol. utile à toutes personnes qui se
messent de cette Profession.

Huetij Demonstratio Evangelica,
in-folio, se vend 12.l. Ce nom vous est
assez connu, pour un des Sçavans Hô-
mes de ce Siecle. Il suffit de vous dire
qu'il est de l'Academie Françoise, &
qu'il a l'honneur d'estre Precepteur de
Monseigneur le Dauphin.

Dissertationes Philosophicæ in 12.

Devotions des Saints vendredys,
in-douze, figure.

Dissertation d'un voyage de Grece,
publié par M. Spond Medecin, par M.
la Guilletiere, qui a fait Athene, An-
cienne & Nouvelle, il se vend 25.l.

Explication litterale des Epistres de
S. Paul à Philemon, in-octavo.

Nouvelle Americaine, Histoire
veritable, in-douze, deux volumes.

Le Nouveau Jeu de l'Ombre, in-12.

La Princesse de Montpensier, in-12.
de l'Authour de la Princesse de Cleves,
avec des vers à la fin sur la Paix, par
M. de Corneille l'Aîné.

Les Oeuvres Chrétiennes & Spiri-
tuelles de M. l'Abbé de S. Cyran, in-12.
4. vol. il se vend 6.l. Le

Le 4. tome se separe in-douze.

Le Journal des Saints du R. P. Gro-
sez, de la C. de I. reveu, corrigé & aug-
menté, nouvelle Edition, qui se vendra
tôujours 50.f. in. 12. 3. vol.

La nouvelle Vie des Saints, en 4. vol.
in-octavo, par ces Mrs. avec des Refle-
xiôs Chrétiennes sur la Vie de chaque
S. & tirez des meilleurs Autheurs, 12.l.

Le vray Devot considéré à l'égard
du Mariage, & des peines qui s'y ren-
contrent, in-douze, 20.f.

Du Culte des Saints, & principale-
ment de la tres-Sainte Vierge, par ces
Messieurs, in-octavo, 4.l.

Le vray Devot en toute sorte d'é-
tat, selon l'Ecriture Sainte, & les Pe-
res de l'Eglise, in-octavo, 4.l.

Le 3. tome du Roman Comique de
M. Scarô, par M. de Préchac, in 12. 30.f.

La Troade de Monsieur Pradon,
Tragedie, 15. f.

Reflexions sur la Religion Chré-
tienne, contenant l'explication des
Propheties de Jacob & de Daniel, sur
la venuë du Messie, par ces Messieurs,
4. l. 10.f. in-douze.

EX



EXTRAORDINAIRE
DU
MERCURE
GALANT.



QUARTIER DE JANVIER, 1679.

TOME V.



*O U S m'avez don-
né une fort agreable
nouvelle, Madame,
en m'apprenant que
mes Lettres Extra-
ordinaires continuent de plus en
plus à vous divertir. L'accueil fa-*

Q. de Janvier, 1679. A

2 *Extraordinaire*
vorable qu'on a fait par tout à la
derniere, ne m'a point surpris. Le
glorieux avantage qu'elle a de
porter en teste le Nom auguste de
Sa Majesté, m'estoit une assurance
de son succès, & je n'avois point à
douter qu'on ne leust avec plaisir ce
que les ingenieuses Médailles qu'el-
le renferme, m'ont donné sujet de
publier des merveilleuses Aétions
de ce Grand Prince. Il y a d'ail-
leurs tant d'esprit dans les diver-
ses Pièces de Vers & de Prose que
cette Lettre contient, & dont je
vous ay nommé les Autheurs, qu'il
estoit difficile que l'assemblage des
belles parties qui la composent, ne
fist un tout qui meritast l'approba-
tion que vous luy donnez. Souve-
nez-vous, Madame, que je vous
ay déjà dit que le soin de les re-
cueillir est la seule part que j'ay
aux Lettres de cette nature, &
qu'ainsi

qu'ainsi il doit m'estre permis d'en parler aussi avantageusement que je fais, puis qu'en les loüant, c'est seulement l'Ouvrage du Public que je loüe. Je croy que je ne puis mieux commencer celle-cy qu'en vous faisant voir ce que le dernier Extraordinaire a donné occasion de m'écrire.



S U R

L'EXTRAORDINAIRE
DU MERCURE

Du Quartier d'Octobre 1678.

EN verité, Monsieur, on est charmé de toutes les beautez que renferme vostre Lettre du Quartier d'Octobre. Vous ne pouviez finir plus extraordinairement l'Année Extraordinaire du Mercure, ny commencer plus glorieusement celle cy, qu'en donnant cet excellent Ouvrage au Public. Il est digne d'estre présenté au

A ij

4 *Extraordinaire*
plus Grand Roy de la Terre. Vous y
avez ramassé pour sa gloire, tout ce
qui pouvoit la consacrer à la Posterité.
Vostre Epistre est comme un Arc de
Triomphe; où l'on voit les victoires
qu'il a remportées sur ses Ennemis, &
sur soy-mesme.

*La Renommée en mille lieux,
Apprend de ce Héros les Exploits glo-
rieux ;
Mais pour les faire entendre à la Race
future,
Il falloit la voix du Mercure.*

Je passe de cette belle Epistre, à
l'ingénieux Cadran, dont le Soleil, ou
plûtost LOUIS LE GRAND, marque les
heures.

*Le cours d'une si belle vie,
De tant de merveilles suivie,
Au cours de cet Astre est pareil.
Les vertus de LOUIS, les vertus du
Soleil,
Font ce qu'on voit de grand au monde,
Maintenant qu'une Paix profonde
D'un regne calme & doux va reprendre
le cours,
LOUIS, & le Soleil, feront tous nos beaux
jours. Ce*

~~de~~

Ce Prince est un Soleil qui perce les nuages,

Et qui dissipe les vapeurs ;

Qui répand la joye en nos cœurs,

Et la met sur tous nos visages.

Enfin par tout où va ce Héros glorieux,

Il y porte avec luy, l'éclat, & la lumiere,

Ainsi que le Soleil se dérobe à nos yeux,

Et qu'il finisse sa carrière,

La Terre a son Soleil, aussi-bien que les Cieux.

Le Portrait de ce Grand Roy environné de tant d'excellentes Devises, & de Revers de Medailles, a quelque chose de surprenant, pour l'abondance, & pour la richesse des pensées. On pourroit appeller cette admirable Planche, le Trésor de Louïs le Victorieux, & le Triomphant. C'est là qu'on voit en racourcy, tout ce qu'il a fait de grand, & de merveilleux. Toutes ces Pieces marquent admirablement le prix de son Regne, & de sa Vie.

Ces Medailles, & ces Devises,

Sur les Villes qu'il a conquises,

Font à la venè un bel effet.

A iij

6 *Extraordinaire*

*L'esprit en est charmé si-tost qu'il les re-
marque ;*

Mais lors que l'on voit le Portrait

De cet invincible Monarque,

On ne s'étonne plus de tout ce qu'il a fait.

Je ne me lasse point d'admirer toutes ces choses, & j'ay de la peine à en retirer ma veüe pour considerer tant de Pieces d'esprit & de galanterie, qui composent vostre Livre. Mais, Monsieur, mon admiration ne cesse pas pour cela ; J'y rencontre par tout les miracles du Regne de **L O Ü I S L E G R A N D**. En effet sous quel Prince les Sciences & les Arts ont-ils été plus florissans ? A-t-on jamais veu paroistre la Galanterie & l'Amour avec plus de politesse & de magnificence ? Vostre Mercure en fournit tous les Mois des preuves si convainquantes, qu'on n'en peut douter. Qui n'admire avec moy tant de Festes galantes, & de Fictions ingenieuses dont vous nous faites part ? Ces Lettres, & ces Traitez si pleins de doctrine & d'érudition, que vostre Mercure a fait naistre, & dont il se peut dire doublement le Pere, ne sont-

font - ce pas autant de Chefs - d'œuvres ?

*Continuez , Muses sçavantes ,
Vos belles & grandes Leçons ;
Continuez , Muses galantes ,
Vos douces & tendres Chansons ,
A present que LOVIS rassemble dans
la France ,
L'Amour , & les Plaisirs , la Paix , &
l'Abondance .*

*Amans , du Dieu d'Amour venez prendre la Loy ,
Vous ne pouvez avoir de momens plus
propices ,
Que sous le regne d'un Grand Roy ,
Qui fait de ses Sujets , l'amour & les
delices .*

Mais il y a toujourns quelque Grise-re fiere & delicate , (& cela soit dit sans faire tort à la Chate de Madame des Houlieres ;) Il y a dis-je, toujourns quelque jeune insensible qui se gendarme contre l'Amour , manque de le bien connoistre .

*Vous qui dites , belle Severe ,
Que pour suivre les Loix que l'Amour
nous prescrit ,*

Extraordinaire

*On perd la raison , & l'esprit ,
Vous en ignorez le mystere.*

S'il nous enflame , il nous éclaire ;

S'il nous inspire , il nous instruit.

Enfin soit le jour , soit la nuit ,

*Ses Loix sont aux Amans agreables à
suivre.*

Sans elles l'on est malheureux ,

Et sans elles l'on ne peut vivre ;

Mais si vous n'écoutez mes vœux ,

*En vain sur ce sujet je voudrois vous in-
struire.*

*Cependant vostre erreur est facile à dé-
truire ,*

*Puis qu'il ne faut qu'aimer , pour goûter
la douceur*

*Qu'on trouve à se soumettre à ce char-
mant Vainqueur.*

Je croyois finir icy cette Lettre ;
mais , Monsieur , on ne sçauroit quitter
vostre Mercure. Vostre Histoire Eni-
gmaticque m'arreste encor. & voicy ce
que ma Muse m'a inspiré sur cette spi-
rituelle allégorie.

Ces deux Grands Roys dont l'origine

Est cachée aux plus curieux ,

Qui se font la guerre en tous lieux ,

Et

Et dont le différent jamais ne se termine:
Ces Roys, leurs Femmes, leur Sujets,
Quand de pres on les examine,
Ce n'est que le Jeu des Echets.

Peut-estre que ma Muse s'est trompée en cette rencontre, mais il est toujours certain qu'elle ne se trompe point quand elle m'engage à vous dire que je suis, &c. DE MARPAEU.

Je suis bien aise que les six Questions proposées dans ce mesme Extraordinaire soient de vôtre goust. Voicy ce que M. Gardien Secretaire du Roy, m'a envoyé sur chacune. Tout ce que vous avez veu de luy vous a plû; & il suffit que je vous l'aye nommé pour vous faire attendre beaucoup de satisfaction de ce qu'il intitule.

R A I S O N N E M E N S

Sur les Questions proposées dans
l'Extraordinaire du Mercure du 15.
Janvier 1679.

S'il y a plus de gloire à triompher de soy-mesme, qu'à vaincre ses Ennemis.

IE suppose d'abord que ce triom-
phe de soy-mesme ne s'entend pas

d'une habitude , ou d'une affection vicieuse , quoy qu'il y ait assurément de la gloire à les surmonter ; mais comme ce nous est une obligation indispensable, & que ce seroit un grand sujet de blâme pour nous de ne le pas faire , j'estime que pour donner tout le jour nécessaire à cette Proposition, il la faut entendre de la victoire que nous remportons sur une passion qui soit legitime , ou qui du moins soit soutenable par rapport aux qualitez que le monde demande dans les Heros. Ce fondement posé , je veux bien considerer un grand Conquerant comme l'Ame de toutes ses Troupes, & je reconnois que qui s'en fait toujours bien servir , donne la preuve la plus certaine d'un rare merite & d'une excellente vertu. On peut le regarder dans cet état comme une teste qui seule , & à son gré, en conduit & en terrasse une infinité d'autres , & comme un bras qui seul fait agir , & succomber les plus nombreuses Armées. Quelle vanité plus sensible & plus delicate pour l'esprit humain qui ne cherche qu'à s'élever toujours, non
seule

seulement sur chacun des Hommes en particulier, mais généralement sur tous les Hommes s'il se pouvoit, que de n'en voir aucun au dessus de luy, & d'en voir presque un Monde entier soumis à ses loix, ou par le devoir ou par la force? Si tous ne l'estoient que de l'une, ou de l'autre de ces deux manieres, peut-estre qu'il ne croiroit pas son bonheur si achevé. Il ne goûteroit que l'une de ces heroïques voluptez. Mais comme tout l'aime ou le craint, il a quelque raison de s'estimer au comble de la grandeur & de la gloire. Cependant toutes les victoires, & toutes les conquestes, pour grandes que l'on puisse se les imaginer, ne furent jamais l'ouvrage d'un seul. Il est si vray que ces testes & ces bras qui sont dans la subordination & dans la dependance, partagent la gloire du Conquerant, que luy-mesme se fait un honneur, & une raisonnable politique, de les reconnoistre, & de leur donner dans l'occasion des loüâges qu'il croit qu'ils ont merités. On sçait assez qu'ils ne peuvent faire tant de grandes actions sans luy, que c'est la va-

leur

leur qui les anime , sa prudence qui les conduit , & ses ordres qui les rendent capables de tout. Mais avec toutes les grandes qualitez qu'il possede, quel succès pourroit-il esperer sans leur bravoure , sans leur affection , & sans leur obeissance. La Nation, les Chefs, les Soldats , entrent en part de la gloire de ses triomphes ; & quand son merite pourroit se glorifier avec justice d'avoir pû captiver la Fortune, celle-cy , toute Femme qu'elle est , ne rougira point de luy reprocher ses faveurs. Pour ce qui est des Ennemis , ils ont perdu le pouvoir de nuire , mais non pas la volonté ; leur cœur & leur esprit sont encor libres dans les fers ; pour l'ordinaire ils desirent , ils attendent , ils recherchent les occasions de se soulever ; & si cette Inconstance dont nous venons de parler , vient une fois par dégoût , ou par caprice , à se ranger de leur costé , ils ne desespereront pas de pouvoir vaincre à leur tour. Il faut des Siecles pour les reduire à une soumission en laquelle on puisse prendre confiance ; & c'est une sorte de victoire dont peu de Conquerans

querans ayent eu le plaisir. Mais trió-
pher de soy-mesme ; vaincre un pan-
chant qui a un fondement raisonnable
ou plausible ; le faire ceder à une vertu
qui n'est pas ou de nostre caractere,
ou de nostre temperament , ou avec
laquelle nous n'avons eu ny le temps,
ny les occasions de contracter beau-
coup d'habitude ; se depouïller d'une
passion favorite ; la sacrifier à une au-
tre toute opposée, c'est ne devoir, apres
Dieu, qu'à soy & à sa vertu, l'honneur
de ses combats & de sa victoire. Elle
est si complete , une victoire de cette
nature , que ny la Fortune , ny l'En-
vie , ny aucune revolution, n'en scau-
roient plus troubler le repos. Un tel
Vainqueur n'a plus rien à desirer ny à
craindre. Il est dans l'état le plus par-
fait où la condition humaine puisse
parvenir. Avec la conquête de toute la
Terre , il pouvoit manquer beaucoup
de choses à son bonheur , & à sa ver-
tu ; mais en se surmontant soy-mes-
me, il a assuré l'un & l'autre pour tou-
jours , & non seulement il a affermy
sa felicité , mais il a encor fait cel-
le des autres , puis que ces sortes de
trion

trionphes vont ordinairement au bénéfice du Genre humain. C'est par là qu'il s'est élevé au dessus de sa propre nature , ayant imité autant qu'il luy a esté possible l'exemple de son Auteur, qui veut bien (s'il m'est permis de parler de cette sorte) remporter tous les jours des victoires sur soy-mesme en nostre faveur , en permettant si souvent à sa miséricorde de triompher de sa justice.

Si quand une Maistresse déçue par les apparences , fait à son Amant de violens reproches d'une prétendue infidélité , & le condamne avec l'emportement ordinaire dans ces sortes d'occasions , sans vouloir souffrir qu'il parle ; Si , dis je , cet Amant accusé injustement , doit céder pour lors par un silence respectueux , & diferer sa justification ; ou bien aux despens d'un peu de desobéissance , s'empreser avec toute l'ardeur possible de tirer sa Maistresse de l'erreur où il la voit.

Cette Question m'est connue, mais je n'avois point encor pensé à sa décision. Quoy qu'il semble d'abord que

que ce soit quelque chose de monstrueux, & pour ainsi dire un crime de leze-majesté d'Amour, qu'un cœur desobeissant à la Beauté dont il s'est fait la conquête, & qui doit y regner aussi absolument qu'aucun Monarque dans son Etat ; j'ose dire néanmoins, sans me departir de ces justes maximes, qu'il est des occasions (rares à la vérité, mais tres-importantes comme celle-cy) où l'Amant peut & doit desobeir à sa Maistresse. Il faut considerer que depuis qu'une fois deux cœurs se trouvent unis par l'amour, l'interest de cet amour doit estre leur unique affaire. Ce n'est que par luy & pour luy qu'ils doivent vivre. Ils y ont une égale dependance, & un égal engagement, & ils deviennent reciproquement responsables l'un à l'autre de tout ce qui peut l'entretenir ou l'alterer. L'Amante demeure bien toujours dans la possession des honneurs deües à son Sexe, & dans le pouvoir absolu de commander en tout ce qui va au bien de cette charmante société. Elle a aussi toute l'autorité aux choses qui ne sont qu'indifferentes par elles-mesmes.

mes. En tout cela un véritable Amant ne peut avoir trop de respect, de déférence, & de soumission. Mais en ce qui peut blesser leur amour, il est en droit aussi bien qu'elle de s'y opposer, & d'employer tous les moyens imaginables, pour détourner un mal, qu'il doit regarder comme le plus grand de tous les maux. L'amour est en danger, il n'en faut pas davantage; tout doit être permis, puis qu'il s'agit de l'empêcher de périr. Croyez-vous que ç'en fust un fort bon moyen que de s'arrêter à un vain scrupule, qui donneroit le temps à cette pauvre Amante ainsi déçue, de se fortifier dans son opinion, & dans son ressentiment, & de passer ensuite à la haine, au changement, & au mépris? Combien de fois avons-nous vû de simples broüilleries, pour des sujets fort légers, avoir causé entre deux Amans par cette funeste gradation, la ruine d'une intelligence qui sembloit ne devoir finir qu'avec leur vie? & combien à plus forte raison ce malheur est-il à craindre, quand il est question de la fidélité qui est l'ame, la

baze,

baze , & le soutien de toutes les liaisons , & sur tout de celles de l'amour? Quiconque peut souffrir en silence de se voir accusé de perfidie , commence à s'en rendre suspect. C'est estre infidelle en quelque façon , que montrer trop de patience dans ces rencontres. Un grand empressement à nous justifier fait la moitié de nostre justification. Il est vray que nous voyons dans quelques Romans des Amans d'une obeissance de ce caractere , & pour ainsi parler des Martyrs d'obeissance ; mais ce sont des Héros fabuleux , & de méchans Originaux qu'il faut bien se garder de copier. Que leurs Maistresses aussi fantasques qu'ils estoient scrupuleux , leur eussent avec l'amour dans le cœur , défendu pour jamais de les voir , ç'en estoit assez pour les mettre tous deux à la gese pour long-temps , & pour leur faire commettre des extravagances qui faisoient enfin degenerer les Sujets héroïques en un comique des plus ridicules. Je voudrois bien que quelque-une de ces Héroïnes se fust avisée de défendre à son Amant de l'aimer,

mer, pour nous donner le plaisir de voir comment il se seroit tiré d'affaire, & de quelle maniere il auroit accordé deux sentimens si opposez. Je soutiens donc, aux termes de nostre Question, que c'est dans ces occasions, où si l'Amour est aveugle, l'obeissance ne le doit pas estre. C'est une Personne malade; c'est la Personne qui nous est la plus chere. Il la faut guerir en depit d'elle, & le plus promptement que nous pouvons. Que de justes reproches ne pourroit-elle pas faire, d'avoir differé cette guerison? Cruel! qu'avec vostre indolente soumission vous m'avez causé de peines que vous pouviez m'épargner en feignant de ne pas entendre la defence que je vous faisois! Si je me suis laissée tromper aux apparences, j'ay au moins cet avantage sur vous, que c'estoient les plus mortelles qui pussent alarmer un cœur amoureux. J'avois à soutenir l'image de vostre changement, & celle du bonheur d'un Rivale. Rien ne me parloit en vostre faveur. Mes propres yeux sembloient vous convaincre; enfin j'étois desesperée. Obeit-on à ceux que l'on voit

voit dans ce déplorable état ? Mais pour vous , quand ces mesmes yeux vous marquoient tant de colere , ils vous assuroient d'un violent amour, & ma bouche en vous imposant avec fureur un silence si peu de saison, vous expliquoit assez le trouble de mon cœur , & l'extrême besoin où j'estois que la vostre me tirast de peine. Vous vous estes aimé & considéré plus que moy. Vous n'aviez rien à craindre pour vous , & cependant ce n'est que pour vous que vous avez craint , & vous m'avez abandonnée à mes souffrances. Qu'il ne craigne donc point, cet Amant bien aimé , de desobeïr en des occasions de cette nature ; qu'il remontre & qu'il supplie ; mais qu'il presse & qu'il s'emporte , s'il en est besoin , autant que la bienséance le pourra permettre. Qu'a-t-il à craindre ? Il a son innocence pour luy ; & l'injustice mesme de sa Maistresse luy repond avec certitude de l'évenement. La Belle ne sera pas plütoſt sortie de son erreur , qu'elle rentrera en elle-mesme , elle aura de la confusion de cette injustice , & elle sera bien aise
d'en

d'en faire compensation avec cette prétendue (mais si utile) desobeïssance. Elle croira mesme luy en devoir de reste , & alors la paix se fera entr'eux , avec les douceurs & les tendresses que ceux-là seuls peuvent bien comprendre qui ont eu quelquefois le bonheur de les éprouver.

Si la condition des Femmes est plus commode & plus avantageuse que celle des Hommes.

Sans faire icy un denombrement de ce qu'il y a de commode & d'importun , de doux & de fâcheux dans la condition de chacun des deux Sexes ; & sans invoquer Tiresias qui avoit esté de l'un & de l'autre ; il me suffit d'avoir veu quantité de Femmes témoigner sérieusement quelque déplaisir de l'estre, & souhaiter de devenir Hommes , si cette metamorphose eust pû se faire : mais je n'ay jamais veu d'Hommes envier l'état du beau Sexe , quelques privileges , & quelques avantages qui s'y trouvent attachés.

Si

Si l'on peut haïr ce que l'on a une fois bien aimé.

LA Personne de qualité , qui entr'autres excellens Ouvrages, nous a donné le petit Livre des Maximes de Morale, qui est un Livre tout d'or, & où toutes choses sont si dignes de la naissance , & du sublime génie de son Auteur , a dit un mot admirablement bien pensé , Que l'esprit est ordinairement la dupe du cœur. C'est sur ce principe qu'on pourroit douter si l'on haït véritablement ce qu'on a une fois bien aimé , & qu'on pourroit aussi en retournant la Question, demander si l'on a véritablement aimé ce qu'on est fort assuré de haïr. On pourroit encor ce me semble rechercher , & approfondir , si l'on ne s'est point également mépris à ces deux passions , en sorte qu'il n'y ait point eu de véritable amour , & qu'il n'y ait point aussi de véritable haine , car la Question peut s'étendre jusques-là. Mais puis que dans nostre Proposition il ne s'agit pas de ce dernier doute ; que l'affection passée y
est

est supposée véritable, & qu'en effet il est difficile que nous nous abusions quand nous sommes persuadés que nous aimons, au lieu que nous nous trompons souvent, lors que nous croyons haïr; si nous examinons bien les choses, & si nous nous examinons bien nous-mêmes, je croy que nous ne ferons pas difficulté de nous déclarer pour l'affirmative. A le bien prendre, l'incertitude de nostre haine n'est qu'un certain milieu entre cette passion & celle de l'amour. C'est le temps du combat qui se donne dans nostre cœur pour le faire passer à celle-là, ou le faire retourner à celle-cy. Jusqu'à l'entière détermination de ce cœur, ce n'est ny haine ny amour, & ce sont pourtant tous les deux ensemble. On peut comparer ce temps-là à un crépuscule qui n'est ny jour ny nuit, & qui participe de l'un & de l'autre. Mais enfin cet état douteux & confus, ne peut pas toujours durer. Ou l'amour, comme le Soleil au matin, gagnera le dessus, & pour lors les ténèbres de la haine seront dissipées; ou comme un Soleil qui se couche, il
lai sera

laissera former à cette noire passion une affreuse nuit qui sera peut-estre sans plus de retour à la lumiere. Qu'un galant Hóme ait un veritable amour, une legereté qui n'avoit point encor échapé, une premiere offence qu'il en reçoit, la decouverte de quelque petit defect, luy donnent du chagrin & de l'inquietude; mais un souírire, un éclaircissement, un peu plus de précaution, dissipent ces petits nüages. La reconciliation se fait bien-tost, & mesme pour l'ordinaire avec un redoublement de tendresse. Si apres cela il reconnoist dans l'Objet aimé de la tiédeur, & des negligences; s'il voit des manieres toutes opposées aux siennes, & la preference donnée à un nouveau venu, ce pauvre cœur est vivement touché. Mais un empressement affecté; des sermens meslez de plaintes; plus de complaisance à l'avenir, l'appaissent encor & le ramement. Que si dans la suite il s'aperçoit d'un veritable mépris, s'il trouve qu'on luy fait une perfidie; s'il est convaincu que cet Objet de son amirié a de grandes imperfections, voila ce semble à ce coup

l'Amant

l'Amant qui se va degager , & la Personne aimée reduite à une confusion inevitable. Cependant combien de ces sortes de coupables, & principalement en amour , sçavent se tirer de ce mauvais pas ! Un tour d'adresse inventé sur le champ ; deux ou trois larmes répandues à propos ; une impudente fierté au dehors qui cachera les troubles de la conscience alarmée, feront recevoir pour bonnes de tres-mauvaises raisons. On dementira ses yeux & ses oreilles, & l'on demandera pardon d'avoir esté trahy. Mais si ces desordres se rendent frequens , ils deviennent enfin insupportables. Le fonds de l'amour & de la patience vient à s'épuiser. On se lasse de combatre si souvent contre soy-mesme en faveur de l'ingratitude. On prend party. On passe à la haine. On croit en avoir , & l'on ne s'y trompe plus. Ce n'est plus ce mesme Objet qui nous paroissoit si aimable, & nous avons peine à nous pardonner d'avoir esté si long-temps de foibles idolâtres, & de miserables captifs. Tout est changé de part & d'autre. Dans nos premieres querelles , nous courions chez
cette

cette Personne , seulement , disions-nous à nous-mesmes , pour luy faire des reproches ; mais en effet pour le seul plaisir de la revoir & de nous raccomoder. Aujourd'huy nous la fuyons sérieusement , & nous l'évitons avec soins. Sa presence nous choque , & nous irrite. Son idée, son souvenir , son nom seul , nous troublent, & nous sortirions volontiers hors de nous-mesmes plutôt que d'y rien souffrir qui ait du rapport avec elle , si ce n'est la haine que nous luy portons. Nous allons plus loin , & il est si naturel de ne vouloir jamais rien perdre , que quand nous venons à faire réflexion sur tant de tendresse , de soins , de services , de patience , de retours , & de souffrances que nous regrettons comme tres-mal employées, l'impossibilité où nous nous trouvons de regagner tout cela , est cause que nous tâchons par un expédient ingénieux de nous en desdommager en quelque façon , & de nous vanger de toutes ces pertes , en essayant de dépouiller ces nouveaux objets de nostre haine , de l'estime , & de tous les au-

Q. de Janvier 1679.

B

tres avantages dont ils estoient en possession , soit chez nous , soit chez les autres, & comme quelques Cosmographes tiennent que le fonds des abîmes les plus creux , répond à la hauteur des montagnes les plus élevées , ce qui fait, disent-ils, un juste contrepoids de toute la machine ; de mesme s'il nous estoit possible , nous abîmerions ces Personnes pour qui nous n'avons plus que de l'indignation, & nous tâcherions en toutes manieres de les mettre aussi bas que nous avons autrefois pris de peine à les élever , comme n'y ayant que ce seul moyen de mettre nostre cœur en repos , & d'appaiser nos regrets. Voila ce qui n'arrive que trop souvent dans le monde , & qui n'y devroit jamais arriver. Quelques outrages que nous ayons reçus , il n'y a point de haine qui soit legitime. Il doit suffire à un bon cœur d'oster sa tendresse à ceux qui en ont cruellement abusé. S'ils sont capables de quelque sentiment raisonnable , la privation d'une chose si précieuse ne leur sera pas une petite punition ; s'ils sont dans l'endurcissement,

toute

toute nostre haine nous feroit encor plus de mal qu'à eux. Il faut se contenter de se bien précautionner contre leur malice. Il faut les laisser en paix; leur desirer, & leur faire effectivement le bien que nous pouvons. Quand nous sommes assez heureux d'avoir reçu des sentimens aussi moderez de celuy qui seul les peut donner, je croy qu'il y auroit de l'injustice à nous demander davantage.

S'il est plus glorieux de vaincre un cœur qui fait vanité d'estre indiférent, on d'en vaincre un qui est prévenu d'amour pour un autre Objet.

FAire la conquête d'un cœur qui s'est déclaré contre l'Amour; prendre celuy qui prenoit toujurs, & qui vantoit de ne pouvoir estre pris; triompher des affections d'une belle & fiere Personne, quelle victoire plus glorieuse que celle d'un semblable Vainqueur! & ne peut-il pas se glorifier d'avoir fait ce que luy seul estoit capable de faire! Au lieu que de toucher un cœur prévenu en faveur

B ij

d'un autre , c'est seulement triompher de la foiblesse , non pas de la force de ce cœur , comme le premier Conquérant ; & ne pourroit-on pas mesme dire que ce n'est tout au plus qu'un partage ? Cependant si nous considérons que ce cœur avec toute sa fierté passée, estoit fait pour aimer du moins une fois ; que tost ou tard il n'eust pû s'en dispenser ; qu'en différant quelque temps à se laisser prendre , il couroit peut-estre risque de se voir réduit un jour à se donner , & à faire les premières avances : qu'il estoit sans connoissance des forces qu'il prétendoit braver , & qu'il n'avoit que luy seul à son secours ; ces réflexions pourroient bien tourner nostre jugement aussi bien que nostre estime , en faveur de celuy qui attaque un cœur prévenu de passion. En effet , il entreprend un travail bien plus rude & plus pénible , & par conséquent plus glorieux. Ce n'est point un cœur dépourveu d'expérience qu'il cherche à soumettre , c'est un cœur aguerry & sçavant en l'art de se défendre. Au lieu d'un adversaire , il en a deux à combattre. Ce n'est

n'est pas assez de toucher le cœur d'une Belle, il faut encor en chasser l'Objet aimé. Il ne suffit pas de la rendre susceptible des impressions de son mérite, il faut effacer chez elle toutes celles que le premier Vainqueur y a déjà faites; & quoy que ces deux choses se fassent presque toujours à la fois, & l'une par l'autre, ce sont deux ouvrages qui occupent doublement, & qui demandent diverses adresses. Que diray-je de plus? Il ne s'agit pas seulement de combattre & de surmonter une obstination aveugle, mais une tendresse vigilante, un attachement qui plaist, & une fidélité encor vierge. Enfin il faut vaincre tout ensemble & le Vaincu & le Vainqueur, unis d'une parfaite intelligence. En un mot je croy que l'on peut comparer ce cœur dans son premier état, à une Ville dont la principale défense ne consiste qu'en la résolution de ses Habitans, résolution souvent passagere, & défense toujours peu scûre; mais que dans la seconde supposition il ressemble à une Place dont la premiere prise a donné lieu d'y reparer.

les endroits foibles, & d'en rendre les Fortifications meilleures, pourveuë de plus d'une bonne Garnison qui defend les Citoyens, & qui les tenant en bride, les empesche de songer sitost à parlementer & à se rendre.

Si apres avoir esté trahy d'une Maistresse qu'on a aimée parfaitement, on peut aimer une autre avec une aussi ardente passion.

CETTE Question se doit, ce me semble, résoudre par la diversité des humeurs & des temperamens. Un Homme naturellement sombre & soupçonneux, un autre qui aura de la faiblesse, & qui se desiera de son merite, pourront difficilement, apres avoir esté trompez par une premiere Maistresse, avoir la mesme passion pour une seconde. A ces Gens-là il suffit qu'une chose soit arrivée une fois, pour leur faire croire qu'elle arrivera toujours; mais comme la multitude des Personnes gayer, folâtres, & presomptueuses, surpasse de beaucoup le nombre de celles par lesquelles j'ay commencé, je soutiens que non seulement

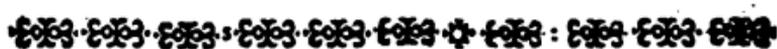
ment la chose proposée est possible, mais qu'elle arrive tres - souvent , & qu'il y a des Hommes faits d'une manière , qu'après avoir esté trompez dix fois, ils le feroient encor quarante, s'ils passoient à autant d'engagemens. La raison de cecy vient à mon sens, de l'amour propre, qui se flaté toujourns. La bonne opinion que nous avons de nous - mesmes , fait que quand nous sommes trompez, il se mesle avec l'indignation que nous avons pour nos trompeurs , un certain sentiment de mépris qui nous les fait regarder avec une pitié dedaigneuse. Ce sont des miserables , disons - nous , qui n'avoient pas d'assez bons yeux pour bien connoistre ce que nous valons, autrement ils nous auroient rendu justice. Ils y ont perdu plus que nous , & se sont fait tort à eux-mesmes. C'est un extraordinaire que cela se soit rencontré de la sorte une ou plusieurs fois; ce sont des especes de Monstres que nous ne trouverons pas toujourns en nostre chemin. Les Personnes éclairées & de bon goust , en useront sans doute autrement , & nous traiteront

plus conformement à nostre mérite, ou du moins à celui de nostre affection. Voila jusques où va nostre entêtement. D'ailleurs, selon le dire d'un excellent Poëte, il n'est rien de si naturel que d'esperer toujours un meilleur lendemain; & certainement c'est la plus grande de toutes les illusions de nostre vie. C'est sur ce continuel & chimérique espoir qu'elle roule depuis son commencement jusques à sa fin, sans que nous puissions jamais parvenir à ce meilleur état dont l'attente nous sert d'amusement jusques au dernier soupir. Joignez à cela que les Personnes affectives, & qui sont portées à l'amour par la necessité de leur penchant, sont dans l'impossibilité de s'en défendre. C'est leur souverain plaisir qui ne seroit plus plaisir, & qui changeroit de nature, sielles estoient trop sujetes à la défiance & aux soupçons. Comme ces Gens là n'aiment pas ordinairement avec une extrême délicatesse, ils ne font presque pas de réflexion aux infidelitez passées, & ils s'abandonnent également à l'amour & à la confiance. Pourveu
que

que le nouvel objet de leurs soins
sçache les tromper avec un peu plus
d'adresse, & les endormir agreablemēt,
les voila rengagez avec autant d'af-
surance & de passion que jamais. Je me
souviens d'avoir leû (mais je ne puis
dire presentement en quel endroit)
qu'un Marchand qui par une tempe-
ste avoit fait une perte considerable de
Canelle , ou de telle autre marchan-
dise que vous voudrez , estant un jour
assis sur le bord de la Mer , mais en un
jour si beau & si serain , qu'il sembloit
rire avec elle , & elle inviter nostre
Marchand à se rembarquer pour un
semblable trafic , il se mit à dire en
l'apostrophant : Je voy bien ce que
c'est , perfide Element , tu me deman-
des encor de la Canelle , mais par Ju-
piter tu n'en auras plus de moy. Qu'il
est rare de trouver un Sage qui en
fasse de mesme , & qui apres une pre-
miere infidelité soufferte , ait le cou-
rage de dire à l'amour ; Je le voy bien,
petit Dieu trompeur , tu veux m'en-
gager de nouveau à aimer , mais je me
garderay bien de remettre mon cœur
à ta mercy. Heureux qui prend une

si salutaire resolution , & plus heureux qui l'exécute !

Les Lettres qui suivent sont sur des matieres diferentes. La premiere m'a esté envoyée de Rheims. Elle est de Mr de la Salle Sr de l'Etang. Vous le trouverez d'un sentiment contraire à celui de Mr Gardien sur la cinquième Question.



O R I G I N E
DE LA SCULPTURE,
DE LA PEINTURE,
ET DE L'USAGE DU COLLIER
DE PERLES.

A MONSIEUR ***

NE seroit-ce pas, Monsieur, vous écrire quelque chose de galant sur ce qui est proposé dans le dernier *Extraordinaire*, que de me servir à propos d'une galanterie de Passage, pour ainsi dire, que Mercure eut avec la charmante *Herse*? Ce Dieu, n'ayant
pû

pû dérober les Troupeaux d'Admete conduits par Apollon, quitta la Thes-
salie & se rendit à Athenes , où son
cœur devint la proye d'une passion
plus noble que n'est celle du larcin. Il
n'ignoroit pas sans doute qu'on y ce-
lebroit alors la Feste de Minerve , &
que selon la coûtume , les Filles a-
voient ce jour-là leur teste chargée de
Guirlandes , & de Paniers de fleurs,
dont elles alloient faire une offran-
de au Temple de la Déesse. Il igno-
roit peut estre encor moins qu'il es-
toit dans une trop grande tranquillité,
& qu'il devoit chercher matiere à une
avanture amoureuse. Quoy qu'il en
soit , la belle Herse sortoit du Tem-
ple avec toutes ses Compagnes , lors
qu'il arriva en cet endroit. Il ne l'eut
pas plûtoſt veüe , qu'ébloüÿ du vif
éclat de ses charmes, il devint en meſ-
me temps son Admirateur , & son
Amant. Mais ce qui augmenta fort
la passion qu'il commença de sentir
pour elle , ce fust qu'en la ſuiyant juſ-
qu'au Palais de Cécrops son Pere , il
l'entendit s'expliquer avec des agré-
mens tous particuliers sur une ques-
tion

tion que des Personnes de la Compagnie avoient avancée.

Si je ne me trompe, leur disoit-elle, il est moins difficile, & par conséquent moins glorieux, de vaincre un cœur prevenu d'amour pour un autre Objet, que d'en vaincre un qui fait gloire d'estre indiferent. N'est-ce pas une avance considerable d'un Amant qui veut gagner les bonnes graces d'une Belle, que cette Belle sçache déjà ce que c'est que d'aimer, & qu'il ne soit point en peine de luy aprendre à demêler dans tout ce qu'il fait, & dans tout ce qu'il dit, ce qui ne part que de l'amour? Vous me direz que ce seroit en effet une avance pour ce nouvel Amant, s'il avoit lieu d'esperer d'aller plus loin, c'est à dire, si la Beauté qu'il adore n'aimoit point ailleurs fortement, & si elle pouvoit devenir sensible à une flâme étrangere, quand celle qui la consume est extrêmement violente. Mais ne m'avoüerez-vous pas que ce qui est violent n'est presque jamais de durée; & que la nouveauté pouvant avoir de l'ascendant sur l'esprit de la Personne qu'on aime,

cette

Cette mesme nouveauté est capable de luy faire trouver de la langueur dans les soins trop reïterez qu'elle a reçeus d'un premier Amant , & les luy montrer comme changez de nature au moment qu'elle commenceroit à changer d'objet ? N'entrera-t-elle point quelquefois dans la défiance de se conserver touÿjours ce premier Amant ; & dans cette veüe , sans toutefois pretendre le perdre , n'accordera-t-elle pas quelque esperance à un Rival, en qui je supose un merite aussi rare , & aussi singulier que dans le premier Amant ? Mais n'avoir pas la force de chasser ce nouveau passionné , n'est ce pas commencer à se rendre ? Et parce qu'un cœur qui laisse esperer sa conquête , va presque touÿjours plus loin qu'il ne pense , il ne faut pas s'étonner s'il arrive que le dernier venu l'emporte. Eh bien , lors qu'il l'emporte , est-ce là ce qui rehausse la gloire de ce nouveau Triomphant , que d'estre la cause d'une infidélité , que de faire rompre les sermens peut-estre les plus inviolables , & que d'aimer & estimer une Personne pour laquelle

laquelle (s'il estoit à la place de son Rival abandonné) il auroit tous les mepris imaginables ? Enfin la gloire n'est proprement qu'un faux or , qui n'a que tres peu de l'éclat du véritable , en comparaison de celle qu'il y a à vaincre l'indifference d'une Belle qui se glorifie d'en avoir , puis qu'il faut combattre en elle l'esprit & le cœur. C'est un coup de Maistre que de luy inspirer de l'amour , quand elle n'a jamais repondu que par de froides civilités aux declarations les plus tendres, ou quand elle les a toujours évitées avec beaucoup de soins. C'est luy insinuer des sentimens dont elle ne semble point susceptible , & c'est sçavoir si bien la tourner, qu'elle se trouve disposée à ne se pas faire davantage un merite de conserver son cœur dans la liberté , & de ne l'abandonner pas aux troubles & aux inquietudes de l'amour. Pour moy, ajouta la spirituelle Herlé , j'en puis parler. Vous sçavez que je ne manque point d'Adorateurs: mais je crois aussi impossible que pas un d'eux surmonte mon indifference, qu'il seroit mal-aisé qu'ils ne devins-

sent

sent tous jaloux du bonheur de celuy que je leur prefererois.

Ce discours finy , & les civilitez estant faites de part & d'autre , la Compagnie se separa. Herse estoit sur le point d'entrer chez elle avec sa Sœur Aglaure , lors que Mercure l'abordant , se fit connoistre , & debuta par ces Vers.

*Non , je ne doute point qu'il ne soit im-
possible [sensibles
Qu'un Mortel ait le droit de vous rendre
Vos charmes m'ot instruit de cette verité:
Ils me l'ont dit , Herse , qu'une beauté
parfaite,
Telle que vous l'avez, n'a jamais esté faite
Qu'afin d'aimer un jour quelque Divinité.*

Ensuite ce Dieu s'étendit sur des protestations d'une amour sincere & immuable , jusqu'à ce qu'il eut conduit Herse dans son Apartement , où il luy demanda la permission de venir souvent la voir. Comme on ne passe guères en un instant d'une grande indifference à une grande amour, elle ne consentit pas tout à fait à cette demande. Mercure qui s'en voulut assurer l'effet,

fet, tâcha de mettre Aglaure dans son party. C'estoit une seconde Danaë qui ne se gaignoit que par des pluyes d'or. C'est pourquoy elle luy fit entendre, que l'entrée chez Hérsé estoit une grace qu'il n'obtiendroit point sans l'acheter. Il ne manqua pas à la combler de presens ; mais une action si basse & si peu digne de la naissance d'Aglaure, déplut tellement à Minerve, que pour l'en punir elle la livra aux transports les plus furieux de l'envie & du desespoir. La voila aussi-tost dans de continuelles apprehensions que Mercure ne rende sa Sœur heureuse. Cent fois elle est sur le point de recourir au pouvoir du Roy son Pere, afin de troubler cet amour naissante, & d'en détourner le succès. Elle persiste toutefois dans la volonté de rester toujours devant la Chambre d'Hérsé, & d'employer tous les obstacles capables d'empêcher Mercure d'y entrer. Ce Dieu indigné de l'ingratitude de cette Fille, & de son manquement de foy, la change en une Statuë de Pierre, à l'instant qu'elle témoigne vouloir le chasser de cet

Aparte

Apartment. Peut - estre que d'ailleurs Minerve n'avoit pris si fort à cœur la punition d'Aglaure, que parce qu'elle avoit préveu que la métamorphose de cette Mortelle seroit l'origine de la Sculpture & de la Peinture, & rendroit complet le nombre des Arts liberaux , auxquels préside cette Déesse. Quoy qu'il en soit, peu de temps apres que le Messager des Dieux se fut vengé de la sorte, & qu'il fut sorty de la Chambre d'Hersé , un Ouvrier du Palais de ce Corps, passant devant la Statuë d'Aglaure, s'avisa d'en dessiner le Profil sur une Pierre qui estoit contre une muraille à l'opposite, & y suivit avec un crayon les extremités de l'ombre de cette Statuë , qui estoit alors éclairée des rayons du Soleil. La Figure ainsi tracée plut à l'Ouvrier , & afin que rien ne s'en effaçât , il fit des entailles dans la Pierre , & inspiré par je ne sçay quel genie, il en vint jusqu'à continuer ces mesmes entailles , & à imiter autant bien qu'il le pût Aglaure petrifiée. Son ouvrage estant achevé, il remarqua que les habits de cette Fille, quoy que changez de nature , n'é-

toient

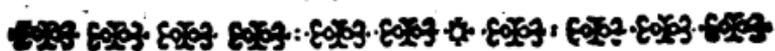
toient pas changez de couleur, & comme suivant sa naissance elle portoit la Pourpre, il se souvint que l'on se servoit pour la teinture de cette couleur, du sang d'un Poisson que les Latins appellent *Murex*. Il en chercha donc, & en apliqua. Ensuite afin de reserver mieux à la couleur de chair qu'il devoit employer sur le visage & sur les bras de la Figure, il s'apuya contre une Fenestre près du vaisseau où estoit la Pourpre; & poussant du coude ce vaisseau, sans y penser, il coula un peu de cette Pourpre le long du ciment de la Muraille. Cela le tira de peine, car il vit que le blanc mêlé avec le rouge faisoit une carnation telle qu'il la souhaitoit. A l'égard du noir qu'il luy faisoit pour colorer la prunelle des yeux & les cheveux, cela ne pouvoit l'embarrasser, quand mesme il eust dû ne mettre en usage que le crayon dont il s'estoit déjà serwy. Enfin son Ouvrage attirant la curiosité de tout le monde, fut estimé, non parce qu'il estoit un chef-d'œuvre, mais parce qu'il donnoit lieu d'en faire. Aussi la Sculpture & la Peinture sont devenues des

Arts

Arts nobles & curieux par les soins de tant de Nourrissons de Minerve, qui estant animez de ce feu celeste que déroba Prometée, ont laissé des Ouvrages dignes de parvenir à la Posterité la plus reculée.

Si je ne craignois de passer les bornes d'une Lettre, je m'érendrois sur ce que Mercure au sortir de la Chambre d'Herse, alla dans la Phénicie par l'ordre de Jupiter, & que cet illustre Envoyé rencōtra vers le rivage de la Mer, l'Amour, Venus, & les Graces, qui prenoient en cet endroit le plaisir de la promenade. Je montrerois au long comme ce petit Dieu ayant à percer des cœurs plus durs que des rochers, éprouvoit la pointe de toutes ses Flèches sur des Perles à cause de leur durté. Je dirois que dans les Perles qu'il avoit percées, il passoit un filet de la corde de son Arc, qui alors estoit usée, & que ce filet plein de Perles qu'il mettoit ensuite en badinant autour de son col, faisoit un effet qui plaisoit aux Graces. Je n'oublîrois pas que Venus témoigna qu'elle auroit de la joye si la mode de porter de semblables Colliers s'établi

s'établissoit parmy les Femmes , puis que ce seroit une espece d'hommage qu'elles luy rendroient en portant des marques du lieu de sa naissance. J'oublierois encor moins que Mercure s'étant offert à servir la Déesse dans son souhait , emporta un Collier de la façon de l'Amour , qu'il le presenta à Europe Fille d'Agenor , que la mode s'en établit à la Cour de ce Prince, & qu'insensiblement cette mode a esté suivie par toute la Terre. Mais je dois plutôt songer à vous dire que je suis, Vostre, &c.



AVANTURE DU
PARNASSE
A MADAME D. C.

VOus allez estre surprise, Madame, de ce que j'ay à vous raconter. Gardez vous bien de le prendre pour une imagination. Je ne vous diray rien que de vray, & je vous le jure, foy de Disciple du grand Apollon. Je résvois profondément dans ma Châbre. Vous jugez

jugez bien que c'estoit à vous, puis que vous estes l'unique objet de mes pensées. J'en avois d'assez mélancoliques sur les maux que vous me faites souffrir, quand tout d'un coup je me sentis enlevé du lieu où j'estois, sans que je vous puisse dire ny comment, ny par où l'on m'en fit sortir. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'après m'avoir fait traverser plusieurs Campagnes, on me laissa sur un fort agreable Vallon que je reconnus estre le sejour le plus ordinaire des Muses.

J'y vis la fameuse Fontaine.

Que Pégase forma sous le nom d'Hisporéne,

Rouler de tous costez le cristal de ses eaux.

Ce Vallon en tout temps produit des fruits nouveaux,

Que le sçavoir & le merite

Ont seulement droit de cueillir.

*Quoy que ces fruits croissent fort viste,
Jamais Mars, ny l'Amour, ne les laissent
vieillir.*

Après avoir considéré quelque temps les beautés du Vallon dont je vous parle,

parle , & veu quantité de Personnes
 auxquelles on en defendoit l'entrée,
 sur ce que le nom de méchans Poëtes
 qu'ils s'estoient acquis , les faisoit re-
 garder comme prophanes , j'avança
 mon chemin pour gagner le sommet
 de la Montagne.

*Là sur un siege de gazon
 Je vis le charmant Apollon,
 Qui des doux accords de sa Lyre,
 Environné des doctes Sœurs,
 Ravissoit plus qu'on ne peut dire
 Et les oreilles, & les cœurs.*

J'aurois peine à vous exprimer les
 charmes qu'eut pour moy cette mélo-
 die. Je me détournay pour voir si j'é-
 tois seul à l'entendre, & je n'appérçeus
 que mon amour (c'est à dire celuy que
 j'ay pour vous) qui comme il ne me
 quitte jamais , avoit esté enlevé avec
 moy. Sa beauté , & un je ne sçay quel
 air doux & noble tout ensemble , le fi-
 rent remarquer de toute la Troupe, qui
 ne le pût voir sans l'admirer.

Apollon dit que cet Amour

Estois

*Étoit un Enfant de naissance,
Et qu'il jugeoit de luy qu'un jour
Il seroit un Amour de haute consequence;
Alors de ses Parens il demande le nom.
Je luy fis signe de se taire;
Mais malgré moy, comme il est fort sin-
cere,
Sans s'étonner, regardant Apollon,
Il répondit que vous estiez sa Mere.*

Il n'eut pas de peine à se faire croire. On luy trouva toute la délicatesse de vos traits, & il ne vous eut pas si-tôt nommée, qu'on s'écria qu'il vous ressembloit parfaitement. Tout ce qui surprit, ce fut de le voir passe & sans embonpoint. Il ne pût cacher que ce défaut venoit du peu de nourriture que vous luy donniez. Cette rigueur pour un Fils parut extraordinaire, & on apprit avec beaucoup d'étonnement,

*Que pour trois semaines d'absence,
Vous ne luy laissiez seulement
Que quatre ou cinq grains d'esperance
A prendre je ne sçay comment ;
Qu'il n'appaisoit sa soif qu'à la faveur
des larmes*

Que

*Que m'oblige à verser le malheur de mes
feux,*

*Et qu'il estoit toujours dans les tristes
alarmes*

Que ressent mon cœur amoureux.

A dire le vray, une si cruelle maniere d'agir fut fort condamnée. Apollon & les Muses en murmurèrent longtemps, & me donnerent enfin l'avis que je vous envoie, dans la pensée que vous voudriez bien deferer à leurs remontrances.

A V I S D' A P O L L O N E T D E S M U S E S.

D*esormais, belle Iris, traitez mieux
un Amour*

*Dont nous sçavons que vous estes la Mere;
Faute de nourriture, il peut perdre le jour,
Songez-y, c'est là vostre affaire.*



*Vous ne sçauriez pour luy marquer trop
de bonté,*

*Il est bien fait, des plus beaux qui se
voyent;*

*Et les soins qu'il vous rend ont assez me-
risé*

Qui en

Qu'en sa faveur les vôtres se déploient.



Pour peu qu'on songe à le nourrir,

Il est encor d'un âge à croistre.

Quel crime vous feriez de le laisser perir,

Après que vous l'avez fait naistre !



*Comme on nous employeroit à publier sa
mort,*

*Dés que nous aurions dit, Iris en est cou-
pable,*

Chacun plaignant son triste sort,

Vous traiteroit de Mere impitoyable.



*Prévenez ce reproche, & par quelques
douceurs*

Qui vous coûteront peu de chose,

Faites cesser les injustes langueurs

Que vostre dureté luy cause.

Songez, Madame, que cet avis vous est donné par un Dieu & par des Déeses, qui méritent bien qu'on les croye. Vous ne hazardez rien en vous mettant en état d'en profiter, & tout est peut-estre à craindre pour vous, si vous vous exposez à la vengeance que leur indignation vous peut attirer.

L. de Janvier.

C



RECHERCHES
SUR L'ORIGINE
DU PARCHEMIN,
DU PAPIER,
ET DES TABLETES.

A MONSIEUR ***

CE seroit perdre le temps, Monsieur, que de parler davantage de l'origine des Mouches. Elles ne sont plus de saison, outre que tant d'honnêtes Gens en ont dit de si belles choses. Cherchons plutôt des couvertures pour nous garantir du froid. L'usage des Peaux & des Fourrures a commencé dès les premiers Siecles. J'avois pensé d'abord que la seconde Enigme du Mercure de Novembre pouvoit être la Fourrure d'un Manteau, qui est une Machine ronde, dont elle occupe la moitié, & dont un Homme de Lettres se couvre ordinairement dans son Cabinet. Mais apres m'être représenté la
figure

figure d'une Timbale, & le couvercle d'un Livre, j'ay pris le party du Parchemin, dont l'invention n'est pas si moderne que plusieurs se sont imaginé. Les Grecs qui sont les Singes des Egyptiens, & ceux-cy des Hébreux, s'en attribuent l'invention, la rapportant à Attalus Roy de Pergame, qui regna pres de trois cens ans avant Auguste. Ce riche Roy qui fit le Peuple Romain son heritier, en envoya quantité à Rome, où le Parchemin commença d'entrer en usage, quoy que d'autres disent que son Successeur Eumenes en distribua le premier par toute l'Asie; mais il est tres-certain que les Hébreux s'en estoient servis long-temps auparavant, puis que les Livres Sacrez que le Grand Prestre Eleazar envoya en Egypte au Roy Philadelphie, pour estre traduits en Grec par les Septante, estoient écrits sur du Parchemin, duquel il admira la beauté & la délicatesse. D'ailleurs Hérodote qui vivoit plus de cent cinquante ans avant Attale, dit qu'on écrivoit sur des Peaux de Mouton & de Chevre, & que la coûtume en estoit fort ancien-

ne. Il est bien vray que la Ville de Pergame, outre l'avantage qu'elle avoit d'estre la patrie de Galien, d'Apolodore, & d'autres grands Personnages, se pouvoit glorifier d'avoir donné la premiere le plus grand usage du Parchemin, qui en retient mesme le nom jusqu'à present. Un des derniers Ptolomées jaloux de la gloire & du merite de Philadelphie, ruina tous les Papyrus d'Egypte, & fit d'expresses défenses de travailler au Papier, pour installer l'usage du Parchemin. Ce Papyrus étoit une espece de Jonc & de Roseau qui croissoit dans les Marais du Nil, dont la tige haute de dix coudées au plus, étoit fort grosse & triangulaire, déclinant insensiblement de bas en haut, de laquelle on faisoit le Papier, en le separant avec une aiguille. Le meilleur étoit le plus proche du cœur, & tiré du milieu de la tige, duquel on se servoit seulement pour les Livres Sacrez. Aussi l'apelloit-on Hiératique, puis Auguste, Livien, & Claudien par usurpation & flaterie. On luy dōnoit plusieurs surnoms, qu'il tiroit ou du lieu, où il se faisoit, comme Amphitheatrique, Sobennitique, Saïti

Saitique, Tænionitique ; ou de son usage, comme Emporetique, ou de son apprest, comme Fannien, du nom d'un certain Fannius qui l'apprestoit merveilleusement bien à Rome. Il s'en trouvoit de plusieurs largeurs, sçavoir de six, de neuf, de dix, d'onze, & de treize doigts pour les plus petits. Le moyen estoit d'un pied, & le plus grand, d'une coudée. L'Invention du Papier est autant ou plus ancienne que celle du Parchemin. Les Livres de Numa Pompilius qui furent trouvez dans son Tombeau plus de cinq cens ans apres sa mort, sous le Consulat de P. Cornélius, L. Fulvius Cethegus, M. Biobius, & Q. Fulvius Pamphylus, estoient écrits sur du Papier ; ce qui fait voir clairement qu'il n'est pas inventé du temps d'Alexandre le Grand, qui regna plus de trois cens ans après Numa. Ainsi donc le premier Papier n'a pas été fait dans Alexandrie, comme quelques-uns ont voulu dire. Ce Papyrus que les Perles négligeoient, croissoit aussi sur les bords de l'Euphrate assez pres de Babylone, & en Syrie dans le mesme Marais où l'on trouvoit le Ca-

Lamus Aromaticus, ou Canne odorante. On en faisoit même du Papier dans la Ville de Tyr, lequel s'appelloit Cartha, du nom de la Fondatrice de cette belle Ville. On peut remarquer en passant, que Carthage, qui fut autrefois la terreur de l'Empire Romain, a tiré son nom de ce mot, Didon s'appelant aussi Cartha. Avant l'usage du Papier & du Parchemin, on écrivoit premièrement sur des feuilles de Palmier, mais le pourroit-on croire? on écrivoit aussi sur des feuilles de Mauves. S'Isidore en est garant avec d'autres, après Helvius Cinna très-ancien Poëte. On écrivit en suite sur des Tablettes qui se faisoient de l'assemblage de plusieurs petites tables tirées de l'écorce intérieure & la plus proche du tronc de certains Arbres, principalement de Til, d'Ormeau, de Citronnier, & d'autres assez à fendre. On les aplanissoit fort délicatement, & on les couvroit légèrement de cire, sur laquelle on écrivoit avec un Styl ou Poinçon. On en faisoit aussi d'Yvoire, de Toile, de Parchemin, & de plusieurs autres matières. D'abord ces

Table

Tablettes n'estoient composées que de deux feüilles, puis de trois, de quatre, de cinq & de plus. Leur usage le plus ordinaire estoit pour les affaires domestiques, pour les Lettres, & principalement pour les Testamens. La premiere feüille contenoit ce que le Testateur ordonnoit de ses funeraillles & des fondations de sa Sepulture. La seconde, les parts & les noms de ses Heritiers. La troisième & les suivantes, les substitutions & donations qu'il faisoit à quelques Particuliers, pour récompense & reconnoissance de leur amitié & de leurs services. On se servoit encor de grandes Tables de bois couvertes de cire, pour écrire les Loix, les Ordonnances du Senat, & autres Monumens publics. On les appelloit *Schedas*, ou *Schedulas*, à proportion de leur grandeur, duquel nom nous nous servons encor presentement pour signifier une Promesse ou Cedule que nous donnons pour assurance, lors que nous empruntons d'un Amy. En suite on enregistra ces mesmes Ordonnances & autres Actes publics, sur de grandes lames ou rouleaux de Plomb, puis sur

l'Airain & le Marbre. On écrivit aussi dès le commencement sur de la Toile, principalement de Lin, comme estoient les Livres que la Sybille de Cume presenta à Tarquin le superbe. Les Perses ne se sont servis autrefois que de Toile de Soye pour tracer en broderie toutes leurs affaires publiques & particulieres ; mais la plus ancienne écriture s'est faite sur la Pierre , puis que les Enfans de Seth , Fils d'Adam , dressèrent , longtems avant le Deluge, deux Colomnes , l'une de Brique , & l'autre de Pierre, sur lesquelles ils écrivirent les plus hauts Secrets de l'Astrologie qu'ils avoient les premiers inventez. Berosé le Chaldéen qui enseigna les belles Sciences à Athenes , & qui pour son merite fut honoré d'une Statuë dont la langue estoit dorée , dit que les plus éclairez des Hommes écrivirent sur des Pierres, longtems avant le Deluge , la perte du Monde qui devoit arriver par les eaux. Cette façon d'écrire passa depuis chez les Egyptiës qui écrivirēt les premiers sur des Obélisques. Mitres fut le premier de leurs Roys qui en fit dresser ; apres luy Sochis

chis. Le troisiéme fut Ramises, qui re-
gnoit du temps de la guerre de Troye,
& en suite plusieurs autres. L'industrie
humaine a passé bien plus avant. On a
marqué des caracteres & des lettres
même sur la peau des Hommes; ce qui
se voit dans l'Histoire d'un certain
Grec Asiatique, nommé Histius, qui
estant à la Cour de Perse, & voulant
écrire en secret à son amy Aristagoras,
rasa la teste d'un de ses Esclaves; sous
prétexte de le guerir d'une maladie
des yeux, & forma des lettres autant
qu'il voulut, luy piquant la peau avec
une aiguille; & les cheveux estant crus
par dessus, il l'envoya à son Amy,
avec ordre de l'avertir de le raser com-
me il avoit fait. Cette ingénieuse &
admirable invention me met en me-
moire la Scytale des Lacédemoniens,
& les Lettres secretes que Jules César
écrivit à ses Amis. Il y a beaucoup de
contestation entre les Autheurs tou-
chant l'invention des Lettres & Cara-
cteres dont les Anciens ont usé. Les
Payens attribuent l'invention des pre-
mieres Lettres à Mercure qui les en-
seigna aux Egyptiens, ou à Menon

qui se servit de ces Hieroglyphes qui cachent, sous la figure de divers Animaux, le sens & le secret de leur science. D'autres disent que les Ethiopiens les ont données aux Egyptiens leurs Sujets. Quelques-uns en font les Assyriens inventeurs. D'autres soutiennent que les Syriens les ont données aux Phéniciens, qui les porterent en Grece sous la conduite de Cadmus, jusqu'au nombre de seize, auxquelles Palamedes pendant le Siége de Troye en ajoûta quatre, & peu apres Simonides Melicus quatre autres. Aristote au contraire dit qu'elles sont de tout temps, & qu'Empicharmus en adjoûta seulement deux. Diodore les fait aussi tres-anciennes, disant qu'Actinus Fils du Soleil, passant dans l'Egypte, avoit enseigné l'Astrologie aux Egyptiens, & qu'un peu apres, un Deluge (qui est apparemment celui de Deucalion) ruina tous les Monumens de Lettres dans la Grece, en faisant perir la plûpart des Hommes: mais les Juifs & les Chrestiens tiennent qu'elles sont avant Noé, puis que les Enfans de Seth s'en sont servis, comme j'ay déjà dit. Il est vray qu'elles peuvent

peuvent avoir pery par le Deluge. Philon en rapporte l'invention à Abraham; Eusebe à Moïse, qui les donna aux Juifs, que Pline appelle Syriens. Ceux-cy les donnerent aux Phéniciés, qui les porterent aux Grecs avec Cadmus, & les Grecs Pelasgiens dans le Pais' Latin; car Nicostrate, Mere d'Evandre, les apporta d'Arcadie, qui s'appelloit en ce temps-là Pelasgis. Chacun demeure d'accord que ces Lettres n'avoient pas dans leurs cômencemens une forme si juste qu'elles ont eu depuis. Esdras qui estoit Scribe & Docteur de la Loy, reforma les Lettres Hebraïques apres le retour de Babylone, & la restauration du Temple sous Zorobabel. Les plus anciens Caracteres Grecs estoient quasi semblables aux Romains, comme on pouvoit juger d'une Table de Cuivre tirée du Temple de Delphes, & dédiée à Minerve, qui étoit encor à Rome dans la Bibliothèque du Mont Palatin, du temps de Pline. Il est hors de doute que les Livres des Hébreux ne soient les plus anciens de tous. Les Egyptiens & les Chaldéens les ont suivis de pres, quoy que

que les Grecs se vantent à leur ordinaire d'être les premiers, disant qu'on n'avoit veu aucun Livre avant celuy qu'Anaxagoras mit en Lumiere, écrit de sa main. Gellius assure que Pisistrate le Tyran fut le premier qui en presenta pour estre leüs publiquement, & qu'en suite les Athéniens commencerent à les rechercher fort soigneusement, & en firent un grand amas; mais Xerces s'estant rendu maistre d'Athenes, les fit transporter en Perse, d'où ils furent aussi rapportez & rendus aux Athéniens par Seleucus Nicanor Roy de Macedoine. Le Roy Philadelphe & ses Successeurs, firent une fort belle Bibliotheque, composée de pres de sept mille Volumes, laquelle fut brûlée pendant la premiere guerre d'Alexandrie. Aristote, selon Strabon, a ramassé la premiere Bibliotheque, laquelle il laissa à Theophraste, & celuy-cy à Neleüs. Ce dernier la transporta à Sceps Ville de Phrigie, ainsi nommée de ce que Rhéa Femme de Saturne, feignit d'estre accouchée d'une Pierre au lieu d'un Enfant. Il y en eut aussi une fort belle à Pergame, dressée

du Mercure Galant. 61

dressée par les soins d'Attalus & d'Eumenes. Asinius Pollio fut le premier qui en dedia une à la Republique de Rome. Celle du Temple d'Auguste estoit enrichie de plusieurs Statuës d'or, d'argent, de bronze, & de marbre, érigées à la gloire des Grands Hommes.

LE MEDAILLISTE
de Saumur.



FABLE
DE LA CIGALE,
ET DE LA FOURMY.

C*igale ayant herité
La recolte d'un Esté,
Maintes gousses amassées,
Maintes fleurs, maint petit grain,
Qu'un Hane-ton son germain
Avoit en mourant laissées,
Heritiere de ce Bien,
Fiere de son heritage,
Elle ne pensoit à rien*

Qu'à

Qu'à redoubler son ramage,
 Et de chanter faisoit rage.
 Comme vous sçavez fort bien,
 Cigale n'est pas trop sage,
 Ny trop habile en ménage.
 Pour chanter soir & matin,
 Dancer, & faire festin,
 Bon cela, ce badinage
 Est assez à son usage.
 La Fourmy qui point ne dort,
 Et qui sans cesse machine
 Nouveau tour, nouvel effort,
 Pour agrandir sa chaumine,
 Cette adroite, cette fine,
 Ayant sçeu que sa Voisine
 En ménage depuis peu,
 Faisoit assez bonne mine
 A qui luy faisoit beau jeu ;
 Voila, dit nostre Matoise,
 Instement ce qu'il nous faut
 Pour vivre en grosse Bourgeoise.
 De glanner par ce grand chaud,
 C'est pitié, c'est peine extrême ;
 Mais qu'on est exempt de soix,
 Quand on peut, sans aller loin,
 Moissonner au Grenier mesme !
 Cela fut dit & fut fait.
 Vers la Cigale en effet

*La Marmiteuse s'avance,
L'œil riant, l'air affecté,
Le Corps marchant en cadence.
Après maintes reverences,
Maint compliment concerté;
Sans mentir en verité,
Luy dit la franche Friponne,
Vous voila toute mignonne,
A vous voir cet embonpoint,
Ce teint qui ne fane point,
L'œil guay, l'humeur si gentille,
Chacun vous prendroit pour Fille.
De chanter rien n'est si sain.
Pour moy, ie travaille en vain;
Et qu'on est fon, quand i'y pense,
De se donner du chagrin
Pour amasser grain à grain !
Plaisir vaut plus qu'abondance.
De chanter rien n'est si doux ;
Je voudrois, que vous en semble ?
Me loger plus pres de vous,
Pour que nous chantions ensemble.
J'ay chez moy ieunes Fourmis,
Beaux enfans, belle mégnie.
C'est pour vous autant d'amis,
C'est plaisir, c'est compagnie.
Chacun d'eux vous aidera
A chanter vos Charsonnettes.*

*Ils sçavent tous l'Opéra,
 La bonne Femme en sera,*

Qui rira,

Chantera,

Dancera,

Et dira

Mille sornettes.

Mettons bas,

L'embarras,

Le tracas ;

Plus d'ennuis, plus de miseres,

Plus de soin, plus de moisson.

ça Voisine, ça Commere,

Vne petite Chanson.

A ces mots de la bonne ame,

Dame Cigale se pâme,

D'aise elle en fait trois soupirs,

S'attend à nouvelle game,

Bref de son consentement

La Fourmy dans ce moment,

Et toute sa quirielle,

Vient habiter aupres d'elle,

Chantent Chanson telle-quelle,

Mangent la succession

Paternelle & maternelle

De defunt Siewr Haneton.

Ainsi se nourrit, dit-on,

Par adresse singuliere,

*La Fourmy, les Fourmillons,
Et toute la Fourmilliere.
Sus dancez, nostre Heritiere,
Vous payez les Violons.*

L'Histoire qui suit a esté écrite par la Dame mesme qui m'a fait la grace de me l'adresser. Je ne change rien aux termes. Je supprime seulement le commencement de sa Lettre, qui ne consiste qu'en des civilitez obligantes. Elle est datée de Vienne en Dauphiné.



HISTOIRE

DE MADAME

LA M. D. L. M. E.

JE suis née avec assez de reputation dans le Monde. J'ay vécu jusqu'à seize ans dans un état fort tranquille. Je n'avois des occupations que celles que mon âge me pouvoit donner; & goûtois indifferemment toutes sortes de plaisirs, sans m'attacher plus fortement aux uns qu'aux autres: mais ma
maudite

maudite fortune s'est lassée de me laisser si long-temps en repos. Il a fallu qu'elle soit venue le troubler par un Mariage qui paroïssoit assez considerable pour moy. J'y donnay les mains comme une Fille bien née doit faire. Mais hélas ! qui auroit pensé que de si belles apparences me deussent estre aussi funestes qu'elles le sont à l'heure qu'il est. Mon Mary estoit bien fait , & fort capable d'engager un jeune cœur qui n'a jamais rien senty ; mais le Destin (si on peut luy donner quelque pouvoir sur la conduite des Hommes) en avoit ordonné autrement. Le Mariage estant fait, nous en reçûmes compliment de toutes parts. Mon Mary en fut felicité de tous les Amis , & entr'autres d'un jeune Chevalier qui se montra des plus empressez à luy en marquer sa joye. Hélas ! qu'il m'auroit esté avantageux qu'il n'eust point eu cet empressement ! Je ne sçay si je luy plûs, mais il nous rendit des visites fort assiduës , & insensiblement sa veuë eut de si grands charmes pour moy, que j'oubliai que le devoir m'engageoit

geoit à donner mon cœur tout entier à un autre. Plus je le vis , plus cette passion s'augmenta. Mais quelque forte qu'elle pût estre , rien ne pût m'obliger d'en faire l'aveu. Je tâchay, mais en vain , à combattre ce que je ne connoissois qu'à demy. Je me faisois une si absolue nécessité d'étouffer un amour qui pouvoit faire tort à la vertu dont je me pique , que je resolus d'éviter le Chevalier. Tout contribuoit à faire réussir ce dessein. Le Chevalier estoit pressé de retourner en Provence dans un Employ qui l'y tient attaché , & il arriva des conjonctures qui le mirent dans la nécessité de partir sur l'heure. Il n'eut que le temps de nous venir voir , & il me sembla que ses yeux m'expliquerent cent choses dans le moment qu'il me dit adieu. Il n'y en a jamais eu un plus cruel pour moy. Je parus si interdite, que mon Mary m'en fit quelque raillerie mêlée d'aigreur. Je n'y repondis que par des larmes qui estoient plutôt pour le depart du Chevalier , que pour ce qui m'avoit esté dit de fâcheux. J'ay une heureuse melancolie.

Ainsi

Ainsi je pouvois m'abandonner à tous mes chagrins , sans que mon Mary en püst deviner la cause. Je vivois fort honnestement avec luy. Je crois mesme que je l'aurois aimé plus qu'on n'a accôûtumé d'aimer un Mary , si le Chevalier n'avoit point esté au monde. J'étois touûjours occupée de son merite. Je ne pensois jamais qu'à luy. Mon Mary entroit quelquefois dans des soupçons contre moy , mais il ne sçavoit de qui il devoit estre jaloux. Il ne pensoit pas au Chevalier ; il y avoit long-temps que je ne l'avois veu. Je n'en parlois jamais , & l'indifference que je faisois voir pour tout le reste des Hommes , & pour toute sorte de plaisirs , ne luy permettoit pas de deviner la veritable cause de mes resveries. Aussi revenoit-il bien-tost de ses chagrins. Tout luy parloit en ma faveur dans le temps que je pensois à un autre. Estois-je coupable, d'aimer malgré moy ? Je voulois oublier le Chevalier ; je faisois de mon mieux pour cela , mais le don d'un cœur n'est au pouvoir de personne. Ce n'est pas la raison qui nous guide. Ainsi j'estois plûtoft

plûtost à plaindre qu'à blâmer. Il falloit que je fusse accablée de tous les costez. Les Affaires domestiques de mon Mary estoient plus en desordre que celles de mon cœur. Il fut obligé de me quitter un an apres nostre Mariage , pour aller poursuivre un Procés en Italie, où il s'agissoit presque de tout son bien. Je fus touchée de son depart , car je l'aimois veritablement , & ma volonté n'avoit aucune part aux égaremens de mon cœur. Je restay chez luy avec sa Parenté qui est nombreuse , & qui ne convenoit point à mon humeur. Je resolus d'aller à la Campagne. J'y passay quelques jours chez une de mes Amies. On proposa le voyage de Provence. Les Parentes de mon Mary, qui la plûpart me contraignoient beaucoup, en eurent avis, & voulurent estre de la partie. Nous allâmes dans un lieu où l'Employ du Chevalier l'appelle pendant quelques mois. Il fut averty de nostre arrivée. Comme il estoit des intimes Amis de mon Mary, & qu'il avoit reçu beaucoup d'honneur de sa Famille , il ne manqua point de nous donner de fort grandes Festes.

Festes. Il s'en fit une pour nous sur la Mer qui fit bruit. Les officieuses Parentes qui m'accompagnoient ne manquerent pas de la mettre sur mon compte. Le Chevalier le sçeut, & s'en defendit en galant Homme, voyant la consequence des choses. Quelques jours apres il se trouva dans un Bal aupres de moy ; j'estois dans une melancolie profonde. Il me demanda si j'estois naturellement chagrine, ou si c'estoit l'absence de mon Mary qui me rendoit si resveuse. Helas ! il ne me donna pas le temps de repondre, qu'il me fit un aveu qui ne me trouva que trop credule. Il m'assura en termes fort respectueux, de l'intetest qu'il prenoit dans toutes les choses qui me regardoient, & de la passion qu'il avoit eüe pour moy dès le premier moment qu'il m'avoit veüe. Tous ses discours furent accompagnez d'un air si tendre, que je fus persuadée qu'il disoit la verité. On croit facilement ce qu'on souhaite. Cependant je fus fort interdite dans toute cette conversation. Je ne luy repondis que par des termes generaux. Il me de-

manda

manda la permission de m'écrire ; je la luy accorday , à condition qu'il ne me parleroit jamais de sa prétendue passion. Il ne tint pas sa parole. A peine fus-je retirée dans ma Chambre, qu'on m'aporta une Lettre. Je fus fort surprise de voir qu'elle estoit du Chevalier, & d'un caractère si passionné , que je ne voulus pas luy faire réponse. Je me plaignis à luy le lendemain , de la Lettre qu'il m'avoit écrite. Je commençay dès-lors à luy représenter qu'il devoit m'oublier , qu'une affaire ne convenoit point à l'état où j'estois , & qu'elle ne pouvoit servir qu'à le tourmenter. Il n'entendit point de raison là-dessus , & me jura mille fois qu'il ne changeroit jamais de sentimens. Cependant six jours passent bien-tost quand on aime. Il falut quitter le lieu du monde où je me plaisois le plus, apres y avoir demeuré ce tems-là. Je ne vous dis point tout le chagrin que je sentis de cette separation. Il suffit d'avoir aimé quelque chose pour en estre persuadé. Nous allâmes plus avant dans la Provence. Toutes les beautez que je voyois dans les autres

autres

autres Villes , jointes à la nombreuse Compagnie , qui s'y trouve , n'avoient pas le moindre agrément pour moy. Je quittay sans peine tous les lieux où le Chevalier n'estoit point, & revins dans la Ville où j'ay accoutumé de demeurer. Mon voyage de Provence dura un mois. J'eus des nouvelles de mon Mary , qui m'écrivit qu'il quitoit l'Italie , sans pourtant avoir mis grand ordre à ce qui l'y avoit mené , quoy qu'il y eust demeuré pres d'une année. Rien ne luy auroit pû faire abandonner des affaires aussi pressantes qu'il en avoit , que la passion de servir dans les glorieuses Campagnes du Roy. Il prit party à l'Armée , & ayant obtenu un Employ assez considerable , il fut si pressé de s'en aller , qu'il ne demeura avec moy que huit jours. Je le vis partir avec un sensible deplaisir. Je vous ay déjà dit qu'il estoit fait pour estre aimé. Il témoigna un grand chagrin de me quitter , & me laissa si affligée de son départ, que ce me fut un presage qu'il seroit funeste. Un an apres on me vint apporter la cruelle nouvelle de sa mort.

J'en

J'en fus si touchée, qu'ô n'a jamais senty une plus vive douleur. Je serois surprise d'y avoir résisté, si je n'avois veu dans les suites que j'estois destinée à d'autres malheurs. Je vis dans ce temps là mon bien en état de se perdre, je ne pouvois le retirer que par de grands Procés. Le Chevalier qui estoit la seule Personne sur qui je pouvois compter, estoit trop éloigné de moy pour m'aider à en faire les poursuites. Il m'écrivit sur la mort de mon Mary, mais toute la tendresse que j'avois pour luy, ne fut point capable de me consoler de cette perte. Le temps qui est maistre de toutes choses, pouvoit seul soulager mon déplaisir. J'ay demeuré deux ans dans un si grand abattement, que j'avois oublié tout ce qu'il y a de plaisirs au monde. Mais à la fin la plus forte imagination se lasse, & la plus vive douleur cesse. Insensiblement je me retrouvay cè que j'avois esté auparavant. Je croyois avoir oublié le Chevalier, quoy que j'eusse de ses Lettres régulièrement tous les Ordinaires; mais l'ayant veu revenir auprès de moy plus amoureux que ja-

Q. de Janv. 1679.

D

mais, je fus charmée de sa tendresse, & je sentis réveiller toute la mienne. L'état de Veuve me permettoit de penser à luy, & quoy qu'il portast le nom de Chevalier, il pouvoit songer à un Mariage, puis qu'il n'avoit pas fait ses Vœux. Il y avoit cependant peu d'apparence qu'on me dût permettre de l'épouser. Je suis d'une Famille où l'on aime beaucoup le bien, & il se trouvoit le Cadet de sa Maison. Pendant que chacun de nous cherchoit à remédier à cet obstacle, il sembla que le Ciel voulut s'intéresser à nous rendre heureux. Son Frere aîné fut tué à l'Armée. Outre qu'il est d'une des plus illustres Familles de France, cette mort fit tomber sur luy le droit de plusieurs grandes Successions. Ce changement luy fit naistre des affaires. Il se hastâ de les aller terminer dans sa Province, pour estre en état de ne plus songer qu'à moy. J'approuvay son dessein, & fus ravie de luy voir tant d'empressement. Dans tout le temps de son voyage j'eus de ses Lettres de tous les endroits d'où il pût m'écrire. Il est rare de voir une passion aussi

aussi régulière. Il sembloit qu'elle ne dût jamais finir. Je le vis revenir deux mois après, encor le même, c'est à dire toujours amoureux. Je fus contente de son bien, & ne m'y attachay que pour pouvoir vivre avec quelque douceur avec luy, l'indigence estant la source de tous les maux. Il ne restoit donc plus pour achever nostre Mariage, qu'à finir une affaire qui m'obligeoit à sortir de la Province; d'ailleurs il devoit partir pour aller où son Employ l'apelloit incessamment. Ainsi nous jugeâmes qu'il falloit attendre que la Campagne fust terminée. Cependant il m'envoya son Portrait. Je le reçus avec une joye sans égale. Il eut le mien, je ne scay par quel moyen, mais il est certain qu'il le portoit par tout avec luy, ne se lassant jamais de le regarder. Il surprit un jour un de ses Amis qui avoit les yeux attachés dessus en soupirant, & qui ne répondoit rien à tout ce qu'il luy disoit. Il crût qu'il en estoit charmé comme luy, & résolut de cacher ce Portrait à tout le monde. Je partis quelques jours après luy, parce que mou

Procès se devoit bientôt juger. Il me vint surprendre trois mois après son départ, dans un temps où je le croyois bien avant sur Mer. C'estoit le jour de la Feste de S. Laurens. La chaleur estoit excessive. Il fut assez mal payé de toutes les fatigues qu'il avoit souffertes pour me venir voir. Il demeura un jour entier avec moy sans me pouvoir quasi dire un mot. J'estois dans un Convent de Religieuses depuis quelque temps, & j'en fus si fort obsédée tout le jour, qu'il ne me pût parler qu'un moment. Il me promit de me venir voir bientôt, parce qu'on croyoit que la Campagne ne seroit pas longue. Hélas ! qui auroit crû que c'estoit la dernière fois que je le verrois, qu'il se lasseroit de ma tendresse, & qu'il employeroit de fausses plaintes pour avoir un prétexte de ne me plus voir, dans un temps où tout ce qui avoit quelque rapport avec luy me faisoit un plaisir extrême ? Il avoit un Amy, homme de mérite (je le veux croire.) Mais hélas ! aime-t-on tous ceux qui en ont ? Mon Ingrat feignit d'estre persuadé que je l'aimois, & là-dessus

dessus il cessa de m'écrire dans son stile ordinaire Je ne reçeus qu'une de ses Lettres où je trouvay des marques de la plus grande indifférence qui fut jamais. Je vous ay déjà dit que tout ce qui avoit quelque raport avec luy me faisoit plaisir. J'estois en commerce de Lettres avec cet Amy, parce qu'il ne me parloit jamais que de luy. Je luy avois un jour écrit une Lettre pleine de raillerie, qui tomba entre les mains du Chevalier. Comme il connoissoit mon caractere, il ne manqua pas de l'ouvrir. Il la fit voir ensuite à une Femme, qui n'estant pas moins jalouse du bonheur d'autruy, que mille autres qu'on voit dans le monde, ne laissa pas échaper une si belle occasion pour nous broüiller à jamais. Elle y a réüssy, comme elle avoit pû le souhaiter. Elle a poussé la chose plus loin. Elle m'a fait voir perfide aux yeux du Chevalier, & a étably son Empire sur mes ruines. Je ne doute point que le Ciel ne me vange bientost de la méchante foy de la Dame, qui estant de mes Amies, m'avoit fait esperer toute autre chose. Pour le Cavalier, l'aimant

encor malgré toutes les indignitez, je sens bien que je n'auray jamais la force de rien dire contre luy.

Il est temps de vous faire voir quelques Explications fire ingénieuses qui m'ont esté envoyées sur les deux Enigmes du Mois de Decembre, dont les Mots estoient la Plume & la Moutarde. Les trois dernieres sont sur toutes les deux. La premiere s'adresse à l'Enigme mesme.

I.

VOlez, si vous pouvez, & courez tout ensemble,

Je n'apprehende pas beaucoup

Que vous m'échappiez à ce coup,

Je vous tiens par la Plume, & fort bien, ce me semble.

TORNEZ, Medecin à Marseille.

I I.

LA Plume sert également

Et pour loier, & pour médire;

Mais c'est un méchant instrument,

Armé des traits de la Satire.



Elle attaque indifféremment

Ceux

Ceux qu'elle croit luy pouvoir nuire,
Et fronde le Gouvernement
Du plus vaste & puissant Empire.



Mais puis que par un heureux sort,
Du Vivant autant que du Mort,
Elle conserve la memoire.



Pour bien l'employer dans nos Vers,
Traçons avec elle la gloire
Du plus Grand Roy de l'Univers.

DE LA COULDRE, de Caën.

III.

J'ay trouvé mille sens divers
Sur la premiere Enigme en Vers ;
I'en pourrois faire un gros Volume.
Mais pour vous les écrire tous
D'un stile aussi galant que doux,
Il faudroit une bonne Plume.

L'Amant fidelle.

IV.

CE Grain fécond de vostre veine,
Change en vos Vers de qualité.
Il a de la suavité,
Et l'on se fait un plaisir, de la peine

D. iiij

80 *Extraordinaire*

D'en dévoiler l'obscurité.

Travaillez toujours de la sorte,

Nos Esprits en seront contens;

*Car semblable Moutarde, encor qu'elle
soit forte,*

Est un bon ragoust en tout temps.

Du PERCHE, de Roüen.

V.

P*Arbleu vostre Enigme est gaillarde,*
*Elle m'embarassa d'abord quand je la
vis;*

*Et puis je m'écriay, Dieux! que de beaux
Esprits*

Vont s'amuser à la Moutarde!

VI.

L'*On estime par tout les Andoüilles
de Troye,*

Leur bonté les met en crédit;

Les Dames mesme, à ce qu'on dit,

S'en donnent souvent au cœur joye.

Pour moy, j'y trouve peu de goust,

Quand sans Moutarde je les mange;

*L'Andoüille sans Moutarde est un
maigre ragoust,*

C'est

*C'est proprement manger des Perdrix
sans Orange.*

La Belle imaginaire de Troyes.

VII.

C'Est en vain que l'on se hazarde
A vouloir pénétrer ce mystere nouveau.

*Peut-on s'y rompre le cerveau,
Sans s'amuser à la Moutarde ?*

DE LA COULDRE, de Caën.

VIII.

A Pres avoir mangé d'une excellente
Soupe,

*Le sixième de l'An ; chez Madame de
Choupe,*

*On lent avec plaisir le Mercur*e nouveau,

On n'y trouva rien que de beau :

Et quand on vint à l'Enigme denxième,

*On en chercha le Mot avec un soin ex-
trême :*

*Enfin , comme on fut sûr de l'avoir de-
viné.*

On la trouva tellement agreable ,

*Que l'on tomba d'accord , bien qu'on fust
hors de table ;*

*Que la Moutarde estoit fort bonne apres
dîné.*

DELAMATHE.

I X.

Fécond & petit Grain, j'admire tes
miracles,
J'apprens ton nom fameux dans nos sacréz
Oracles,
Tu réveilles le goust, tu causes l'appétit,
Grain de Moutarde ! ô Grain fécond,
quoy que petit !

Hugo, de Gournay.

X.

C'Est en vain que l'on s'inquiete,
Plus on lit une Enigme, & moins
on la comprend,
Et l'Esprit le plus pénétrant
Est bien souvent un faux Prophete.
Malgré tous mes méchans succès,
Mon esprit obstiné tous les mois se ha-
zarde;
Mais je veux bien qu'on me nazarde,
Si (comme on dit) il m'arrive jamais
De m'amuser à la Moutarde.

BROSSARD DE MONTANEY, Con-
seiller au Présidial de Bourg
en Bresse.

X I.

X I.

ON a beau depuis quelque temps
Produire des Livres galans,
Il faut revenir au Mercure.
C'est ma foy le meilleur de tous,
Outre qu'il plaist par sa lecture,
Il est plein de tant de Ragousts,
Qu'on peut, en y prenant bien garde,
Trouver jusqu'à la Montarde.

Du BOIS-ROGER, Lieutenant As-
sesseur du Criminel à Evreux.

X I I.

Sans lire & relire dix fois
L'Enigme de ce dernier Mois,
J'en ay trouvé le Mot; mais personne n'a
garde
D'en louer mon esprit, car enfin, dira-
t-on,
Il ne faut qu'avoir le nez bon,
Pour sentir de loix la Montarde.

DE SAURIN.

X I I I.

A Deviner un chacun se hazarde,
Comme s'il y trouvoit un talent de grand
prix.

L'Enigme

*L'Enigme est un jeu de Moutarde,
Où l'on voit les plus fins par le nez sou-
vent pris.*

Les Boulangers de Gonneffe.

XIV.

A *H morbleu faut-il tant resver ?
L'Enigme prend au nez ; je merite
nazarde ;*

*Et mettre plus de temps à la développer,
C'est s'amuser à la Moutarde.*

CHANTLEU.

XV.

M *Essieurs les Magistrats , à quoy
prenez vous garde ?*

Souffrez vous que malgré nos Loix

Le Mercure vende à la fois

Des Plumes & de la Moutarde ?

*Peut-on donc à Paris faire plus d'un Me-
stier ?*

Dites-nous ce qu'il vous en semble.

Est-il permis d'estre Mercier

Et Vinaigrier tout-ensemble ?

*Les Inseparables d'aupres S.
Estienne du Mont.*

XVI.

XVI.

IL faut découvrir le mystere
Que cache le sens de ces Vers.
La Plume assurément cause des maux di-
vers

Entre les mains de Gens qui se meslent
d'affaire.

Elle fait leur souverain bien,
Car sans elle ils ne feroient rien.

Quittons cette matiere, & changeons de
langage.

La Moutarde & le Saucisson
Font un merveilleux assemblage.

Rien n'est meilleur dans la saison,
Quand on sçait comme il faut en faire un
bon usage.

On voit que les Gens de bon goust
En font leur principal ragoust.

L'ABBE' DE SACY.

EXPLICATION DES
deux Enigmes.

XVII.

J'Estois un jour lisant quelques nouvelles
Rimes

Avec un Amy fort galant,

Es

86 *Extraordinaire*

*Et qui pour deviner toutes sortes d'Eni-
gmes ,
Se vantoit d'un rare talent.*



*Fort à propos je reçois le Mercure
Du Mois de Decembre dernier.
Voila , dis-je , pour toy ; mais ma foy , je
te jure ,
Que je le verray le premier.*



*Je le veux bien , dit-il , pourveu que je
copie
Les deux Enigmes qu'il contient.
Il prend plume & papier , mais enfin il
s'écrie
Qu'il n'en sçauroit écrire bien.*



*L'encre épaisse du froid' comme de la
Montarde ,
Luy souille la plume & les doigts ,
Sa plume n'encre point ; tout cela le re-
tarde ,
Il souffle dedans plusieurs fois.*



*Cependant je lisois par dessus son épaule ,
Lors qu'il demandoit un Ganif.
Qu'en veux-tu faire , dis-je ? Eh va-t-en
à l'Ecolle.*

Je

Je te croyois l'esprit plus vif.



*Tu vois icy les Mots , & tu n'y prens pas
garde.*

*La Plume mesme est le premier ;
Le second seûrement est le Grain de Mou-
tarde ,*

Ne broüille donc plus de papier.

FOSSECAVE , de Morlaix en
Basse Bretagne.

*La Dame qui prend le nom de la Lor-
raine Espagnolete , a aussi expliqué ces
deux Enigmes dans leur vray sens , &
celle de Promethée sur le Pistolet. Ces
trois Explications sont renfermées dans un
mesme Madrigal. Comme elle témoigne
estre des Amies du Mercure , j'espere
qu'elle voudra bien me faire la grace de
m'envoyer de temps en temps de fidel-
les Memoires des Festes galantes , & de
tout ce qui se passera de curieux à la Cour
d'Espagne où elle est. Voicy ce qui m'a esté
rendu de sa part.*

Madrid,

Madrid, 8. Fevrier 1679.

EXPLICATION DES
trois Enigmes du dernier Mercure
de l'an 1678. reçues à Madrid sur
la fin du mois de Janvier 1679.

S*I vous tirez bien droit, & que vous
preniez garde,
Que l'amorce employée à vostre Pistolet
Ne soit pas de Grains de Moutarde,
Fust-ce l'Aigle, ou le Roitelet,
Fust-ce Oyseau de plus grand volume,
Il vous laissera de sa Plume.*

L'application de la *Plume & du Grain de Moutarde* aux deux Enigmes en Vers du dernier Mercure paroît si juste, qu'il n'est pas nécessaire d'en faire le détail : mais pour celle d'Hercule & de Prométhée, que j'explique du *Coup de Pistolet*, il est bon de faire remarquer que l'action d'Hercule represente fort au naturel la posture d'un Homme qui lâche un coup de Pistolet. L'Aigle est l'Objet contre lequel il tire ; & la figure de Prométhée attaché

ché sur le haut d'un Rocher , est un
simbole assez exact de la Pierre à Fu-
sil , qui est fortement attachée où l'on
la place ordinairement , pour faire son
effet,

*Et si l'on dit de Prométhée ,
Qu'à déchirer son cœur il voit l'Aigle
arrêtée ,
Pour avoir dérobé le feu sacré des Dieux,
Sans appréhender leur tonnerre ;
La Pierre à feu fait beaucoup mieux ,
Puis que sans faire injure aux Cieux ,
Elle produit le feu sur terre.*

Mr Brossard de Montaney , Conseil-
ler au présidial de Bourg , a fort spiri-
tuellement expliqué cette mesme Eni-
gme sur le dépit qui engage souvent
un Amant à rompre sa chaîne. Ce
Madrigal est de luy.

Q*'une Rupture est bien represen-
tée
Sous la Fable de Prométhée !
Ce Malheureux dans les fers arrêté ,
Est un Amant qui gémit sous l'Empire
D'une ingrate & fiere Beauté.
L'Aigle est l'Amour qui le déchire.*
Hercule

Hercule est le Dépit qui vient à son secours,

*Et qui d'abord ayant brisé sa chaîne,
Donne la mort au Bourreau de ses jours.*

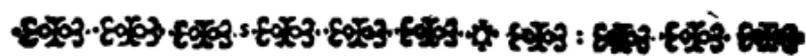
Tout cela s'explique sans peine.

*De tout temps le Dépit fut la mort des
Amours.*

*La seconde Question qui met en doute
si la condition des Femmes est plus com-
mode que celle des Hommes, a esté tirée
d'une Lettre que je reçeus il y a quelques
mois de Monsieur Taisand Avocat au
Parlement de Dijon. Elle estoit accom-
pagnée de ce qui suit.*

O Que les Femmes seroient heu-
reuses ; si elles connoissoient leur
bonheur ! Elles ne sont occupées que
des soins du ménage ; & la réputa-
tion qui coûte tant aux Hommes à
acquérir , ne coûte aux Femmes que
de la vertu & de l'œconomie. On a
pour elles , à parler en général , beau-
coup plus d'honnesteté , d'égards,
& de complaisance , que pour les
Hommes. Si elles parlent juste , on les
admire ; si elles font des fautes en
parlant , on les excuse ; si elles ont des
Affaires

Affaires & des Procez , on les sert agreablement ; on entre dans leurs interests ; les Juges leur donnent une attention favorable , & elles trouvent par tout de l'appuy & de la protection. Tout conspire à leur procurer du plaisir. La Comedie, le Jeu, la Dance, les belles Parties, & enfin toutes les choses qui rendent la vie agreable , semblent n'estre faites que pour les divertir. En un mot elles font l'ame de la Galanterie, & les Hommes ne tâchent d'avoir de l'agrément que pour leur plaire. O que les Femmes seroient heurieuses, si elles connoissoient leur bonheur !



PREMIERE ET SECONDE

Q U E S T I O N

DECIDE'ES PAR UN SONGE.

A B E L I S E.

JE ne puis vous dire, aimable Belise, s'il y avoit longtems que je m'étois endormy ce soir que vous m'eûtes traité

té si cruellement, lors que je crûs estre dans la plus agreable Prairie du monde. Un Ruisseau l'arrosait par mille Canaux qui formoient en serpentant un des plus grâds Labyrinthes qu'on ait jamais veu. Je tâchay longtemps d'en trouver le milieu, mais il me fut impossible d'en venir à bout. Au lieu d'avancer, je m'apperçeus que je reculois, & j'en pris un si grand chagrin, que je me laissay tomber par terre fondant en larmes, & faisant mille vœux pour trouver une seconde Ariane, qui comme à un autre Thesée me donnast le moyen de percer au fonds de ce Labyrinthe. Mes plaintes & mes soupirs ne furent pas inutiles, puis qu'ils toucherent une Nymphe qui se présentant à moy; Qu'as-tu, me dit-elle, & qui t'oblige à te plaindre, & à soupirer de cette sorte? Grande Déesse, luy dis-je (car vous estes sans-doute du nombre des Divinitez) s'il est vray que vous connoissiez les pensées des Hommes, vous voyez bien que j'ay une inquiétude mortelle de ne pouvoir me rendre au milieu de ce Labyrinthe. Que tu t'abuses, me répondit-elle, si tu crois

y arriver en suivant les détours de ce Ruisseau ! Apprens que c'est le Mensonge qui tâche à te détourner du chemin de la Verité, dont le Palais est au milieu de cette Prairie. Je me nomme la Sincerité, & suis une des Suivantes de la Déesse que je t'ay nommée. J'ay autrefois habité avec les Mortels, mais ils m'ont entierement exilée. Elle me fit ensuite un si beau portrait du charmant séjour de la Verité, que je souhaitay d'y aller avec plus d'ardeur qu'auparavât. L'aversion que j'ay toujours eüe pour le Mensonge en redoubla ; ce que la Sincerité ayant reconnu, elle voulut bien me servir de guide. Mais quelle fut ma surprise, lors que m'ayant pris la main elle me mena par un chemin que je n'avois pas aperçeu, & qui alloit tout droit ; Nous marchions avec une vitesse extraordinaire. Aussi connus - je bientôt que nous approach ons par une lumiere qui augmentoit toujours, & qui fut si grande, que l'ayant voulu considerer lors que nous fûmes arrivez à la premiere Porte du Palais, j'en fus ébloüy jusqu'à en perdre la veüe. La Nym-
phe

phe prit garde à mō. malheur, & cherchant à y remedier de peur que je ne m'égarasse, elle me frota les yeux d'une eau si excellente & si efficace, que je vis beaucoup mieux qu'auparavant, & me trouvoy en état de considerer attentivement toutes les beautez de ce Palais. Sa matiere estoit plus brillante que le Diamant, plus transparente que le Cristal, & plus solide que l'Acier. Sa forme estoit un grand quarré, au milieu duquel j'apperçeus la Verité dans son Trône. Ha! que ne m'est-il permis, ou plutôt possible, de vous peindre sa beauté! Elle passe tout ce qu'on s'en peut imaginer, & il n'y a point d'expression qui en puisse faire concevoir la moindre partie. Aussi n'y a-t-il rien de plus fort que l'amour dont je fus épris pour elle dans un moment. N'en soyez pas jalouse, Belise, cet amour ne préjudicie point à celuy que j'ay pour vous, puis que l'un & l'autre ont la Verité pour objet. Cette Déesse estoit environnée de ses Suivantes, parmi lesquelles la Sincerité me fit connoistre la Fidelité & la Bonne foy. La Joye estoit avec elles. Elle saute d'a-

bord au cou de ceux qui ont trouvé la Verité. Jugez du plaisir que j'eus de me voir embrassé d'une Nymphe si charmante.

*Si devenuë enfin sensible à mon amour,
Vous en faisiez autant un jour,
Helas ! ...*

Je fus conduit en suite par une Galerie où l'on voyoit des deux costez les Sciences occupées chacune à son sujet , au Temple de la Verité. C'est là que se rendent des Oracles & des Responses que l'experience n'a jamais de menties. Nous fûmes longtemps à la Porte de ce Temple sans pouvoir y estre reçeus, mais enfin la Perseverance nous ouvrit. Au milieu est une grande Fontaine , d'une eau la plus pure du monde, & qui n'a point de fond. La Connoissance, Grande Prestresse de la Verité , puise ses Responses dans cette Fontaine , aupres de laquelle elle est assise sur un grand siege élevé fait d'une seule Emeraude. Cela ne m'empescha pas de prendre garde à un Portrait qui estoit dans un enfoncement, avec des enrichissemens merveilleux,
&

& qui estoit si bien fait , que je le reconnus d'abord pour celuy de LOUIS LE GRAND. Apres l'avoir longtems admiré , je m'approchay de la Prestresse, & luy demanday par quelle raison ce Portrait estoit le seul qu'on vist dans ce Temple. Alors s'estant baissée, & ayant beu de l'eau de la Fontaine; Qui trouveroit-on , me dit-elle d'une voix ferme & assurée , digne d'estre placé auprès de ce puissant Roy ? Qui a jamais aimé la Verité côme luy ? Quelle prudence , quelle conduite , quelle sagesse, quelle justice égale la sienne ? Qui a jamais remporté tant de Victoires, & triomphé de tant d'Ennemis à la fois & en si peu de temps ? & ne surpasse-t-il pas tout ce qu'il y a jamais eu de plus fameux Conquerans ? Enfin lors que sa gloire sembloit estre à son plus haut période, ne l'a-t-il pas encor augmentée en offrant la Paix à ses Ennemis, & s'estant vaincu ainsi luy - mesme pour le repos de l'Europe, apres avoir vaincu ses Ennemis ? Vous voyez, belle & charmante Belise, que cela decide la premiere Question proposée dans le dernier Extraordinaire du Mercure ;

cc

ce qui me fit songer aux autres ; & comme je rapporte tout à vous , voulant sçavoir comme je me devois conduire , si vous veniez un jour à me faire des reproches sur quelque infidélité prétenduë , je luy fis la seconde Question. Voicy sa Reponse. Si un Amant me croyoit , il ne diferoit jamais sa justification ; car outre que ce delay peut luy estre beaucoup prejudiciable , & qu'il ne faut pas laisser enraciner les soupçons , le silence en ces occasions est plustost une marque de froideur & d'indifference , que de respect , & l'on pardonne facilement à un Amant une petite desobeissance qui sert à prouver l'excès de sa passion. Là-dessus la Sincerité me dit qu'il estoit temps de me rendre dans un Sallon, où la Verité avoit fait apprester un Regal pour moy. Je luy demanday permission de m'informer auparavant si l'Histoire Enigmatique étoit la Guerre entre la France & l'Espagne. Vous vous souvenez de tous les rapports que j'y trouvois. Je m'estois mépris. C'est le Jeu des Echets Je fus si surpris de cela , que je m'éveillay

Q. de Janvier 1679.

E

avec un sensible regret de quitter un séjour si délicieux , dont rien ne m'a pû consoler que l'avantage qu'a de vous dire, ie vous aime, vostre, &c.

DE VILLE-CHALVER.

•••••

S'il est plus glorieux de se vaincre soy-mesme , que de triompher de ses Ennemis.

ON n'a jamais douté que la gloire du Vainqueur ne dust estre mesurée à la difficulté qu'il a eüe de vaincre, & que la valeur ou la foiblesse de ceux qu'il a combatus , n'ayent beaucoup augmenté ou diminué l'éclat de son triomphe ; puis qu'il auroit mauvaise grace de se plaindre d'une victoire remportée sans peril , & qu'il luy seroit honteux dans la fin d'un combat de porter une Epée sans estre teinte du sang de ses Ennemis : On na pas moins esté persuadé que la conduite d'un sage Commandant , & sa prudence à donner des ordres bien à propos dans le jour d'une Bataille, luy devoient faire autant d'honneur , que de se

se couvrir de sang & de poussiere, puis qu'on n'ignore pas que ces heureux effets du raisonnement, sont des actions aussi éclatantes d'une ame éclairée, que des monceaux de morts le sont d'un Bras invincible. La gloire doit donc estre égale, quand l'esprit & le corps n'ont rien à se reprocher dans l'execution d'une chose où toutes leurs forces ont esté employées heureusement, & l'on ne peut donner trop de loüanges à celuy qui meslant l'adresse avec la force, & la conduite avec le courage, a surmonté toute sorte de difficultez pour triompher. Ces veritez estant suposées, quel avantage peut tirer un Vainqueur d'avoir abattu un Ennemi qui s'est lâchement defendu, & qui ne resiste qu'autant qu'il luy a permis de le faire? Se vaincre soy-mesme, est ce autre chose que de remettre un Esclave à la chaîne? Est-ce autre chose que de terrasser un Sujet qui n'a de forces que celles que nous luy donnons, & qui met les armes bas aussitost que nous luy en faisons le commandement? On a beau dire que nos desirs sont impetueux,

que nos premiers mouvemens semblent ne connoître point d'obstacles qu'ils ne surmontent, & que nostre volonté ne prétend dépendre que d'elle-mesme; puis que la Raison, cette Reyne imperieuse, qui connoît la foiblesse de ses Sujets, & le desordre qui se trouve dans leur conduite, sçait si bien l'art d'apaiser les seditions de ces Revoltez, & de reduire sous le joug, des Captifs qui l'avoient secoué pendant son absence; qu'elle a quelquefois autant de honte d'une victoire qui luy coûte si peu, que de mépris pour ses vaincus. Se vaincre soy-mesme est donc une chose si aisée, qu'il ne faut qu'en vouloir remporter la victoire pour estre seur de l'obtenir, puis qu'un peu de raison ne manque jamais de nous rendre victorieux, & que nous ne pouvons cesser de l'estre, qu'en effaçant dans nos ames le plus excellent caractère que le Ciel leur ait donné. Il n'y a point de sang à repandre dans un combat si innocent, ny d'ordres surprénans à prescrire dans un si léger tumulte. Commandons à un insolent de se taire, à un emporté de se moderer,

rer, & nous faisons obéir; la Bataille est donnée, les Ennemis sont faits, & la victoire est à nous. O le honnête triomphe, qui suit une victoire si facile!

Elle a cependant l'insolence d'entrer en comparaison avec celle qu'on remporte sur un Ennemy aussi vaillant que les Combatans sont lâches, & osé disputer le prix à cette Illustre, qui seule a droit de se couronner de Lauriers? Que dites-vous, ma raison. Vous vous égarez, vos propres lumières vous éblouissent, vous vous laissez séduire à un éclat que vous croyez voir dans une victoire sanglante qui n'approche point du mérite de celle que vous remportez sur nos passions, qui sont des Ennemis d'autant plus redoutables qu'ils sont toujours en état de vous combattre, quoy que vous les ayez plusieurs fois désarmés. Car peut-on nier que la Fortune n'ait souvent tant de part que la Valeur, dans le gain d'une Bataille? Ne faut-il pas que la prudence, & la temerité se confondent pour forcer des murailles? Et

si la rage & la fureur ne sont de la partie, comment defaire un Ennemy dont la fuite & le carnage sont les effets de ces cruels mouvemens ? O victoire plus funeste encor , & plus honteuse que la premiere , puis qu'il faut pour l'obtenir se depouiller de l'humanité, se revestir de la nature des Tigres & des Lions , & detruire en soy & dans ses Ennemis , un caractere qui est l'image de la Divinité ; Il y a donc bien plus de gloire à se vaincre soy-mesme, puis que la victoire en est plus belle & plus difficile , plus belle , en ce que le triomphe qui la suit n'est jamais accompagné de l'horreur que donnent à nostre imagination ces images affreuses d'une Armée taillée en pieces , & plus difficile, puis qu'il y a plus de peine à se resoudre d'étoufer un Ennemy conçu dans nostre sein , forme des bouillons de nostre sang , & qui ne nous combat que par des complaisances & des flateries , que de repandre le sang d'un Furieux qui fait tous ses efforts pour nous arracher la vie. Enfin se vaincre soy-mesme, est l'honneur le plus



plus sublime où l'ô puisse s'élever, puis qu'il est moins glorieux à un Vainqueur de voir des Rois enchaînez suivre le Char de son triomphe, que de se voir luy-mesme soumis à la raison, dont l'honneur d'estre l'Esclave est preferable à celuy d'estre le Maistre de l'Univers. C'est une verité que Louis LE GRAND fait aujourd'huy connoistre à toute la Terre. On a veu ce Héros triompher plusieurs fois de l'Europe presque toute liguée contre luy. Cet Auguste Conquerant accoustumé à vaincre, & prest à cueillir de nouveaux Lauriers, se voyant par sa valeur l'Arbitre de la Paix & de la Guerre, & en cet état le Dépositaire de la felicité & de la misere de plusieurs Nations; sa bonté a bien voulu par cette seule consideration arrester la rapidité de ses conquestes; puis que se laissant vaincre à une compassion genereuse, il a permis à la tendresse de remporter sur luy une victoire qui étoit impossible à tous les efforts que pouvoit faire la Triple-Alliance. Ce grand Roy, le meilleur des Roys, se



rendant plus sensible à la calamité des Peuples qu'aux avantages que luy promettoit le bonheur de ses Armes, a donné à ses Ennemis une Paix, qui le fait reconnoître , Non seulement pour le plus moderé des Vainqueurs , & le plus genereux des Conquerans , mais encor pour le plus sage , & le plus debonnaire de tous les Monarques. Ces éloges exempts de flaterie , mettant nostre Héros Incomparable au comble de la gloire , pour avoir donné le calme à l'Europe , prouvent incontestablement , qu'il est plus glorieux de se vaincre soy - mesme que de triompher de ses Ennemis.

BONNECAMP,
de Quimper.

La Piece que j'adjoute icy est un Miroir où beaucoup de Gens se reconnoistront. Elle a esté faite pendant la Guerre , & est d'une beauté qui me fait croire qu'on a eu de l'empressement pour la voir. Cependant comme elle ne laisse pas d'estre aujourd'huy

d'huy toute nouvelle pour moy , j'ay
crû qu'elle pourroit l'estre aussi pour vous.
En tout cas , vous ne la pouvez avoir
enë qu'en feuille volante , & les belles
oboses estant à conserver , il est bon de
la mettre dans ce Recueil , où vous la
trouverez quand il vous plaira.

L E S

NOUVELLISTES.

C'Est trop de mille Fois écouter le
langage,

Je vay m'ensevelir dans quelque Antre
sauvage,

Où loin du Genre humain, ie n'entendray
iamais

Parler mal-à-propos de Guerre , ny de
Paix.

Que peut , sans endurer des souffrances
mortelles,

Essuyer le babil des Conteurs de Nou-
velles ?

L'ambitieuse soif d'un Esprit curieux,
A nous persecuter les rend ingenieux,

E. v

*Et l'accès violent de leur extravagance,
De l'Homme le plus froid lasse la pa-
tience.*

*A leur terrible aproche on a beau reculer,
Dés qu'ils peuvent vous voir, ils courent
vous parler.*

*Causeurs impertinens autant qu'infati-
gables,*

*A force de raisons ils sont deraison-
nables,*

*Et donnant à leur langue un empire
absolu,*

*Ils glosent amplement sur tout ce qu'ils
ont lû.*

*En vain pour s'opposer à leur fougue
naissante,*

*On prétexte en tremblant quelque affaire
pressante,*

*On ne peut les quitter, ny s'en faire
quiter,*

*Et malgré qu'on en ait, il faut les
écouter.*

*Pour moy, tous les matins, dès que le
jour m'éclaire;*

*Je porte vers le Ciel mes yeux & ma
priere,*

*Afin que pour mon bien ses Astres in-
dulgens*

Ecar

*Ecartent loin de moy telle sorte de Gens.
 L'Aigle épouvante moins la triste Tour-
 terelle,*

*Que ne me fait d'ésfroy leur rencontre
 mortelle.*

*De leur long entretien étudant les ennuis,
 Je leur romps en visiere, ou me cache où
 ie puis.*

*Grand Dieu, qui pour punir les crimes
 de la Terre,*

*L'avez livrée en proye aux fureurs de
 la Guerre,*

*Accordez - nous la Paix dont le calme
 profond*

*Peut seul guerir les maux que ces Cau-
 seurs nous font.*

*Quelque ardeur de parler qu'un Demon
 leur inspire,*

*Par force ils se tairont, n'ayant plus
 rien à dire.*

*Leur caquet est le fleau le plus rude de
 tous*

*Dont le Ciel puisse à l'Homme exprimer
 son courroux.*

*La Guerre au bras de fer, la Famine, &
 la Peste,*

*Ne font pas en tous lieux un ravage
 funeste.*

Mais

Mais ces maudits Fâcheux font par tout
leur séjour,

La Province en est pleine aussi-bien que
la Cour ;

Quelque part qu'on puisse estre , au Lo-
gis, à la Rue,

Leur babil sans pitié nous accable & nous
tue.

Ny le froid , ny le chaud , ne peut les re-
tenir,

Ils nous cherchent par tout pour nous en-
tretienir,

Et contre leur fureur profane & sa-
critege,

Le Temple le plus saint n'a point de pri-
vilege.

On dit que de ses Vers un Poëte en-
testé,

De tous les Importuns est le plus redouté ;
Mais ceux qui contre luy donnent cette

Sentence,

N'ont point d'un Nouvelliste éprouvé
l'impudence.

L'horrible avidité qu'il a de discourir,

Est un de ces grands maux que rien ne
peut guerir.

Son esprit ridicule autant que teme-
raire,

Selors

Selon son petit sens regle le ministere,
Et dans cet Ocean où sa raison se pert,
Mesme de Politique * * *

A raisonner de tout son ame accoûtumée,
De Ministre d'Etat l'érige en Chef d'Ar-
mée.

C'est là que triomphant au milieu des
hazars,

D'une voix de tonnerre il abat des Ram-
pars,

T. * * * auprès de luy sçait peu l'art des
Batailles,

Il sçait mieux que * * * renverser des Mu-
railles ;

Et la subtilité de son clair jugement,
D'un Combat à donner prévoit l'évène-
ment ;

Peut-on , lors que l'on a la sagesse en
partage,

Nous tenir de sang froid un semblable
langage ?

Il est d'autant plus fou qu'il croit ne l'e-
stre pas,

Où que dans sa folie il trouve des apas.

Ce n'est pas apres tout que ma Muse
indiscrete

Defende absolument de lire la Gazete.

Je sçay qu'un bonnête Homme y peut avec
plaïser Passer

Passer de temps en temps quelque heureⁿ
de loisir.

Je dis encore plus, l'étude en est utile.

On s'instruit de l'assiette & du nom d'une
Ville.

On y voit de quel Mont coule un Fleuve
naissant,

A qui sont les Pais qu'il arrose en pas-
sant,

Et comment enrichy de tant d'eaux tri-
butaires,

Il va se perdre enfin dans les ondes
ameres.

Mais quel aveuglement de s'en faire un
mestier,

De courir tout le jour de quartier en quar-
tier,

Et d'aller à grand bruit étourdir les
Ruelles

Du recit ennuyeux d'un amas de Nou-
velles !

Qui peut voir sans dépit l'étrange empor-
tement

Dont chacun jusqu'au bout soûtient son
sentiment ?

L'ardeur de la dispute arme & met en
colere

L'Amy contre l'Amy, le Fils contre le
Pere.

Il semble qu'il s'agit dans leur contention

D'une Affaire d'Etat, ou de Religion.

L'humeur contredisante a pour eux tant de grace,

Qu'ils quittent leur party dès qu'un autre l'embrasse,

On ne sçait avec eux comment se ménager ;

Lors qu'on est pour la France, ils sont pour l'Etranger ;

Et quand par un effet de pure complaisance

On tient pour l'Etranger, ils tiennent pour la France.

Leur bouche en sa faveur incapable de frein,

Est un torrent si fier, qu'on luy résiste en vain.

Et dust-elle choquer tous les Hommes du monde,

Sur le premier qui s'offre il faut qu'elle débonde.

Les Nouvelles chez eux ne vieillissent jamais,

Ils vont s'en décharger ainsi que d'un grand faix,

Et lors que pour parler ils manquent de matière, Ils

Ils font comme il leur plaist une Gazette
entiere.

Leur audace obstinée à nous faire enrager,
Debito éfrontément ce qu'ils ont sçeu
forger,

Et contre la raison leur langue opiniatre
Defend les faussetez qu'un autre veut
combatre.

Ce qui se fait chez eux les touche foible-
ment,

Leur joye est dans l'Armée ainsi que leur
tourment.

Qui pourroit exprimer la cruelle souf-
france

Que cause le Courrier à leur impatience,
Lors qu'inquiets pour eux, & non pas
pour l'Etat,

Ils attendent la fin d'un Siege ou d'un
Combat ?

Rië ne les divertit, ny jeux, ny bõne chere.
Cinq ou six fois le jour ils vont à l'Or-
dinaire,

Et l'unique remede à leur repos perdu,
Est de voir arriver le Courrier attendu.

Juste Ciel quel plaisir pour leur ame flo-
tante,

Quand un heureux succès répond à leur
attente !

Mais

Mais aussi quel ennuy quand. il n'y ré-
pond pas !

Il semble que d'un Fils ils pleurent le
trépas,

Ou que d'un coup fatal la Parque trop
cruelle

Ait mis dans le cercueil une Eponse fi-
delle.

Pauvres Gens, dites-moy quel terrible
poison

Trouble de ses vapeurs toute vostre rai-
son ?

N'est-ce pas sotement prendre un soir
inutile

D'aller de vos recits importuner la Ville ?

Quand mesme ces recits, nous éloignant
de vous,

Ne nous forceroient pas à vous traiter de
fous,

Le temps que vous dérobe une étude
pareille,

Devroit vous conseiller ce que je vous
conseille.

Vous n'avez, dites-vous, ny charge,
ny soucy.

O le plaisant détour de me répondre
ainsi !

Avant que de conter vos folles resveries,
Allez

Allez plutôt de Choux peupler vos Mé-
tairies,

Ou pour pousser enfin vostre sottise à bout,
Du matin jusqu'au soir ne faites rien
du tout.

Vous vous estes trouvée dans le senti-
ment de tout le monde, quand vous avez
admiré l'invention toute particuliere du
Cadran au Soleil à la gloire du Roy, em-
ployé dans ma dernière Lettre Extraor-
dinaire. En voicy un autre qui n'est pas
moins singulier. Les surprenantes Actions
de LOUIS LE GRAND, qui est la mer-
veille de nostre Siecle, sont une matiere
inépuisable, & on n'a point à craindre,
en se bazardant à la traiter, de n'avoir
à dire que ce qui a esté déjà dit. Il ne
s'est jamais veu en si peu d'espace tant
de choses extraordinaires que vous en
trouverez dans le Cadran que je vous en-
voye gravé. Ce Plan est divisé en quin-
ze parties qui sont autant de lignes qui
marquent les heures, & ces lignes sont
formées par les noms des Conquestes que
le Roy a faites depuis 1672. Au bout de
chaque ligne, vous voyez les Chifres des
heures, & derriere chaque Chifre, les
Armes





Armes du País où sont situées les Villes marquées sur ces lignes, ou du Souverain à qui ces Villes appartiennent. Ainsi on n'apperçoit pas seulement d'une seule venè toutes les Conquestes de Sa Majesté; mais par le moyen de ces Armes, on connoist aussi le lieu où ces Conquestes ont esté faites. Joignez à cela que le dernier demy-cercle du Cadran marque quinze Batailles de terre ou de mer gagnées par les Armées du Roy depuis la mesme année 1672. ce qui a du rapport par le nombre aux quinze lignes formées par les noms des Places que ce Grand Prince a conquises; de sorte que vous pouvez voir en un seul moment, ce qu'il vous seroit difficile d'apprendre par la lecture de plusieurs Volumes. J'oubliais à vous dire que si vous trouvez la Paix marquée au midy, on a crû l'y pouvoir placer, puis que le Roy a donné la Paix au milieu de ses Conquestes. Je ne connois ny le nom, ny le País de l'Autheur de ce Cadran. Cependant pour luy rendre justice, je dois vous déclarer à sa gloire, que j'ay adjouisté si peu de chose à l'Ouvrage qu'il m'a fait la grace de m'envoyer, qu'il s'en peut attribuer toute l'honneur

L'honneur. Je n'ay rien épargné pour son ornement, & j'en useray toujours de la mesme sorte avec plaisir, pour tous ceux qui m'envoyeront des Sujets de Planches remplis d'autant d'invention, & d'autant d'esprit.

Le plaisir que vous avez pris aux deux Lettres sur les Cadrans, employées dans la mienne du Mois d'Octobre, m'est une assurance de celui que vous trouverez à lire les quatre qui suivent. Elles sont du mesme qui a écrit les premières, & sur des Sujets qui ne sont pas indignes de vostre curiosité.



LETTRE I.

De l'Origine du Verre.

DE deux choses que vous me demandez, je ne sçay si je vous en pourray accorder aucune. Mes longues incommoditez m'ont presque mis hors d'état de penser à rien. Pour la Fiction sur les Horloges de Sable, il n'est plus temps d'y songer. Vostre curiosité sera bien tost satisfaite par ce qu'en auront

ont écrit tant de Gens délicats, & rafinez. Vous avez pû voir par les Fictions sur les Mouches galantes, qu'ils ſçavent s'en acquiter en Maîtres; & j'ay reconnu apres y avoir pensé quelques momens, que je ne m'en tirerois pas à mon avantage. Ma memoire ne me fournit rien sur la véritable origine de ces Horloges. Combien y a-t-il de choses plus utiles dont on ignore les Inventeurs! Toute l'Antiquité est ſi enveloppée de Fables, qu'on ne ſçait preſque rien d'aſſuré touchant les premiers Auteurs des découvertes des Sciences & des Arts. On change à tous momens les Maîtres pour les Disciples, & l'on donne ſouvent aux Copiſtes & aux Imitateurs, ce que leurs Maîtres reclament avec juſtice. Pline n'a que trop fait de ces beuveüs. Ne puis-je point icy vous faire une de ces trôperies qu'on voit pratiquer aux Sçavans, qui d'une queſtion qui leur eſt obſcure, détournent adroitement dans une matiere qui leur eſt connue? En vous parlant un peu du Verre je ne m'écarte- ray pas tout à fait des Horloges de Sa- ble, où je ne voy rien que je ne trou-

ve dans la Verrerie, & qui peuvent fort bien estre une production de cet Art. Je pense à l'Autheur dont je vous parlois tout à l'heure. Il veut que la premiere découverte du Verre soit un effet du hazard, & que des Marchands, poussez à l'embouchûre d'une petite Riviere de Syrie nommée Belus, ayent vû naistre ce nouveau corps du mélange du Nitre embrasé avec le Sable de cette Riviere, pendant qu'ils y préparoient leur manger. Il est pourtât malaisé de se persuader que le feu médiocre de la Cuisine de quelques Marchands ait pû produire cet effet. Aussi Pline ne le rapporte-t-il pas comme une chose extrêmement sûre. Ce qu'il y a de certain, c'est que le Sable de cette petite Riviere a toujourns esté fameux pour la composition du Verre. Je croy qu'on y en venoit prendre pour le porter à Sidon. C'est là qu'ont esté les premieres Verreries, au moins qu'on sçache, & de là cet Art passa dans les autres Pais. Les Ouvriers d'Alexandrie étoient en reputation. On ne trouve pas qu'il y ait eu de Verrerie à Rome avant Tibere, quoy que le Verre fust connu aux Romains

Romains long-temps avant cet Empereur. Joseph en parlant du Sable du Fleuve Belus, rapporte une particularité assez remarquable du Verre qu'on en faisoit. Si on le raportoit sur les bords de cette Riviere, il devenoit du Sable comme auparavant. Pourroit on point dire que cela se faisoit par l'humidité du lieu, comme il arrive à la plûpart du Verre? Quand on le tient longtemps sous la terre ou dans des lieux humides, il se rompt en piéces, parce que le sel dont il est composé & qu'on tire des cendres de quelque herbe, cesse d'estre uny au Sable. Le Verre ancien estoit beaucoup plus fragile & plus aisé à dissoudre que le nostre. Les Inventions ne sont jamais perfectionnées dans leur commencement. Ce que je dis me fait penser à une question dont nous avons parlé quelquefois, si l'on peut donner une telle consistance au Verre, qu'il perde sa fragilité, & qu'on le puisse travailler au marteau. Nous sommes en cela d'un autre sentiment que les Chyristes qui le croyent possible. On allegue l'Histoire d'un Homme qui
trouva

trouva cette Invention sous l'Empire de Tibere , & que cet Empereur fit mourir. C'est un fondement bien peu seur. Pline luy mesme le premier Auteur de cette Histoire, luy dont vous connoissez le genie, qui ne fait pas trop de scrupule d'imposer , pourvû qu'il dise des choses extraordinaires, ne rapporte cette aventure que d'une maniere pleine de doutes. Peut estre même dans le Fonds n'a-t-il voulu dire autre chose, sinon qu'il se trouva quelqu'un qui rendit le Verre moins fragile qu'il n'avoit esté jusqu'alors. Il exagere un peu la chose selon sa coûtume ; ceux qui l'ont suivi l'ont augmentée. C'est ce que font tous les Historiens peu fides, qui aiment à donner dans l'extraordinaire. Mais je m'engage trop avant ; retournons à l'origine du Verre. Il n'est pas possible d'en assigner le temps au juste. Si l'on en croit l'interprétation que beaucoup de Gens ont faite d'un Passage de Job, le Verre est bien plus ancien que Pline n'a crû ; mais d'autres ont fort bien remarqué , que le mot que les premiers ont traduit par celui de Verre est

est general , & signifie toute sorte de chose précieuse, qui est claire ou transparente. Je ne veux pas pour cela nier l'ancienneté du Verre. Je croy qu'on l'a trouvé plusieurs fois par hazard, sans y faire réflexion , ou du moins sans en faire assez pour apprendre le moyen d'imiter par l'Art, le concours fortuit des causes qui le faisoient naître. On ne peut guère faire de feu violent , tel qu'en faisoient par exemple Hermés , & les autres Chymistes d'Egypte dans leurs Fourneaux , sans voir une partie de la matiere dont ils se servoient , devenir du Verre. On en a quelquefois trouvé sous la terre qui ne pouvoit avoir esté produit que par les feux souterrains. Disons-donc que le Verre est aussi ancien que l'invention de faire des Briques. Vous le rapporterez , si vous voulez , ou au temps de la construction des fameuses Pyramides d'Egypte par les Enfans d'Israël, ou en remontant davantage , à celui de la Tour de Babylone. N'est-il pas étonnant apres cela qu'on ait esté si longtemps sans avoir l'Art de la Verrierie ? Car le silence des Auteurs tant

Q. de Janvier.

F

facrez que profanes , me fait croire qu'on ne l'a eu qu'environ le temps de Socrate tout au plus. Seroit-il pas étrange qu'on n'eust pas mesme mis le nom d'une chose qui pouvoit fournir de si belles comparaisons, aux Poëtes, & aux Orateurs ? Comment croire apres ce que je viens de dire, qu'on ne se seroit pas trompé lors qu'on nous a dit que nous devons à Esculape l'invention des Miroirs de Verre, luy dont le Fils Machaon estoit à la guerre de Troye ? Vous sçavez qu'on en faisoit d'autres d'Airain, de Plomb, & de Fer. Qu'on le fasse Auteur de ceux-là, je trouveray du moins la chose possible. Il est temps de finir, je vous feray réponse une autre fois sur vostre seconde demande.

L E T T R E II.

Des Veritez qui sont renfermées dans les Fables.

JE vay m'acquiter aujourd'huy de ma promesse, & vous écrire sur l'Enigme d'Eurydice. Les Enigmes en
peintes

peinture donnent tous les Mois une nouvelle matiere de discourir. Celuy à qui nous les devons, y sçait joindre tout ce qu'on peut tirer d'une connoissance profonde & raffinée de la Fable, à tout ce que l'imagination peut inventer, & aux traits les plus finis de l'Art. Qu'il faudroit de feüilles pour developper tous les mysteres qu'il se plaist à y tracer en racourcy ! C'est ce qui fait les chefs d'œuvres, que cette maniere industrieuse de réunir, si je puis ainsi parler, plusieurs Globes de lumiere sur un mesme Objet. Il a cet art pour tout ce qu'il fait. Prenez-y garde sur l'Enigme dont il s'agit. Je l'explique sur le Songe. Ce seroit assez vous en dire, à vous qui entendez les choses à demy mot. Je sçay mesme que l'Esprit aime à dissiper par sa propre lumiere les nuages qui nous cachent la verité; mais permettez-moy de m'étendre un peu aujourd'huy, & de sonder les raisons qui ont pû obliger l'Autheur du Mercure à prendre un tel sujet plutôt qu'un autre pour son Tableau enigmatique. Il n'est rien qui puisse conduire plus seûrement

à la perfection , que les reflexions qu'on fait sur les Ouvrages des grands Maistres. Il semble d'abord que pour se determiner il suffit d'un raport évident que l'Esprit apperçoit entre la Figure & le Mot ; mais un Esprit éclairé y peut joindre des raisons plus fines. Pour moy, quand je vois les Enigmes en figure de l'Autheur dont nous parlôs, je suis penetré de la justesse de leur raport avec ce qu'elles signifient , que j'ay de la peine à me persuader, que les Anciens ayent voulu marquer autre chose par les Fables dont il se sert, que ce qu'il leur fait signifier. S'il ne donne pas toujourns dans la pensée de ces premiers Hommes , il le devoit pourtant toujourns faire. Ses rapports sont peut-estre plus justes que ceux qu'ils y avoient eux-mêmes donnez. A parler serieusement , je ne sçay s'il cherche à dessein à nous dechiffrer ces Enigmes ; mais à tout hazard il n'a qu'à laisser faire à la bonne fortune de son Esprit , qui nous en fera plus sçavoir que tous les soins des Commentateurs. De combien de Sçavans cette explication n'a-t-elle pas fait

fait le desespoir ? Ces Fables dont ils ont essayé de penetrer le sens, ont esté comme ces liqueurs subtiles, qui s'évaporent dès qu'on veut decouvrir les Vases où l'on les tenoit renfermées. Combien nous a-t-on débité de resveries pueriles ? Quelle enchaîure grotesque de Fables nous a-t-on voulu faire passer pour des Histoires ? C'est ce qui a fait tomber beaucoup de Gens dans une autre extrémité, de penser qu'il n'y avoit presque rien de réel dans ces restes de l'Antiquité. Je ne suis pas de ceux qui veulent chercher de la finesse dans tout ce qu'ont écrit les Anciens ; mais peut-on croire, sans leur faire tort, qu'ils n'ont pensé que des bagatelles ? Peut-estre les aimoient-ils moins qu'on ne fait dans nostre siecle. J'avoüe pourtant qu'on a bien abusé de leur premier dessein. Ils ne vouloient que voiler agreablement la verité. Ceux qui les ont suivis, n'ont pas eu le mesme respect pour elle, ils y ont ajoûté bien des Fictions inutiles ; mais vous m'avoüerez qu'il y a des veritez dans les Fables. Il y en a d'historiques. De grands Hommes

les ont débrouillées en ce siècle d'une toute autre manière qu'on n'avoit jamais fait. Ils ont fait voir que les Romains & les Grecs eux-mêmes, j'entens ceux des derniers temps, n'y entendoient presque rien. Le Peuple ne perce guère l'écorce des choses. Il suit les routes les plus batuës, qui ne sont pas les plus seûres. Il se trouve aussi dans les Fables des veritez simples de la Nature, & des veritez de Morale. C'est ce qui fait l'embarras, que le mélange de ces trois sortes de veritez, qui peuvent estre quelquefois ensemble dans un mesme sujet, ou du moins le discernement qu'il faut faire de celle des trois qui peut estre cachée sous la Fable qu'on examine. Les veritez de Morale, sont celles qu'on y cherche le plus. Peut estre y sont-elles le moins. C'est prendre la bonne route, que s'en servir à voiler des corps artificiels ou naturels. C'est ce que la necessité de la vie & du commerce obligeoit les Anciens d'avoir le plus en veü. Les veritez les plus simples & les plus sensibles, ont esté découvertes les premières. Ce sont donc celles qu'ils ont

ont

ont peintes, & que nous devons chercher dans leurs Fictions. La Philosophie de ces premiers Hommes n'estoit qu'un peu d'expérience, une cónnoissance legere des Estres naturels, & quelques Préceptes generaux que le bon sens leur dictoit pour se conduire. Comment accorder cela avec la fine Morale qu'on veut trouver dans leurs Fables? L'Esprit se forme aisément par tout les rapports qu'il veut. Les Grecs, & ceux qui les ont suivis, imbus d'une Philosophie bien plus tournée vers la Morale, ont voulu se faire honneur, en trouvant dans les Anciens qu'on veneroit comme des Heros, tous les Dogmes qu'ils enseignoient. Pour faire l'application de ce que je viens de dire, je trouve dans l'Histoire d'Orphée des veritez historiques, & de celles que j'appelle simples. Plus j'y pense, & plus je me confirme dans ma premiere opinion, que l'Autheur de l'Enigme s'est rencontré dans la pensée des Anciens. C'est ce que nous allons voir par le juste raport qu'a la Fable d'Eurydice avec le Sógé; mais je crains de passer les bornes légitimes d'une Lettre. Un peu de delay ne gêtera rien. F iij

L E T T R E I I I.

Des Songes.

HOmere , & Virgile apres luy , nous disent qu'il y a dans les Enfers deux Portes par où sortent les Songes. La premiere est de Corne, c'est par elle que viennent les veritables images. La seconde est d'Yvoire , & donne passage aux trompeuses illusions. Lucien en ajoûte deux autres, l'une de Fer , & l'autre de Terre , par où sortent les Songes affreux & mélancoliques. Mais par où ferons-nous sortir les Songes agreables , tel qu'est celui qui nous est peint par le Tableau d'Eurydice? Sera-ce par la Porte d'Yvoire? On ne peut pas dire proprement que ces sortes de Songes soient faux. Ils ont toute la realité que des Songes peuvent avoir. Joignons - y donc une cinquième Porte pour les Visions agreables ; elle sera de Verre si vous voulez. Toutes trompeuses que sont ces Ombres qui nous paroissent pendant la nuit , elles ne laissent pas de

de nous donner beaucoup de plaisir. Ne vous estes-vous jamais trouvé dans l'état d'Orphée desespéré qui perd son Epouse, je veux dire comme vous le voyez dans le Tableau, à la sombre clarté d'un jour naissant, les yeux encor à demy fermez, & les bras vainement étendus pour rappeler une Ombre fuyante, qu'un fâcheux resveil vous ravissoit avec autant d'inhumanité que les Spectres qui enlèvent Eurydice? On ne peut s'empescher de haïr ce qui nous vole nostre félicité, & il n'y a personne alors qui n'imite le Mycille de Lucien, qui peste contre son Coq, qui luy oste par son chant importun ses richesses imaginaires. Eurydice venoit des Enfers. C'est là qu'habitent les Songes sous les feüilles d'un vaste Ormeau. C'est là qu'ils ont pris naissance de la Nuit & de l'Erebe. C'est là que leur Mere a sa demeure éternelle. Là le Dieu du Sommeil va reindre sa Baguete au Fleuve Lethé, pour endormir qui bon luy semble. De là partent à ses ordres cette multitude confuse de Songes de diferentes especes. Les Anciens qui

les examinoient avec une étrange superstition , & qui vouloient tirer de leurs explications des Prédications sûres de l'Avenir , en ont ce me semble distingué de quatre ou cinq sortes. Je m'arresterois trop , si je voulois vous parler de chacune. Ne vous étonnez pas qu'ils eussent fait un Art de deviner par les Songes ; ils en avoient bien fait de la maniere de prédire l'Avenir , par l'Air , par le Feu , par la Fumée , en un mot , par toutes les choses qui semblent mesme avoir le moins de liaison avec l'Homme. Quelle extravagance ! Tout chez eux devient autant de Divinitez ; & les choses les plus insensibles s'animent , pour décider du sort des Humains. L'Homme sent bien qu'il n'est pas heureux. Il attend toujours quelque Bien plus réel que celui qu'il possède. Il voudroit en anticiper la possession par l'assurance de le posséder un jour. De ce desir avancé , de cette curiosité de percer l'Avenir , & de la Superstition , naquirent toutes ces folies. La Prudence peut-estre y eut quelque part , parce que les Anciens qui manquoient d'expérien

d'expérience , s'attachoient à tout , afin de trouver des routes seûres pour se conduire. L'Interest les entreterint. Il y avoit des Villes entieres , comme Telmesse en Lycie , qui n'avoient presque que des Divins pour habitans. Mais je m'écarte. Ovide que vous aimez tant , dans la charmante Description qu'il nous a donnée de l'Antre du Sommeil , ne place pas les Songes dans les Enfers. Il veut que Morphée & ses Freres regnent avec le Sommeil proche des Cimmériens. Lucien leur donne pour demeure une Isle de l'Ocean ; mais le sentiment le plus commun les place avec la Mort ; la Maladie , l'Envie , & leurs autres Parens , dans le Royaume de Pluton. La pensée d'Ovide ne laisse pas de pouvoir donner quelque jour à nostre Enigme. Les Cimmériens estoient des Peuples touûjours environnez de broüillards obscurs , à qui le Soleil sembloit n'accorder qu'avec peine quelques foibles rayons de sa lumiere. Cela ne vient pas mal au jour obscur qui paroist dans le Tableau. C'est justement avec cette espece de mélange

mélange de nuit & de jour que Virgile nous décrit le chemin du Royaume des Tenebres. Les Cimmeriens d'Ovide ne marquent peut-estre autre chose que le Lac Averno, le lieu de la descente aux Enfers. Les Peuples d'autour de Cumes sont quelquefois appellez Cimmériens. Quelqu'un a comparé les Songes à ces vapeurs nébuleuses qui s'élevent de la terre, & que le Soleil dissipe à son Orient. Il chasse de mesme les Songes; ces ténébreux Enfans de la nuit, ces obscures Divinitez, ne se plaisent guere où il regne. Si nous en croyons mesme Herodote, il y a dans l'Afrique le sejour le plus ordinaire du Soleil, des Peuples qui ne ressentent point leur pouvoir. Quand vous voyez Eurydice qui s'envole sur le point de revoir le jour, ne vous semble-t-il pas d'entendre Anchise dans Virgile, qui se plaint à son Fils, qu'il venoit de visiter en songe, qu'il sent déjà le souffle cruel des Chevaux du Soleil qui l'oblige de se retirer? Les Anciens estoient si persuadez que le Soleil estoit l'ennemy des Songes, que lors qu'ils en avoient eu de fâcheux,

cheux, ils avoient soin de se lever matin, & d'aller conter à cet Astre naissant la vision qui les troubloit. Ils croyoient qu'il pouvoit les garantir du malheur dont ils estoient menacez, en surmontant le Songe son ennemy. Les Brachmanes, & les autres Payens des Indes d'aujourd'huy, ont une pensée à peu pres semblable touchant certains Deutas ennemis du Soleil. Doctrine qu'ils ont prise comme la Metempsicose, l'estime de la Vache, & beaucoup d'autres, des Egyptiens qui sont passez dans leur País. Je remarque que toute la doctrine des Songes vient des Sages d'Egypte. On la trouve extrêmement ancienne chez eux, puis qu'elle estoit en vogue dès le téps de Joseph & de Pharaon. Ils l'avoient apparemment puisée des Descendans de Cham, les premiers Autheurs de la Superstition. Pitagore, Platon, & leurs Disciples, tous instruits dans les mysteres des Egyptiens, vouloient qu'on prist garde à tous les Songes, & ils avoient une pensée sur leur origine à quoy on n'a guère pris garde; peut-estre mesme que beaucoup de ceux qui se sont meslez

meslez d'expliquer les Songes l'ont ignorée, quoy que je la croye le premier fondement de leur Science de les interpreter. Ces premiers Hommes avoient appris que Dieu estoit repandu par tout. Abusant de cette verité, ils voulurent que chaque chose eust sa Divinité particuliere. L'Homme eut pour soy deux genies, l'un bon, l'autre mauvais; sentiment que les Platoniciens ont longtems conservé. Il y en avoit dans les Pierres, dans les Animaux. Tout l'Air en estoit remply. Là-dessus Hermés & ceux qui l'ont suivy bâtirent leur pensée des Oracles, & de la Science de deviner. Ces Lares, Genies, ou Demons (car ils les appelloient ainsi) estoient des Natures moyennes entre Dieu & l'Homme. Dieu, disoient-ils, ne pouvoit avoir de commerce immediat avec les Hommes. C'estoient eux qui en estoient les entremeteurs. Ils portoient les Prieres des Humains, ils rendoient les reponses des Dieux, ils donnoient les Oracles, ils animoient tous les Corps pour le bien des Hommes. L'impieté seule les en pouvoit chasser :
mais

mais sur tout c'étoit pendant le sommeil, où l'Ame n'a plus de commerce avec les choses sensibles, qu'ils croyoient que ces Génies parloient à nos Esprits. C'est ce qui leur faisoit si fort prendre garde aux Songes pour en entendre les réponses. De là venoient toutes leurs précautions pour en avoir d'heureuses, & c'est une des raisons pourquoy Pytagore défendoit les Fèves, parce qu'il croyoit qu'elles faisoient avoir des visions fâcheuses. Ces Demons se retiroient à la venue du Soleil. Toutes les Ombres s'évanoüissoient comme la Femme d'Orphée; & si les Spectres enlèvent celle cy, Proserpine elle même nous est représentée entraînant les Ombres, & les faisant rentrer dans les Enfers. Vous voyez que rien ne représente mieux les Songes que la Fable d'Eurydice, en l'examinant mesme selon la pensée des Anciens. Je n'ay plus que quelques réflexions à ajouter pour vous faire tomber d'accord que le premier sens de cette Fiction, est le mesme que nous y avons cherché aujourd'huy.

LETTRE IV.

Pourquoy on employe la Fable d'Orphée pour signifier le Songe.

QU'il y a peu de Gens qui aiment à aprofondir les choses ! On n'a guère que des cōnoissances superficielles de chacune. Ovide a joint tant d'agrémens au Recueil qu'il nous a laissé des anciennes Metamorphoses, qu'il est presque le seul qu'on suit dans l'étude de la Fable. Il est pourtant bon d'en consulter d'autres, si on en veut acquérir une cōnoissance un peu exacte. C'est un Chaos à débrouïller que ces Fables. Quelle confusion ! Pour grossir leurs Heros, ils joignent plusieurs Personnes d'un mesme nom. Je remarque au moins trois Orphées. Le premier à qui on rapporte tous les autres, & que vous ne confondrez pas, s'il vous plaist, avec celuy qui fut un des Argonautes, vivoit environ cent ans apres Moÿse. On veut même qu'il ait pris quelque chose de ses Livres. Comment le peut-on sçavoir, si les

Pieces

Pieces qu'on luy attribuë , & qui sont venuës jusqu'à nous, sont suposées : Il estoit de Thrace. Quece nom ne vous fasse pas de peur. Ce Pais avoit eu de la politesse autrefois. Ses premiers Habitans estoient sortis d'un Climat doux & temperé. Ils avoient esté voisins des Athëniens. Joignez à cela ce que diverses Colonies que les Phéni-ciens avoient menées sur leurs Côtes, leur pouvoient avoir inspiré de douceur & de connoissance des Lettres. Vous sçavez qu'Orphée a esté grand Poëte, grand Musicien, & grand Philosophe. Ce n'est pas mal chercher l'Emblème du Songe , que de la prendre chez le premier Nourrisson des Muses. Que sont les Fictions de la Poësie , que de beaux Songes ? On nous dit qu'il estoit Fils d'Apollon & de Calliope. Ce n'est pas un mystere difficile à pénétrer. Les Heros sont autant d'Enfans des Dieux. Estre grand Poëte & grand Musicien, c'est estre Fils d'Apollon. Bien d'autres raisons l'ont mis dans son Parentage. Estre Astrologue , Devin , Interprete des Songes, c'est estre digne Fils du plus grand Pro-
phete

phete d'entre les Dieux. Ces dernieres qualitez confirment encor la justesse du choix de l'Enigme. Orphée apprit en Egypte toute la doctrine d'Hermes. Il l'enseigna aux Grecs; c'est ce qui a fait dire à quelques Auteurs de l'Antiquité, que c'estoit un Mage Egyptien. S'il penetra luy-mesme les secrets de ces Sages d'Orient, il en pratiqua la methode; il ne montra pas aux Grecs les veritez qu'il avoit aprises, dans tout leur jour. Avouions que ces anciens Peuples, & ceux qui les ont suivis, ont trop aimé cette maniere de cacher les choses, & de faire de grands mysteres de rien. Il est vray qu'il y a de la prudence à ne decouvrir pas d'abord tout ce qu'on sçait, sur tout quand ce qu'on pense est éloigné de l'opinion commune. Mais faut-il crier pour la moindre chose, *loin d'icy, Prophane?* Que la Sybille de Cumès le fasse lors qu'il faut descendre dans les Enfers, à la bonne heure. Les noirs mysteres d'Hécate ne sont que pour les Initiez. Par cette raison il peut y avoir de l'obscurité dans l'Histoire d'Orphée,

phée , & de ces autres premiers Héros qui connoissoient si bien les sentiers des Enfers. La verité se trouve avec peine. On n'en doit pas envier la lumiere aux autres , quand on l'a soy-mesme decouverte. Pour couper court sur l'Histoire d'Orphée, je dis que les Fables qu'on en conte , ont esté sur tout inventées , pour estre des Memoriaux de ses Inventions. Il avoit un Instrument à quatre cordes qu'il touchoit si bien , qu'il inspiroit du mouvement aux corps les plus insensibles. On dit que cela se faisoit selon la doctrine de Pitagore , par l'accord de sa Musique avec l'Harmonie celeste. Disons plutôt que c'est luy qui parla le premier de l'union des quatre Elemens dans les Corps ; que son Eloquence & ses Loix produisirent tous les Miracles qu'on en conte. Il descendit aux Enfers , parce qu'il en enseigna les mysteres. Peut-estre fit-il accroire qu'il y avoit esté pour authoriser davantage ce qu'il disoit. C'estoit assez la coûtume des Anciens qui imprimoient du respect au Peuple par de semblables mensonges. On invente
l'Histoire

l'Histoire d'Eurydice pour donner du pretexte à son voyage. Chacun des Héros de la Fable y va pour quelque sujet. Il fut le premier Autheur parmy les Grecs de l'Interpretation des Songes. Pline l'attribuë mal à Amphydion. N'y aura-t-il que cette seule chose dont on n'aura point laissé d'Emblème, d'une chose estimée de tous les Peuples, & de tant de Philosophes? Je n'y voy point d'apparence. Elle a tant de connexion avec la doctrine des Enfers, qu'ils ont bien pû les joindre. Et comme le sage Virgile, apres nous avoir expliqué amplement tout ce qui se passe dans la demeure des Ombres, fait sortir plaisamment son Héros par la porte des faux Songes, pour marquer le peu de foy qu'il faut adjoûter à tout ce qu'il vient de dire; n'est-ce pas aussi mettre le dernier trait à l'Emblème des mysteres qu'Orphée avoit chantez, que de la finir par l'enlevement d'Eurydice qui presente si naïvement les illusions des Songes. J'aurois encor beaucoup à vous dire touchant les resveries des Anciens & des Modornes, sur cette matiere

tiere

tiere des Songes ; mais outre que cela me meneroit trop loin , je n'aime pas à épuiser mon sujet. Je croyois à peine en commençant , de vous écrire une Lettre entiere; en voicy pourtant quatre completes. Si j'ay écrit sur des choses peu solides, prenez-vous-en à vous-mesme , & permettez que je finisse par une verité fort réelle , que je suis, &c.

Voicy quelques Madrigaux sur les Enigmes de Janvier. Le premier est sur l'Enigme en figure de Phaëton foudroyé; & les autres sur les deux en Vers. Il y a si peu de difference entre l'Opéra & la Comedie , qu'il ne faut pas s'étonner que ce dernier Mot ait esté si generalement appliqué à la premiere.

I.

D'Où vient que l'éclat du Tonnerre
Va jeter Phaëton par terre ?
Le sens de l'Enigme en est clair.
Ne voit-on pas dans les orages,
Après le choc de deux nuages,
Que le Foudre est souvent devancé de
l'Eclair ?

RAULT, de Roüen.

II. *Do*

I I.

Depuis que par la Paix LOVIS nous
 rend heureux,
 On ne parle plus que de Jeux.
 Cette verité suposée,
 Le Mercure Galant n'a point fait d'an-
 tre choix
 Pour les Enigmes de ce Mois,
 Dont l'explication me semble fort aisée,
 Et je gage que le vray sens
 N'est autre que deux jeux des plus di-
 vertissans,
 La Comedie & la Fuzée.
 L'Enfant Breton, de Tournay.

I I I.

IE vous vois, belle Iris, dans un grand
 embarras,
 Vous resvez, vous cherchez, & vous ne
 trouvez pas,
 Quelque effort que vous puissiez faire,
 Quel est le sens de ce mystere.
 Mais voicy le brave Tircis
 Qui mettra fin à vos soucis,
 Ainsi qu'à vostre resverie,
 En vous donnant la Comedie.
 TORNERY, Medecin à Marseille.
 IV. Pour

I V.

Pourquoy me faire une malice,
Et vouloir cacher à mes yeux
Ce qui dans le Feu d'artifice
Se fait admirer en tous lieux ?
Ah pour ce coup, Galant Mercure,
Vostre Enigme fait trop de bruit,
Et dans les ombres de la nuit
La Fusée, à mon sens, tâche en vain d'es-
tre obscure.

LE SOLITAIRE, de Pontoise.

V.

Si chacun me vient voir, Princes &
Potentats,
Gens de Guerre, Marchands, Peuples
& Magistrats,
C'est que par une adresse à nulle autre
seconde,
Je depeins les vertus & les vices du
Monde.
Mais, hélas ! un chacun insensible à ses
maux,
Y rit le plus souvent de ses propres de-
faits,
Croit toujours pour autrui, par une er-
reur extrême,

Les

*Les leçons que souvent on y fait pour luy-
mesme.*

*Je suis la Comedie, & n'ay point d'autre
objet*

*Que de rendre en riant le Monde plus
parfait.*

DESLIGNERIES, de Roüen.

V I.

O*N est charmé de la peinture
Que nous voyõs dãs le Mercure,
De tant de beaux Feux qu'on a faits
Pour se réjouir de la Paix;*

*Mais enfin ces beaux Feux qui l'ont so-
lemnisée,*

N'égalent point cette Fuzée.

Le Poëte amoureux.

V I I.

E*Nnuyé de chercher sous un sombre
nuage*

Des sens toûjours embarrassés,

Et satisfait de l'avantage

*D'avoir en quelque rang aux Mercurès
passés,*

J'avois abandonné la lice,

Et regardois comme un supplice

Le

Le mestier fatigant de ces mornes Devins
Qui se donnent mille chagrins.

Cependant aujourd'huy mon esprit s'é-
tudie,

Et cherche à deviner un sens qu'il n'en-
tend pas.

Ainsi tout change dans la vie ;

Ce qui plaît aujourd'huy, demain n'a
plus d'appas,

Et nous faisons tous icy-bas

Vne esernelle Comedie.

BROSSARD, Conseiller
de Bourg en Bresse.

VIII.

Lors que pour celebrer le plus grand
des Héros,

Et solemniser ce repos

Que par un noble effort il accorde à la
Terre,

Mille traits enflâmez, mille brillans
Eclairs

Percent confusément les airs,

Et semblent faire au Ciel une innocente
guerre ;

Lors que par les bontez d'un Roy victo-
rieux

Q. de Janvier, 1679.

G

*Bellone est enfin apaisée ;
Lors que l'Europe en ioye allume mille
Feux,
C'est mal prendre son temps pour cacher
la Fuzée.*

LA FEE, de Bourg en Bresse.

IX.

D*Ans la saison du Carnaval,
Avant les Dances & le Bal,
Il n'est personne qui ne die ;
Que le Mercure est obligéant,
Puis qu'il épargne nostre argent,
Et nous donne la Comédie !*

RAULT, de Roüen.

X.

T*Out le brillant qui étale la Fuzée,
N'ébloüit qu'un moment les yeux,
Mourir comme elle meurt dès qu'elle est
élevée,
C'est jouir peu d'un destin glorieux ;
Mais hélas, que sa mort, quoy que prom-
pte, a de charmes !
Celebrer de LOUIS le grand Nom &
les Armes,*

Et

Et les célébrer par sa mort
N'est-ce pas en mourant avoir un heureux
sort ?

Oüy, ce sort est digne d'envie;
Heureux qui peut mourir pour la gloire
des Lys,

Aussi-bien la plus belle vie
Ne vaut pas une mort soufferte pour
LOUIS.

L'Abbé de S. Dominique.

XI.

Pour bien passer le Carnaval,
Il suffit de voir le *Mercur*e,
Ce Dieu nous fait une peinture
Des Jeux, des Opéra, du Bal.
Les beautés de la Tragedie
Se rencontrent dans son Tableau
Et pour avoir la Comedie,
On n'a qu'à tirer le Rideau.

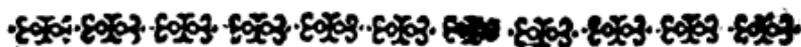
LE SOLITAIRE, de Pontoise.

XII.

Q Voy que j'aye plus d'un Procés
Et qu'une Enigme soit chose assez mal-
aisée,

*Avec plaisir regatera
Mes oreilles par l'Opera,
Et mes yeux par mainte Fusée.
G... de Chambery.*

*Je reviens aux Questions proposées.
Mr Panhot Docteur Medecin & Pro-
fesseur aggregé au College de Lyon , &
Mr Bouchet de Grenoble , ont écrit sur
toutes les six. Leurs raisonnemens sont
pleins de force ; mais comme il est ju-
ste que tout le monde trouve icy sa place,
je ne vous envoie que ce qu'ils ont pensé
sur quelques-unes , à cause de la quan-
tité d'autres Pieces dont j'ay à vous fai-
re part.*



*Si un Amant doit diferer sa
reconciliation.*

ON auroit sujet de croire qu'un
Amant manqueroit d'amour, s'il
laissoit passer un moment entre la dis-
grace & la reconciliation. Le moindre
delay est un crime, & ce respect inutile
est une marque d'indifference , qui le
rend plus digne de haine que de par-

don. Il faut donc, puis que le retardement est perilleux, qu'un parfait Amant, sans s'attacher à la formalité, passe au dessus de certaines considérations qui ne sont ny utiles, ny nécessaires; qu'il suive aveuglement un emportement honneste, qu'il presse, qu'il importune, qu'il proteste, qu'il témoigne du desespoir, enfin qu'il n'abandonne point sa Maistresse qu'il n'ait reçu quelques marques de raccommodement, car l'état d'un Amant disgracié, pour peu qu'il attende à faire la paix, est trop incertain, & la colere d'une Maistresse prevenüe des apparences de son infidelité trop favorable pour un Rival.

Quant à la Question, *Si on peut haïr ce qu'on a une fois bien aimé*, on n'auroit jamais la douleur de se repentir d'avoir fait un mauvais choix, & d'estre obligé de haïr sans aucun retour ce qu'on a aimé le plus tendrement, si comme souhaitoit un Philosophe, la Nature avoit mis une Fenestre au devant du cœur de l'Homme, pour connoistre la verité de ses pensées, & voir dans tous les replis de cette partie les plus

plus sinceres intentions. L'Orateur dit que les yeux, le front, & le visage, mentent souvent; qu'il est aisé de donner dans les pieges que la perfidie bien deguifée travaille à nous tendre, & d'estre surpris par ces faux Amis, qui sçavent adroitement s'insinuer dans un cœur credule & facile à s'enflâmer; mais aussi il est aisé, quand ces Infidelles qui ne font de belles protestations que pour tromper, sont une fois reconnus, il est aisé, dis-je, de les fuir, & de hair la fausseté decouverte, plus qu'on a jamais aimé le mensonge caché. Cette verité n'est pas moins soutenable parmy les vrais Amans, que la beauté, la vertu, la franchise, & cette douce sympathie, a si fortement unis. Ces illustres Heros si sçavans en l'Art d'aimer, & ces superbes Heroïnes, en l'Art de triompher, tombent souvent dans une si grande indifferance, qu'ils deviennent insensiblement l'un à l'autre, ou quelquefois un seul, si insupportables, qu'ils se laissent emporter sans sçavoir pourquoy, en des haines irreconciliables, lors que leurs feux ralentis, sont entiere-

ment éteints. Toute la Philosophie ensemble auroit autant de peine à donner quelque raison de la cause qui a uny ces Amans , qu'à decider celle qui les a divizez ; & en effet , les plus sçavans ont si peu connu les mysteres & les secrets qui composent les divers mouvemens que produit l'amour , que celuy qui en a mieux connu le caractere , n'a point eu honte d'avoüer que cette passion estoit une des plus étonnantes Enigmes de la Nature , & que celuy-là avoit raison qui la definissoit un je ne-sçay-quooy, qui vient de je-ne-sçay où, & qui s'en va je ne - sçay comment , tant il est vray que l'amour a ses detours , & une certaine fatalité qu'on ne peut comprendre.

L'Origine des Colliers de Perles n'est pas moins diferente dans les opinions de ceux qui l'ont recherchée, que celle de toutes les choses autorisées par l'usage , & que l'on tire des plus obscurs Memoires de l'Antiquité pour en faire une mode nouvelle. Plusieurs Peuples sauvages que la misere reduisoit à vivre dans la nudité, pri-
vez

vez du secours des Arts , des Etofes, & des Habits, & n'ayant rien pour se distinguer, & pour se donner quelques agrémens, s'aviferent de s'orner la tefte, le col, & diverses parties du Corps, des plus pretieuses richesses que leur climat eust produites. Ces barbares ornemens auxquels l'or , l'argent , & les pierres pretieuses, donnoient un grand prix , ont depuis servy à la pompe & à la magnificence des deux Sexes , & il ne faut point douter que les Femmes n'en ayent tiré l'usage des Colliers , qui font une de leurs plus belles & de leurs plus riches parures.

PANTHOT, Docteur Medecin, & Professeur aggregé au College de Lyon.

•••••

Sur la V. & VI. Question.

IL n'y a point à douter qu'il n'y ait plus de gloire à vaincre un cœur déjà engagé , qu'à fléchir celuy d'un Indiferent ; car à bien considerer les choses , je ne voy pas que ce dernier soit si difficile à prendre. Je veux que

ce cœur ait esté toujourns insensible, je veux qu'il ait resisté à tout ce qu'il y a de charmes , & qu'aucun trait n'ait jamais sçeu le toucher , que peut servir cette resistance & cette dureté? Pourroit-il s'exempter d'avoir de l'amour ? Non, non, il faut que tout aime. Comme nostre cœur est naturellement amoureux , il y a une agreable necessité de se rendre , & tost ou tard on est obligé de le faire ;[!] mais detacher un cœur qui tient déjà à quelqu'autre, & pouvoir triompher de tous les deux, c'est là ce qu'on doit nommer une conquête penible. Elle demande autant d'adresse que de bonheur. Il faut livrer deux combats tout à la fois, l'un contre une Maîtresse & l'autre contre un Rival; employer de belles armes contre celle-cy , pour la gagner par tout ce qui est capable de plaire , & en prendre de dangereuses contre celui-là , afin de le detruire & de s'élever sur ces ruines. Il faut encor qu'un Amant sçache bien assurer sa conquête , car enfin on doit toujours craindre quelque revolte. Peu de chose fait soulever un Snyet nouvellement

lement assujetty, & l'on a toujous de la pente pour ce qui a servy d'objet à une premiere passion.

*Quand une fois on a senty dans l'ame
Les atteintes d'un tendre amour,
Le flateur souvenir d'une premiere flame,
Vers ce premier Objet nous donne un
prompt retour.*

La Question suivante ne me paroist pas plus difficile à resoudre, & je tiens qu'apres avoir esté trahy d'une Maistresse qu'on a fortement aimée, on n'en scauroit plus aimer une autre avec une égale passion. Vous croyez sans-doute qu'un Amant abandonné ne manque pas de retirer toute sa tendresse, que le souvenir des outrages qu'on luy a faits, efface tout ce qu'il y avoit d'imprimé, & qu'estant devenu libre par la rupture, il est en estat d'estre aussi amoureux qu'il l'estoit auparavant. C'est s'abuser que d'avoir cette pensée. Un cœur qui a pû venir à bout de briser ses premiers fers, n'est plus capable d'une si forte liaison. Il a jetté son plus beau feu,

feu, & s'il peut en allumer un tout nouveau, il ne sera jamais si ardent. C'est une loy commune à tous les cœurs, qu'ils n'ont qu'un certain temps pour aimer parfaitement. Dès qu'il est passé, ils ne sont plus propres à s'engager. La tendresse qui vient apres, ne fait qu'une legere impression, & les secondes amours ne sont jamais que des amours de passage. Enfin on ne sçauroit avoir nne violente passion qu'une seule fois en sa vie.

*Quoy que l'on ait le mesme cœur,
On n'a plus la mesme tendresse ;
Et quand on change de Maistresse ,
On change en mesme temps d'ardeur.*

FEUILLET, *Avocat.*

S'il y a plus d'avantage à triompher de soy mesme, qu'à vaincre son Ennemy.

IL est bien moins difficile de prendre party sur la Question dont il s'agit, que d'en dire quelque chose de nouveau,

veau ; apres les beaux Discours & les ſçavantes Décifions de tant d'habiles & d'éloquens Personnages. Rien de plus juſte & de plus facile que de ſe déclarer pour la raiſon ; mais rien de moins aisé que de trouver des preuves nouvelles & convaincantes pour perſuader l'équité de ſon Empire à ceux qui ſuivent aveuglement les fauſſes maximes que l'orgueil & l'ambition ont introduites dans le monde.

Il ſemble que pour y réuſſir , il n'y ait qu'à découvrir quel eſt le véritable & le plus dangereux Ennemy de l'Homme , pour en faire le ſujet legitime de ſes victoires.

S'il eſt vray, comme l'a tres bien dit un Poète ſubtil de ce temps , que les Animaux les plus farouches reſpectent leur figure dans un autre Animal, par une Loy preſque inviolable que la Nature grave dans le fond de l'eſſence de leurs ouvrages pour leur conſervation, il eſt encor plus vray de dire que l'Homme ne doit pas eſtre l'Ennemy de l'Homme. Sa naiſſance & ſa mort le font paroître foible & miserable, & tout le cours de ſa vie renfermé
dans

dans ces deux extrêmes , n'est rempli
 que de maladies & de disgraces. Il a
 donc besoin sans cesse de secours &
 de consolation ; & de qui peut-il re-
 cevoir l'un & l'autre , que de l'Hom-
 me , qui est seul capable de comparat
 aux maux qui le peuvent attaquer ?
 Puis que l'Homme ne doit pas estre
 l'Ennemy de l'Homme , suivant les
 Loix de la Nature , le combat de l'un
 contre l'autre ne peut estre legitime.
 Si le combat n'est pas legitime, la vi-
 ctoire en est encor moins juste. Il doit
 donc chercher ailleurs dequoy exer-
 cer sa force & son courage. Il n'ira pas
 bien loin, sans trouver son redoutable
 Ennemy , puis qu'il le porte avec luy-
 mesme jusqu'à sa mort. Ainsi pas un
 ne l'ignore, & tous ressentent les inju-
 res. C'est cet appetit que Platon appelle
 un Monstre à plusieurs testes, d'autant
 plus difficile à vaincre , que tirant de
 nouveaux avantages de sa défaite , il
 faut un Hercule pour en triompher. Il
 n'est donc pas seulement glorieux à
 l'Homme de le vaincre , mais encor
 il n'y a pour luy de victoire legitime
 & necessaire pendant sa vie que celle-
 là,

là , parce que s'il n'est victorieux dans ce combat , il est necessairement criminel. On a beau vanter les grands exploits d'Alexandre. Son plus digne éloge, c'est d'avoir esté le plus illustre Esclave , & le Tyran le plus fameux qui fust jamais. Son ambition n'en fit sa victime, que pour le rendre le plus injuste & le plus dénaturé de tous les Hommes par ses usurpations & par ses meurtres.

La Fable qui cache les solides vertus de la Morale, sous des obscuritez qui paroissent ridicules , a instruit la Posterité de la nécessité de triompher de soy mesme dans la personne de Médée. Cette malheureuse Princesse qui s'estoit messée de donner des leçons pour vaincre les Monstres , n'en sceut profiter elle-mesme. Pressée de son ressentiment contre Jason , elle resolut d'égorger ses propres Enfans , parce que son Amant infidele en estoit le Pere. Ce motif enflâmoit son cœur de la plus mortelle haine contre ces innocentes Creatures ; mais parce qu'elle en estoit la Mere , l'amour disputoit la place à la haine avec une ardeur

ardeur égale. Il semble que la douceur qui est naturelle à ce Sexe, en devoit triompher. Rien moins que cela. Sa cruauté répondit à la défaite de sa raison.

On dira peut-estre qu'estant question de principes naturels, il est permis de repousser l'injure par l'injure, & la force par la force, pour se garantir de l'insulte des méchans. Il faut convenir, qu'on peut défendre sa vie dans le moment qu'elle est attaquée, aux despens de celle de son Ennemy. Mais hors de cette circonstance, quiconque se veut vanger par les mesmes voyes dont il a esté offensé, éprouve premierelement en luy mesme les peines & la rigueur de sa vengeance, parce que son ressentiment le rendant esclave de sa passion, il avouë tacitement son peu de merite, quand il se persuade qu'il a esté meprisé.

Le Magnanime suit des maximes plus dignes de l'élevation de son courage. Son ame est au dessus de l'inclination des Hommes ordinaires, parce que la connoissance qu'il a de son merite éloigne de sa pensée jusqu'au sou-

pçon

çon du mépris. Comme sa conduite à l'égard de ses passions est réglée, toutes ses actions à l'égard des vertus sont heroïques ; si-bien que s'il res- sent celles là , ce n'est que pour les faire servir à celles-cy. Il haït ouver- tement ses Ennemis , mais c'est bien moins à eux qu'il en veut, qu'à leurs vices qu'il cherche à détruire. Quel avantage pourroit-il pretendre de la defaite de son Ennemy , qui ne pust luy estre disputé par le courage des Tygres & des Lyons ? Mais qu'y a-t-il de plus g'orieux pour luy , que d'estre victorieux dans le combat qu'il entre- prend, puis qu'il s'ôûtient dignement en luy mesme l'empire de sa raison ? Que n'eust point fait Valere-Catule, pour reparer l'injure qu'il avoit voulu faire à la reputation de Cesar , apres que ce Prince genereux l'eut fait ap- peller à sa table ? Il ne faut pas dou- ter que cette maniere de vengeance ne le comblast d'une confusion beau- coup plus grande , & ne le rendit plus s'ôûmis, que s'il eust esté puny de son insolence par la juste severité de cet Empereur. La force & la puissance
peuvent

peuvent exercet leur empire sur les corps, mais il n'appartient qu'au Magnanime de regner sur les cœurs, après les avoir vaincus par les bienfaits.

L'Histoire fait grand bruit de la generosité des Princes Payens. Cependant si-on considere leurs actions de pres, on ne trouvera pas cette generosité sans defauts. Comme ils ont esté injustes dans leurs desseins, s'ils ont vaincu les Nations, ils ont esté eux mesmes les esclaves de leur ambition. Il y en a eu qui ont pardonné assez facilement les injures; mais ou une moleste de naturel, ou une maxime de politique, ou une vaine ostentation, en ont esté tres-souvent les veritables motifs. Il n'en est pas ainsi du Grand Roy qui regne également sur luy, & sur nous. La victoire & la moderation, font en luy ce que toute l'Antiquité a ignoré; & deux choses si incompatibles n'ont jamais paru si bien unies qu'en sa personne. S'étonne-t'on que ses victoires égalent le nombre des desseins qu'il médite pour l'honneur de l'Etat, & pour le bien de ses Peuples? C'est qu'ayant commencé
ses

ses triomphes par soy mesme, la Justice luy a mis l'Épée à la main. C'est enfin qu'il soutient dignement cette illustre Qualité de *Roy Tres-Chrestien.*

Il faut l'avoüer de bonne-foy, sans en rougir. Il n'y a que la Religion que nous professons qui soit capable de produire de parfaits Heros, & de les immortaliser. C'est par son secours qu'un veritable Chrestien trouve son Ennemy aimable, & que de toutes les choses visibles, pas-une n'est capable d'abatre son courage. Que tous les maux & toutes les disgraces de la vie s'assemblent pour le persecuter; que les grandeurs & les plaisirs s'empres- sent pour le seduire; tous ces vains efforts ne servent qu'à faire mieux éclater sa gloire. Je dis plus. Ses triomphes s'étendent jusques sur cette gloire, & sur le plaisir mesme que son mérite luy pourroit causer. Mais que ne doit-on pas attendre de ce vaillant Magnanime, puis qu'il commence ses victoires par la soumission de sa raison?

BOUCHET, *de Grenoble.*

L'adjois

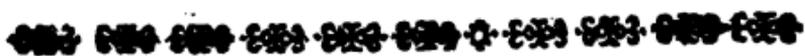
*l'adjoûte ce qu'a écrit Monsieur
d'Eaucour, d'Arras, sur cette
mesme matiere.*

POUR résoudre cette Question, il ne faut que lire le Remerciement que le Prince de l'Eloquence Latine fit à Jules Cesar, du pardon accordé à M. Marcelle, qui avoit esté contre luy pour Pompée dans la Guerre de Pharsale. Il luy dit que dans tous les Combats qu'il avoit livrez pour rendre tant de Provinces tributaires au Peuple Romain, dans tant de Victoires qu'il avoit remportées contre les Nations les plus barbares, & enfin dans tout ce qu'il avoit jamais fait d'éclatant & d'illustre en fait de guerre, la Fortune, le nombre, & la bravoure de ses Soldats, en avoient partagé les avantages avec luy; mais que dans l'action généreuse qu'il venoit de faire en pardonnant à un Ennemy, luy seul en avoit toute la gloire, sans qu'aucun autre y pust rien prétendre.

Après le sentiment d'un Homme aussi judicieux que l'estoit Cicéron,
j'ay

j'ay tout sujet de me persuader que je suis assez bien fonde à souûtenir que la victoire qu'on remporte sur ses passions est le plus glorieux de tous les triomphes ; car quoy que Ciceron puisse estre soupçonné de flaterie en ce rencontre, il est cependant touûours vray de dire que son raisonnement est fort juste, & qu'il ne louoit Jules Cesar que sur une verité dont il estoit tres-convaincu, connoissant combien il estoit plus difficile de se vaincre soy-mesme, que de vaincre ses Ennemis. En effet si la gloire des triomphes se mesure à la difficulté des Combats, il est certain que la guerre qu'on est obligé de se faire à soy-mesme, est bien plus cruelle qu'aucune autre, puis que les Ennemis sont domestiques, opiniâtres, courageux, tous d'intelligence, & jamais entierement défaits, quelque diligence, qu'on y apporte; car l'Homme estant tout composé de ces Ennemis, qui sont les passions, il faut, s'il en veut venir à bout, qu'il s'arme de force & de perseverance; de force, pour attaquer; de perseverance, pour ne se pas rebuter des avantages que tant
d'Enne

d'Ennemis prendront sur luy ; & c'est par là qu'il luy est plus glorieux de triompher de soy-mesme, que de gagner des Barailles dont le succez ne dépend souvent que de l'avantage du lieu, & de la fermeté qu'on inspire aux Troupes.



F I C T I O N.

*Sur l'Origine des Colliers de Perles,
des Bracelets, & des Pendans
d'Oreilles.*

DEpuis que la Reyne des Dieux, & la Déesse des Sçavans, eurent reçu l'affront que leur fit Pâris par le jugement qu'il donna en faveur des beautez de Venus, elles conçurent une haine immortelle contre cette heureuse Rivale, & Junon la plus vindicative & la plus superbe des Divinitez, la traita avec tant de fierté, que cette charmante Mere de la tendresse resolut de s'absenter quelque temps de la Cour Celeste, pour aller visiter

siter le lieu de sa naissance. Elle communiqua son dessein à son Fils & à ses trois aimables Filles, qui ne respirant que la joye & les plaisirs, lièrent incontinent cette agreable partie, dont le complot ne fut pourtant pas si caché que Mercure, qui leur faisoit régulièrement la cour, depuis qu'il estoit devenu passionément amoureux d'une Nymphé qu'il ne pouvoit endormir ny de ses contes, ny des coups de son Caducée, n'en reçût la confidence d'une des Graces qui estoit assez de ses Amies pour ne luy faire secret de rien. Il ne manqua pas de faire valoir cette occasion pour rendre un bon office aux Puissances qui font la bonne ou la mauvaise fortune des Amans. Il partit aussi tost pour avertir Thetis que Venus & son Fils venoient luy rendre visite; & l'ayant disposée à les bien recevoir, il alla les trouver pour donner la main à Déesse qu'il reconnoissoit alors pour la Souveraine, afin de la rendre au bord de la Mer, laissant Cupidon marcher seul suivy des Graces qu'il a coûtume de preceder. Au moment qu'ils furent sur le rivage,

ils

ils aperçurent un Rocher flotant composé des plus beaux coquillages de l'Océan, que douze Chevaux marins traînoient, chacun ayant un Triton qui le guidoit. Mercure qui est toujours d'un grand secours à la Mere d'Amour, la prit sous les bras, & à la faveur de ses ailles la transporta jusqu'à un Trône fait de Nacre de Perles, dans un Antre pratiqué au milieu de ce Rocher; & Cupidon ayant donné les mains à deux de ses Sœurs, & averty la troisième de le prendre au même endroit que le prit Pſyché quand elle voulut l'arrêter, s'envola dans ce lieu délicieux, où il prit place dans un autre Trône à costé de celui de sa Mere. Mercure & les Graces s'assirent à leurs pieds. Ce magnifique & brillant Ecueil n'estoit pas encor bien avant en Mer, lors que Thétis portée sur un Dauphin, suivie de douze Tritons, & d'autant de Syrenes, qui méloient leurs voix au son des Cors de leurs Marys, s'aprocha de cette divine Compagnie. L'interprete des Dieux qui se fait honneur de rendre l'accez facile auprès de Venus, offrit la main à Thétis qui entra dans
cette

cette Machine flotante , tenant entre ses bras une Corbeille tissuë de Branches de Corail , & remplie des Perles les plus fines qui fussent dans son Empire, dont elle fit present à la Souveraine des Cœurs. Chaque Triton luy donna une piece d'Ambre gris d'une grosseur extraordinaire, & les Syrenes luy offrirent plusieurs morceaux d'Ambre jaune & d'Ambre blanc, avec un compliment que les seuls Poissons pouvoient entendre. Cette visite faite , la Déesse des Flots remonta sur son Dauphin , dont la vitesse la déroba bientôt à leurs yeux; mais les Tritons & les Syrenes firent mille plongeurs en presence de Venus & de l'Amour, & témoignèrent par leurs caresses que les feux d'Amour n'estoient pas incompatibles avec la froideur de leur demeure, & que la Mer n'a point d'habitâs qui n'en ressentent les atteintes. Comme l'Amour badine souvent, Cupidon s'amusa à jouer avec ces Perles, dont il choisit les plus grosses, les plus rondes, & de la plus belle eau, qu'il s'avisa de percer avec la pointe d'une de ses Flèches, & détachant

la corde de son Arc, les enfile; & pour faire hōneur à son Ouvrage, l'attacha au col de sa Mere, dont la beauté en reçeut tant d'éclat, que ce petit Dieu, Mercure, & les Graces, la féliciterent cent fois du lustre merveilleux que luy donnoit cet ornement. Cupidon voyant que son badinage avoit un succès si heureux, comme il est du moins aussi ingénieux que badin, luy en fit encor des Bracelets. Le Dieu de l'Eloquence qui est en possession de flater agréablement les oreilles, choisit deux grosses Perles faites en poire, que les Graces attachèrent à celles de cette Déesse. Ces aimables Filles à l'exemple de leur Mere n'oublierent pas de s'en parler, & Venus leur ordonna de presenter un Collier des mesmes Perles à Mercure pour en regaler la Nymphe qu'il aimoit, l'assurant qu'elle luy communiqueroit une vertu secrette pour la rendre sensible à sa passion. Pendant que ces galanteries se passoient, les Tritons & les Syrenes faisoient un concert qui divertissoit admirablemēt bien la divine Troupe, qui se fit rendre aussi tost à terre, pour remonter

mōter au Ciel, où Venus paroissant plus belle que jamais avec ces Bijoux aux yeux de ses jalouses Rivaless, leur fit venir l'envie de s'en parer le plus avantageusement qu'elles pourroient. Junon ne se contenta pas d'en mettre à son col, à ses bras, & à ses oreilles. Elle en fit des tiffus à ses cheveux, voulut que ses habits en fussent brodez, & s'en fit attacher tant de chaînes, qu'il faut estre la Déesse des Richesses pour fournir à une dépense aussi magnifique. Mercure estoit trop envieux, de voir l'effet de son Collier enchanté, pour differer d'en faire present à la Nymphe qu'il adoroit. Il connut bientôt aussi par l'heureuse experiéce qu'il en fit, que Venus estoit de parole, & que les faveurs qu'il recevoit de l'objet de son Amour estoient l'accomplissement de sa promesse. Comme ce Dieu est celuy de l'industrie, il fut le premier qui s'avisa de faire tailler des Perles d'Ambre jaune, & d'Ambre blanc, pour en faire des Colliers qu'il donna à sa Maistresse, pour en faire part aux Nimphes qu'elle aimoit. C'est de là que l'usage s'en est étably en fa-

Dans l'un on fait mieux voir sa mo-
deration,

Et dans l'autre sa passion.

Il est pourtant plus sûr d'attendre,

Qu'après avoir calmé le violent cou-
roux

Qu'ont produit ses transports ja-
loux,

Philis soit en état de pouvoir nous en-
tendre.

III.

Sur la troisième Question,

Qui peut-estre n'est pas la moins considé-
rable,

Il faudroit consulter, pour sa décision,
Ce fameux Transformé dont nous parle
la Fable.

Mais pour dire mon sentiment
Sur un sujet où chacun s'intéresse;
Avant l'Hymen conclu, lors qu'un
Amant s'empresse

A faire à ce qu'il aime un destin tous
charmant,

Je voudrois estre la Maistresse;
Mais le grand mot estant dit une fois,
Je serois le Mary, s'il estoit en mon
choix.

I V.

*Combien de fois voit-on dans le siècle
 où nous sommes,
 Succéder la haine à l'amour ?
 Aimer, & haïr tour-à-tour,
 C'est le destin commun des Hommes,
 Et mesme on haït plus fortement
 Plus pour ce qu'on aime l'on eut d'atta-
 chement.*

V.

*Vn cœur indifferant, qui fait gloire de
 l'estre,
 Se déclarant d'abord ennemy de l'A-
 mour,
 Qui ne croira que pour s'en rendre
 maistre,
 Il ne faille plus de détour,
 Qu'il n'en faut pour se faire jour
 Dans un cœur où déjà la tendresse a
 sçeu naistre ?
 Cependant si des deux le foible est bien
 connu,
 L'on peut dire avec assurance,
 Qu'en matiere de resistance,
 Le cœur indifferant cede au cœur pré-
 venu ;
 Car l'Amour n'a dans l'un qu'à combat-
 tre la Gloire ;*

Mais

*Mais dans l'autre, il faut tour à tour,
Si l'on veut remporter une entière vi-
ctoire,*

Combattre la Gloire & l'Amour.

VI.

*L'Amant trahy de sa Maistresse,
A luy rendre des soins ne doit plus s'ob-
stiner ;*

*Pour ne la pas abandonner,
Il luy faudroit avoir un grand fond de
tendresse.*

*Mais si d'un autre Objet le mérite char-
mant*

*Demande que son cœur de nouveau se sou-
mette ,*

*Par un second engagement ,
Il peut bien reparer la perte qu'il a
faite ,*

*Quand il le feroit seulement
Pour se vanger de sa Coquette.*

*Mais le point de la Question
Est de sçavoir si cette passion*

Pourroit égaler la premiere.

*Pourquoy non , si l'esprit , la grace , &
la beauté ,*

*Le mérite, & la qualité ,
Qui feroient naistre la derniere ,*

Demandent cette égalité ?

Ces Réponses sont de la Lorraine Espagnole. Ce que vous avez déjà vu d'elle vous a fait connoître la délicatesse de son Esprit. Vous ne douterez point qu'elle ne l'ait infiniment pénétrant, après ce que j'ay aujourd'huy à vous en dire. Vous m'avez mandé que la Lettre en Chifres du dernier Extraordinaire paroïssoit inexplicable à tous vos Amis. Beaucoup de Personnes qui m'en ont écrit, ont renoncé à la déchiffrer ; & ce qui est échappé aux lumières des plus éclairés, n'a eu rien d'obscur pour la Dame dont je vous parle. Elle merite d'autant plus que vous partagiez l'admiration que j'ay pour elle, qu'elle est la seule qui ait pu venir à bout de trouver le sens de cette Lettre. Voicy ce qu'elle m'en écrit de Madrid.

L'Amour intéressé n'estant pas de mon
goust,
Vostre Billet chifré m'a presque mise à
bout,
Lors qu'en le déchifrant il m'a forcée
à dire
Ce que vous allez lire.

Aimer

Aimer sans récompense est une étrange affaire, & on n'est jamais blâmé de personne d'estre interessé en matiere d'amour. L'interest regne parmy ceux qui aiment.

*Cette étrange maxime en matiere d'a-
mour ,
Est peut-estre de mise aupres d'une Co-
quette ;
Mais lors que l'interest marque une ame
mal faite ,
On ne fait jamais bien sa cour
A la Lorraine Espagnolete.*

Il ne suffit pas de vous envoyer les Pa-
roles qui composent cette Lettre en Chi-
fres , il faut vous apprendre de quelle
maniere on en pouvoit trouver l'explica-
tion. Vous vous souviendrez , s'il vous
plaist, qu'en vous envoyant ce Chifre, je
vous marquay qu'il estoit formé d'un
Alphabet fixe, & que chaque lettre avoit
sa marque particuliere par laquelle elle
pouvoit estre connue; car si on se ser-
voit de quinze ou vingt Chifres diffé-
rens pour chaque lettre, dont les deux
Personnes qui s'écriroient auroient seu-

lement la clef, chacune des deux auroit besoin d'un trop long-temps pour lire & pour écrire, puis qu'il faudroit qu'elles consultassent leur Alphabet sur chaque mot, estant impossible de se souvenir de toutes les lettres dont on seroit convenu, sans avoir recours à cet Alphabet. Monsieur de Lange de Montmiral a épargné cette peine à ceux qui se voudront servir de celui - cy, en donnant une marque certaine à chaque lettre. Le secret n'en est autre que marquer par le Chifre le rang que les lettres tiennent dans l'Alphabet. La lettre A que en est la premiere, se marque par 1, la lettre B par 2, & ainsi jusqu'à 23. qui est le nombre de nos lettres. Il ne s'agit que de distinguer le Chifre qui doit servir, d'avec celui qui est inutile. Tous les Chifres uniques separez des autres par un point, sont des Nulles, & ne marquent aucune lettre. On ne s'en sert que pour rendre le déchiffrement plus difficile. D'as les lettres composées de deux Chifres, le dernier marque le nombre, & celui qui le precede est inutile. Ainsi 2 1 signifie un A; 19 un I, qui est la neuvième lettre de l'Alphabet; 45 un E, qui en est la cinquième; & pour la di-

xième,

xième, qui est un K, & qu'on employe
 rarement en nostre Langue, on la doit
 marquer par deux zero (00.) Dans les
 lettres où il y a trois Chifres, il ne faut
 avoir égard qu'au premier qui marque le
 nōbre dans l'ordre de l'Alphabet, les deux
 autres ne servant de rien; mais il a cela
 de particulier, que pour trouver la lettre,
 il faut toujours adjoûter le nombre de dix
 à ce premier Chifre. Ainsi 235 vaut la
 lettre M, parce qu'adjoûtant le nombre
 de dix au Chifre 2, qui est le premier de
 ces trois, vous trouverez 12, & que la
 lettre M est la douzième lettre de l'Alpha-
 bet. La mesme chose de 789, pour mar-
 quer la lettre R, qui est la dix-septième
 de l'Alphabet, parce que le nombre de
 dix adjoûté au Chifre 7, qui est aussi le
 premier des trois, fait 17, & ainsi des
 autres. La lettre V est marquée par tous
 les Chifres où il y a un zero, soit qu'il
 y ait deux, trois, ou quatre Chifres. La
 raison est qu'elle se trouve la vingtième
 de l'Alphabet, & qu'on ne peut marquer
 20 en Chifres sans un zero. Il ne reste
 plus qu'à vous donner des marques qui
 vous puissent faire connoistre les lettres X,
 Y, Z, qui sont la vingt-unième, la vingt-
 deuxième

deuxième, & la vingt-troisième, lettres de l'Alphabet. Elles sont marquées par quatre Chifres dont le second & le quatrième dénotent le rang que ces lettres tiennent dans l'Alphabet. 3 : 42 tient la place de la lettre Y, & 9281 celle de la lettre X, parce qu'en prenant le second & le quatrième Chifre des quatre premiers, vous trouverez 22, & que la lettre Y est la vingt-deuxième lettre de l'Alphabet, comme la lettre X en est la vingt & unième, & qu'en prenant aussi le second & le quatrième Chifre de 9281; vous trouverez que les deux font 21. Par ces règles vous n'avez point de peine à voir que les cinq premiers Chifres de la lettre employée dans le dernier Extraordinaire, qui sont 21, 19, 235, 45, 789, veulent dire, aimer. Ce premier mot facilite la connoissance de tous les autres. Je vous laisse presentement jeter les yeux sur une Lettre d'une autre nature. Elle est toute composée d'armes de différentes Maisons. Comme elles peuvent ne vous être pas toutes connues, il est bon de vous apprendre le nom de ceux qui les portent, selon l'ordre dans lequel cette Planche vous les représente.

Monsieur le Marquis d'Harcourt,
Lieutenant de Roy en Normandie,

M. l'Evêque d'Avranche ; M. le Mar-
reschal de Crequy ; M. Biscaras , Evê-
que de Besiers : le Roy de France : M. le
Chancelier : M. le Marquis de Saucourt,
Grand Veneur : le Roy de Suede : M.
de Villeroy , Evêque de Chartres : M.
d'Hocquincourt , Evêque de Verdun :
M. de Seignelay , Secrétaire d'Etat :
M. de Coutance , Tresorier de la Sainte
Chapelle de Paris : M. le Duc de Ville-
roy , Lieutenant General des Armées de
Sa Majesté : l'Electeur de Saxe : M. de
Harlay, Procureur General : M. de Gen-
lis, Lieutenant General des Armées : M.
le Comte d'Estrées, Vice-Amiral de Fran-
ce : M. de Louvois , Secrétaire d'Etat :
M. l'Archevêque de Bordeaux : M. le
Duc de S. Aignan , Gentilhomme de la
Chambre ; le Roy de Pologne : M. l'E-
vêque d'Auxerre : M. l'Archevêque
d'Ambrun : M. le Baron de S. Pierre du
Mont : M. de Tilladet , Lieutenant Ge-
neral des Armées : M. de Tilladet, Evê-
que de Mascon : M. le Duc de Riche-
lieu : M. de Fromentieres Evêque d'Ai-
re : M. le Mareschal de Bell-fonds : M.
de la Feuillade , Evêque de Mets : M.
de Chasteauneuf , Secrétaire d'Etat : M.
Colbert,

Colbert, President à Mortier : M. le Comte de Thorigny, Lieutenant General de Normandie : M. de Villeroy, Archevesque de Lyon : M. de Machault, Intendant de Soissons ; M. de Pompone, Secrétaire d'Etat : M. le Camus de Beau-tieu, Intendant de Rouffillon : le Roy de Dannemarc : M. de Mainevillette, Secrétaire de M. le Duc d'Orleans.

C'est à vous & à vos Amis, à deviner les Paroles qui sont cachées sous l'assemblage de toutes ces Armes. L'invention en est due à l'Auteur du Cadran au Soleil, ou plustost Horizontal, dont je vous ay déjà donné la Figure gravée dans cette Lettre ; car quoy qu'en parlant on confonde quelquefois ces deux sortes de Cadrans, il y a pourtant cette difference entre le Cadran Horizontal & les autres Cadrans au Soleil, que le premier est propre à estre transporté par tout ; qu'é-tant posé, il n'y a point de lieux où il ne puisse servir, & qu'il marque toutes les heures que le Soleil fournit ayant une fois son stile au Nort, au lieu que les autres ne marquent que d'un costé, & seulement une partie du cours du Soleil. Le Plan du Cadran Horizontal est parallele

à l'Horison, au Vertical, & au Meridien. Un Plan Horizontal, est ce que les Ouvriers appellent un Plan à niveau. La Nouvelle Methode pour apprendre à tracer les Cadrans Solaires sur toutes sortes de surfaces planes, qui se vend chez le Sieur Michalet dans la Rue S. Jacques, vous éclaircira davantage. Je vous l'envoyeray au premier jour.

Avant que de finir l'Article du Chifre, il faut que je vous fasse part d'une Nouveauté qui a fait donner beaucoup de loüanges à Monsieur Chandel Conseiller à Troyes, qui l'a trouvée. C'est un Recit de Basse que je vous ay envoyé depuis quelques mois. Il l'a noté en Chifre sur la mesme mesure; mais avant que de vous le faire voir, il faut vous expliquer toutes les marques dont il s'est servy, afin qu'elles n'ayent plus rien qui vous embarrasse.

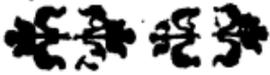
Les Chifres 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, valent autant que ut, re, mi, fa, sol, la, si, comme il est plus amplement remarqué dans la Nouvelle Decouverte du Plein-Chant qu'on a imprimé icy. Il y observe trois Octaves; la premiere est marquée avec des virgules à chaque Chifre; la

seconde, simplement ; la troisième, avec des points. Les valeurs sont, a, b, c, d, e, ff. L' (a) vaut le quart d'un temps, ou la seizième partie d'une mesure. Le (b) vaut un demy-temps, ou la huitième partie d'une mesure. Le (c) vaut un temps, ou le quart d'une mesure. Le (d) vaut une demie mesure. L' (e) vaut une mesure. Le point (.) immédiatement après ces valeurs, vaut la moitié de la valeur précédente, ou autant que le point quarré (●) de l'ancienne Musique. La double (ff) vaut une mesure finale. Une Etoile (*) marque le fredon. Une Croix (†) le demy-fredon. L'apostrophe (') fait ce que faisoit le (b) mol de la Musique. Le point admiratif (!) marque le soupir d'un (c) c'est à dire d'un quart de mesure, ou d'un temps. Le point interrogatif (?) vaut le soupir d'un (b) c'est à dire d'un demy-temps. Le point & la virgule (;) denote le soupir d'un (a) c'est à dire d'un quart de temps. La première repetition est marquée par une (R:) avec deux points, & la seconde repetition, ou plustost le commencement de la seconde repetition, par une (R.) avec un point. La separation des mesures a pour marque une (-) division.

sion. Le (—) signifie la continuation de plusieurs tons sur une mesme syllabe. On met toujours une conduite au commencement, c'est à dire les trois tons qui dominent le plus.

Après ces avis, comme vous possédez parfaitement la Musique, je croy que vous n'aurez pas de peine à trouver le chant du Recit qui suit.

RECIT DE BASSE,
NOTE EN CHIFRES.

♯ 7, 2' 2. ♯ ! c7 d7-c.4, c.7, b1.
 A-mis, puis que Bac-

d'2 c1 c7, - d4 c7* c6-c7 d.4 - !
 chus nous as-semble en ce jour,

c'2. c1. b7* d6 c7 c6-d5 c4 c3-
 chassons, chassons l'a-moureu-se fo-

d4 d4- R: - R. ! c1 c'2 b3-c.4
 li - e: Amis. Beau-vons, beuvons,

b5 d6-! c4 c.5 b6-d.7 c6- c'2.
 beau-vons, c'est le moyen de pas-
 c1.

c'1. c7 b6- d5 d4-! c1 c.7, b1-
ser nô-tre vie-e; sans estre as-

c'2 b3 d4-! c5 c6 c5-c6 c7*c6
su-jet-tis aux rigueurs de l'amour;

d'2. c'2 c'2 c.6 b7-c.6 b5 d4-d.4
un bon Buveur ne doit pas craindre

c3-d'2 c.1 b7,- d4 c7 c1.-d'2.c1.
le foi-ble pou-voir de ce-Dieu, de

b7*- d6 c7 c6-d'5 d3- d4 c5 c6 †-
ce Dieu, plus l'amour al-lu-me son

d5 c.6 b5-d4 c.3 b'2-d1 c'2 c3-
feu, plus il doit, plus il doit boi-re

c.4 c3 d'4 ff 7,- c7,- c1-
pour l'estein-dre. dre. sans.

Je ne vous parlay point dans ma Let-
tre ordinaire du dernier Mois, des Di-
vertissemens que la Cour de Savoye avoit
eus dans le Carnaval, parce que je n'en
estois pas encor assez bien instruit. Cette
Cour estant aussi galante que magnifique,
j'estois

j'estois persuadé que j'aurois beaucoup de choses à vous en dire. Le n'ay point esté trompé ; & comme vous m'avez toujours fait paroistre beaucoup de curiosité de sçavoir tout ce qui s'y passe , je croirois vous donner lieu de vous plaindre, si je diserois à vous faire part de ce qui m'en a esté écrit depuis peu. Je vous diray donc que le dernier Dimanche du Carnaval , Madame Royale donna un grand Bal , où les Ambassadeurs furent conviez. Ce Bal fut agreablement interrompu par une Mascarade dont Monsieur le Duc de Savoye voulut regaler Madame Royale. En voicy un Recit fidelle.



M A S C A R A D E
D E L A C O U R
D E S A V O Y E .

LEs Airs de Dance ayant cessé tout d'un coup , on entendit un grand Prelude de plusieurs Instrumens differens, qui en surprenant toute l'Assemblée , luy fit garder un fort grand silence.

lence. Tous ces Instrumens s'estant meslez formerent une symphonie tres-agreable , & pendant que l'oreille y estoit attachée , on vit sortir de l'Appartement de S. A. R. qui repondoit dans la Salle du Bal , une Egyptienne d'un ajustement magnifique. Elle étoit représentée par la Signora Cecilia. C'est une Musicienne dont la voix est admirable, & extraordinaire. Elle l'a tendre & douce quand elle veut, & extrêmement forte pour une Fille, quand il est besoin qu'elle la pousse. Elle s'avança de fort bonne grace jusqu'aupres du Marchepied où estoit Madame Royale , & chanta les Paroles qui suivent du ton recitatif. Elles sont sans rimes , comme tous les Recitatifs Italiens.

*Dà la superba Mensi,
Ove il fuoto fecondo
Di Piramididi eccelse
Vanno l'Ettra à ferir moli fastose,
Per l'onde procellose
Del Tirreno spumante,
A voi lieta m'en' venni, ô gran Reg-
nante.*

Qui

*Qui mi trasse la fama
Che dell' Egitio Regno
Nelle contrade aduste
Spurse del vostro nome
Alto ribombo,
E con sublimi Canti
Spargendo i vostri vanti,
Coll' aurea tromba un di
Su le sponde de nil Cantò così.*

La Chanson suivante succeda au Recitatif. Elle fait connoistre ce que la Renommée publie dans tout le Monde à la gloire de Madame Royale. L'Air en estoit gay , & les deux Couplets furent separez par une tres-belle Ritournelle que jouèrent tous les Violons.

*Real Donna il secol doro
Su la Dora fiorir fà.
Son sue gioie , e suo tesoro
La grandezza e la bontà.
Real Donna il secol doro
Su la Dora fiorir fà.*

*Ite , Popoli stranieri,
A veder dell' Alpi il Sol ;*

Cbio

Ch'io del mondo a i vasti Imperi

Le sue glorie canto à vol.

Ite, Popoli stranieri,

A veder dell' Alpi il Sol.

Après que la mesme Egyptienne eut chanté cet Air, elle recommença le Recitatif, dont une Ritournelle separa tous les Couplets. Le premier preparoit Madame Royale à la veuë des cinq autres Egyptiennes qui devoient paroistre; & ceux qui le suivent marquoient que S. A. R. estoit l'une d'elles. Voicy les Paroles du second Recitatif.

*Allettate dal grido
Del vostro angusto merto,
Dalle piagge Africane
Meco nobil desio
Trasse cinque Donzelle,
Leggiadrissime e belle;
Erminia la gentile,
Rossane la leggiadra,
Sofonisbe l'ardita,
E Campa spe la scaltra,
Tutte di chiaro sangue,
Accorte, pronte e destre,*

F

18
Ch

cu
le
pa
pr
da
vo
ve
l'u
co



*E nell' arte indovina
Alte maestre.*



*Mà tra queste Zafirra
Tal fa di sua virtù
Mastra pomposa,
Quale fa il Sol
Tra le minute stelle.
Come raga Zafirra,
Come bella risplende,
Come i suoi tratti grandi
La palesano ogn'hor
Nata a i comandi,
Il maestoso sguardo
La beltà del sembiante
La dichiaran regnante;
In questa Zingaretta
Scorgo impressi e segnati
Del vostro cor i generosi tratti.*



*Dell' vostr' ànimo angusto
La grandezza spirante,
Infin ravviso in essa
Tutto ciò che di bel luce in voi stessa,
Nell' augurar altrui
Le felici avventure
Non erra il suo presaggio;
Anzi imitando anch' essa*

*I generosi spiriti
 Che nutrite nel Core,
 Magnanima Souvrana,
 Siben del presaggar possiede l'arte,
 Ch' in augurando i beni
 El ben comparte,*



*Tale in somma e Zafirra
 Che se distintamente
 Osservando i suoi tratti
 L'occhio e la mente
 A lei d'intorno giro,
 Voi tutta in essa,
 Ed essa in voi rimiro,*

L'Egyptienne se tourna vers les
 Dames de la Cour, & leur adressa
 ces Vers.

*Stelle lucenti e belle,
 Che d'intorno assise
 In quest' aula real liete brillate,
 Solecite vegliate,
 Che queste Zingarette
 Son ludre sì perfette,
 Che sprezzando l'argento,
 E le prede minori,
 Avezze son sol à rubbar i Cori.*

L'Air

L'Air qui suit fut chanté apres ce
second Récitatif.

*Brune Figlie del Sol,
Uscite dunque, uscite.
Digia la notte à voi
Dalle grotte romite
Sparsa dolce sopor.
Dalle grotte romite
Uscite dunque, uscite.
Svegliato Solo amor
Vibrando il dardo fier,
Non dorme nè, non dorme il crudo Arcier.*

Il y eut icy une Ritournelle, pendant laquelle les Egyptiennes fortirent du mesme endroit d'où estoit sortie la premiere qui avoit chanté. Elles occuperent le milieu de la Salle pour commencer le Ballet; & comme il y en avoit une qui paroissoit avoir de grands avantages, cette premiere chanta les deux Vers suivans aux quatre autres qui l'accompagnoient.

*Seguite liete l'orme di Zafirra immor-
tale,
Che non conosce errori un piè reale.*
Q. de Janvier 1679. I

Ces deux derniers Vers n'auront rien d'obscur pour vous , quand je vous auray dit que Son Altesse Royale estoit la premiere de ces cinq Egyptiennes. Les quatre autres estoient M. le Prince d'Ostfrise , Comte d'Embden, qui s'attache depuis plus d'un an à faire la cour à ce jeune Souverain ; M. le Marquis de Palavicin , dont la Maison est aussi illustre qu'ancienne ; M. le Comte de Verruë, Neveu de M. l'Abbé Scaglia , Ambassadeur de Savoye en France. Ce jeune Seigneur n'est pas seulement considerable par sa naissance, & par le merite de ceux qui ont porté & qui portent encor aujourd'huy son nom , mais aussi par luy-mesme, tous ce qu'il fait estant au dessus de son âge. La cinquième Egyptienne estoit representée par M. le Comte de Chalan, Marquis de Lenoncourt , de la noble & ancienne Maison de Lenoncourt en Lorraine.

Il ne se peut rien voir de plus agreablement varié que le furent l'air , les pas , & la figure de cette Entrée. Elle fut executée avec une justesse admirable, quoy que le plus âgé de ces illustres & jeunes Danceurs n'eust pas encor quator-

Ze

xe ans. Leur legereté surprit tout le monde. Ils accompagnoient leurs pas, tantost du bruit de cinq Tambours de Basque, & tantost de celuy des Castagnettes; mais quel que agrément qu'ils eussent tous, il est certain que S. A. R. en parut le Maistre de toutes manieres. Rien n'estoit plus riche, plus galant, & plus magnifique que leurs Habits. Madame Royale qui s'attendoit à une Entrée de Balet, mais qui ne s'estoit point fait rendre compte de ce qu'on avoit préparé pour luy donner de l'éclat, fut si charmée de voir son auguste Fils s'acquiter pour la premiere fois avec tant de grace d'une galanterie de cette nature, que les transports qu'elle en sentit parurent sur son visage, & s'expliquerent apres le Balet par mille caresses qu'elle fit à ce jeune Prince. Madame la Princesse ne témoigna pas moins de joye de tout ce qu'elle avoit veu. Voicy divers Madrigaux qui furent faits pour estre distribuez à quelques Dames de la Cour pendant cette Mascarade, dont on donna encor le divertissement à Madame Royale le dernier jour du Carnaval.

I.

EN voyant des Egyptiens,
 Vous avez crû d'abord comme une chose
 sûre,

Qu'après quelques doux entretiens
 Ils vous diroient vostre bonne aventure :
 Mais vous qui paraissez si peu sensible à
 tout,

Et qui pour l'aventure avez tant de dé-
 goûts,

Croyez-vous qu'à vous satisfaire
 Ces Prophetes galans de plein gré s'of-
 friront ?

Non, contre vos froideurs ils ont trop de
 colere :

D'une bonne aventure offrez-leur la ma-
 tiere,

Et pour lors ils vous la diront.

II.

Pour autoriser vos fiertez,
 Vous sçavez, dites-vous, le prix de vos
 beautez.

Et que leurs plus grands coups n'ont rien
 de redoutable.

Dans

Dans ces faux sentimens ; Iris , de vos
beaux jours

Vous passez l'insensible cours,
Sans sçavoir ce que c'est qu'un moment
agreable ;

Et tous les traits perçans d'une tendre
amitié,

Tout ce qui rend un Amant miserable,
Passe chez vous pour une Fable.

En verité vous me faites pitié,
A force d'estre impitoyable.

III.

IRis, je suis de vostre sentiment ;
Il faut penser bien serieusement
A cette conquête nouvelle
Qui vous offre des vœux si pleins d'em-
pressément.

Une affaire de cœur , un tendre engage-
ment,

N'est pas un jeu de bagatelle ;
Pour en rendre la suite aussi douce que
belle,

Tout depend du commencement.
Feignez - donc d'estre encor fier, ingrate,
infloccible ;

Pour attacher un cœur , c'est le plus sûr
détour ;

*Et plus vous paroistrez à l'amour in-
sensible,*

*Plus vostre Amant sera sensible à son
amour.*

*Mais s'il s'impatiente, & veut briser ses
chaines,*

*Par quelques doux regards ranimez ses
desirs,*

En attendant les solides plaisirs

Dont vous devez recôpenser ses peines.

*De ces heureux momens les regles sont
certaines,*

*Songez-y bien, le temps des vains soupirs
N'est limité qu'à trois semaines.*

IV.

Vous vous plaignez obligamment
Qu'Alcandre vous voit rare-
ment,

*Mais c'est de vos yeux seuls que vous de-
vez vous plaindre,*

A la retraite ils ont sçeu le contraindre;

Leur éclat est si foudroyant,

*Que tous leurs coups sont de ces coups à
craindre,*

Qu'on ne peut parer qu'en fuyant.

V. Vous

V.

Vous dites que la Verité
 Est de tous vos discours la compagne fi-
 delle,
 Et qu'un Fait important comme une ba-
 gatelle,
 Est déclaré par vous avec sincérité,
 Je le croy : mais enfin pour plus de certi-
 tude,
 Souffrez qu'un peu de passion
 Fasse dans vostre cœur la douce impres-
 sion
 D'une amoureuse inquietude.
 Apres, si d'un regard ou tendre, ou plein
 de feu,
 Vous confirmez le libre aveu
 Que de vos sentimens me fera vostre
 bouche,
 Belle Aminte, je vous croiray,
 Car c'est là la pierre de touche
 Où l'on connoit qu'une Femme dit vray.

VI.

Si vous vivez dans la retraite,
 Les jeunes gloseront sur vostre austerité:

*Si c'est dans l'enjoûment d'une ame satis-
faite,*

Les vieilles blâmeront avec temerité

Vostre innocente liberté,

Et vous appelleront Coquette.

Cloris, le monde est fait ainsy,

*La Censure dans tout prend un piquant
soucy ;*

Mais quoy que la Censure gronde,

Suivez toujours les doux panchans

*Des plaisirs qui pour vous seront les plus
touchans,*

Et moquez-vous de ce que dit le monde,

G.

*Ces quatre autres Madrigaux ont esté
faits aussi pour estre donnez dans la mes-
me Mascarade. Ils sont de Monsieur
d'Aubigny.*

I.

V*Ostre Amant irrité de se voir un
Rival,*

*Cherche aupres de Philis un remede à sa
peine ;*

Mais son attente sera vaine,

*Le remede n'est pas assez fort pour le
mal.*

II. Vn

II.

UN de vos cent Amans las de vostre
tiedeur,

Vous veue oster son cœur :

La perte d'un Amant est toujours cha-
grinante.

Vostre pouvoir sur luy veut-il se main-
tenir ?

Il a l'ame reconnoissante,

La honte d'estre ingrat pourroit le retenir.

III.

VOstre Amant songez-y, veut suivre
d'autres Loix.

Celle dont il fait choix,

Sans-doute n'est pas si charmante;

Mais le goüst du siècle est gasté.

Belle Iris, un peu plus de douceur com-
plaisante

Fait excuser un peu moins de beauté.

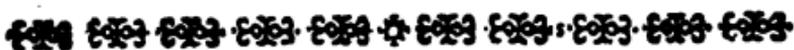
IV.

Vous ne cherchez (dit-on) que la
gloixe certaine.

De mettre tous les cœurs, Iris, dans vos-
tre chaîne.

Mais si certain Berger vous nommoit son
vainqueur,

Je vous voy disposée à croire,
Que mille Amans qui flatent nôtre gloire
N'en scauroient valoir un qui flate nos-
tre cœur.



R E P O N S E A U X six Questions.

I.

B Attre ses Ennemis, être toujours
Vainqueur,
Couvre un Heros de gloire, & le comble
d'honneur; [Ville,
Mais gagner un Combat, & forcer une
Ne sont pas des faits inouis;
Triompher de soy-mesme est chose moins
facile,
Et n'appartient qu'au Grand LOVIS.

II.

L Ors que ma jalouse Maîtresse,
Pour quelque regard detourné,

Fait

du Mercure Galant.

*Fait injustement la Diablesse,
Je n'en suis pas plus étonné.*

L'affecte un tranquille silence,

Et fondé sur mon innocence,

L'attens de son depit l'agréable retour ;

Mais quand la Paix est rétablie,

Le peste contre sa folie,

Et je fais le Diable à mon tour.



III.

SOit dans le Célibat, soit dans le Ma-
riage,

Homme & Femme a son avantage,

*Et pour en parler franc, j'ignore qui des
deux*

Doit se croire le plus heureux.

*En un point seulement je sçay bien qui
l'emporte ;*

Jupiter & Junon, sur un semblable cas,

Consulterent Tirésias,

C'est à luy que je m'en raporte.

IV.

LOrs qu'une aveugle passion
A mis, sans aucun choix, deux cœurs
d'intelligence ;

Dés

Dés qu'on est revenu de la prévention,
 Le pardonne l'indifférence.
 Mais déclarer la guerre à qui nous a
 charmé,
 C'est, à mon sens, un coup bien téméraire,
 Oublier seulement ce qu'on a bien aimé,
 Est assez difficile à faire.

V.

L'Insensibilité nous cause tant de peine,
 Quo le triomphe est grand de vaincre
 une inhumaine,
 A qui sans la fléchir d'autres ont fait la
 cour;
 Mais comme tost ou tard un cœur est pris
 pour dupe,
 Chasser un fier Rival d'un Poste qu'il
 occupe,
 C'est le plus beau Laurier que nous donne
 l'Amour.

VI.

A Pres avoir juré de n'être plus
 Amant,
 Après avoir souffert un sensible tour-
 ment,

Pour

Pour s'estre *ieu* iraby d'une Beauté vo-
lage;

Nous consacrons en vain nostre ame à la
froideur,

On craint peu du passé le funeste présage;

Le doux pensans d'aimer l'emporte dans
un cœur,

Et l'exemple en amour ne le rend pas plus
sage.

DE MERVILLE, Contrôleur
des Gabelles de France
à Thiers en Auvergne.

Les quatre Lettres qui suivent sont de
Monsieur Brossard de Montaney, Con-
seiller au Présidial de Bourg en Bresse.
Vous les trouverez pleines de Recherches
fort curieuses sur l'Origine de la Peintu-
re. Je ne vous en dis rien davantage, pour
ne point retarder le plaisir que cette lectu-
re vous donnera.

LETTRE I.

De l'excellance de la Peinture.

Vous ouvrez, Monsieur, une am-
ple carrière à toute sorte d'Es-
prits,

prits, par le grand nombre de différentes matieres que vous proposez dans vostre dernier Extraordinaire. Pour moy qui ay toujourns en une fort grande passion pour la Peinture, je prens les Recherches de son origine & de son établissement pour mon partage. Un fameux Sophiste la nōme l'Art des Sçavans Hommes, & il me semble que c'est avec beaucoup de justice. Nous voyons en effet qu'elle embrasse toutes choses, & que rien n'est au dessus de la cōnoissance des habiles Peintres. Je trouve encor que ce mesme Auteur encherissant sur cette pensèe, ne parle point avec trop d'exageration, lors qu'il dit que la Peinture tire son origine du Ciel, & qu'elle est de l'invention des Dieux, puis qu'elle paroit avoir quelque chose de divin, & qu'elle semble estre au dessus de l'esprit des Hommes. C'est sans doute dans cette veuë que les Poëtes nous parlent de ce feu celeste que déroba Promethee pour animer l'Homme; & ils ne nous ont proposé cette Fable que comme un symbole de cet Art merveilleux, qui dōnant l'ame à la toile & aux

cou

couleurs, dispute en quelque maniere avec la Nature, & s'attribuë quelque chose du pouvoir des Dieux. Les Adorateurs que la Peinture a eus parmy les Peuples les plus raisonnables, justifient encor cette pensée. Les Rhodiens ont bâty un Temple à un de leurs Peintres. La Grece & l'Italie ont élevé des Statuës à ceux qui se sont distinguez par des Ouvrages considérables, & ces mêmes Ouvrages ont esté regardez comme des productions merveilleuses qui ne pouvoient estre sujetes à aucune estimation. C'est dans ce sentiment que Polignote à qui la Peinture est si redevable, refusa toutes les récompenses que luy offroient les Athéniens pour leur avoir peint une Galerie. Il crût qu'on ne pouvoit luy donner un prix qui ne fût au dessus de son travail, & les Amphictions se virent obligez pour s'acquiter envers luy, de luy decerner des honneurs extraordinaires, & d'ordonner qu'il seroit reçu aux dépens du Public dans toutes les Villes de la Grece; ce qu'ils n'accordoient qu'à ceux qui par des actions éclatantes, avoient contribué au sa-
lut

lut de leur Patrie. Zeuxis qui a si bien réüssy à imiter la Nature, crût de mesme qu'il ne pouvoit fixer la valeur de ses Ouvrages sans les ravalier, & ce fut ce qui l'obligea d'en faire des presents, n'estimant pas que personne fust en état de les luy payer. Si la Peinture n'a pas toujours esté estimée jusqu'à cet excés, il est du moins certain qu'elle a esté considérée dans tous les temps par tout ce qu'il y a eu de grands Hommes. Moïse, Seneque, & Mahomet, ont peut-estre esté ses seuls ennemis. On peut mesme dire à l'égard du premier, qu'il ne l'a condamnée que pour oster aux Israëlites qu'il connoissoit portez à l'idolatrie, toutes les occasions d'attribuer à des Divinitez chimeriques, ce qu'ils devoient uniquement au vray Dieu. Seneque au contraire a blâmé la Peinture par un pur caprice, c'est à dire par cet esprit de Morale épineuse & sauvage, dont ce farouche Philosophe fait un si grand feste dans tous ses écrits, ceux qui l'ont precedé dans l'étude, & dans la recherche de la sagesse, ayant esté beaucoup moins austeres, ou pour mieux dire, moins capricieux,

cieux, veu que Socrate, & Platon mesme, ont fait cas de la Peinture, jusqu'à luy donner une partie de leur application. Enfin pour ce qui concerne Mahomet, les extravagantes resveries dont il a remply ses Loix & son Alcoran, font assez voir la bizarrerie de ses sentimens; & bien qu'il semble à cet égard s'appuyer sur les raisons du Legislatteur Hebreu, cependant ce méchant Copiste d'un Original admirable, a plûtoft condamné les Images par une précaution superstitieuse & chimerique, ou par une suite de la fausse prudence des Iconoclastes, que par un veritable motif de Religion, & par un zele jaloux du culte de Dieu.

Les Peintres peuvent d'ailleurs opposer à ce petit nombre d'ennemis, une foule des premiers Hommes de tous les Siecles. Les Roys & les Heros de l'Antiquité, ont fait leur occupation de la Peinture. Elle s'est conservé cet avantage dans ces derniers temps. Le feu Roy Louis XIII. a pris plaisir à s'y appliquer dans les momens de relâche que luy
ont

ont donné les Armes ; & malgré toutes les défences de la Loy des Turcs , un des plus grands Princes du sang Othoman , a trouvé des charmes à peindre luy mesme , & il a ménagé des heures pour cet employ parmy toutes les occupations que luy donnoit son ambition demeurée.

Mais la Peinture fut - elle jamais dans une aussi haute considération qu'elle est aujourd'huy ? Le plus grand Roy de la Terre la regarde favorablement. Il n'a pû l'oublier au milieu de ces Employs glorieux qui l'ont élevé au dessus de tous les Conquérans. Il l'a avantageusement établie dans la premiere Ville du Monde. Il travaille luy - mesme à la gloire & à la fortune de ceux qui s'attachent à elle , & par des récompenses considerables il les pousse à égaler , & mesme à surpasser , s'il se peut , tous les Ouvrages de l'Antiquité ; aussi ses soins ne sont-ils pas inutiles. Les illustres Académiciens dont ce Prince a bien voulu se déclarer le Protecteur , ne font rien qui

qui ne soit finy, & qui n'attire les yeux & l'admiration de toute l'Europe; & ces Tableaux anciens dont on a donné autrefois des sommes immenses, n'avoient peut estre aucun avantage sur ce qui part des mains de ces admirables Ouvriers.

C'est encor ce prix excessif dont on a payé quelques Tableaux dans les Siècles passez, qui fait voir combien la Peinture estoit alors estimée.

Attale, Roy de Pergame, qui institua le Peuple Romain heritier de son Royaume, offrit deux cens soixante mille livres d'un Tableau d'Aristides. Mummius apres la conquête de l'Achaye, & la ruine de Corinthe, cette Mere de tant de bons Peintres, en fit exposer les depouilles & le butin à l'encan, & ce fut parmy ce butin que se trouva le Tableau d'Aristides, qu'Attale voulut payer de cette somme excessive.

Peu apres Jules César acheta quatre vingts talens, c'est à dire environ vingt-cinq mille écus, une Image d'Ajax & de Medée; & longtemps auparavant Candaule Roy de Lidie, avoit

avoit donné l'or à pleins boisseaux pour une représentation de la Bataille des Magnetes , peinté de la main du Peintre Bularque. Mais rien ne me surprend à cet égard comme le procedé de Demétrius. Ce Conquerant qui par la prise de tant de Villes s'estoit acquis le nom de Poliorcete , sacrifia son interest & sa gloire à sa passion pour la Peinture ; car ses Machines ayant fait ouverture dans les Murailles de Rhodes , il aima mieux renoncer à cette Conqueste , & lever le siege , que de mettre le feu aux Maisons voisines de la Breche, ce qui l'eust infailliblement rendu Maistre de la Place. Il sçavoit que dans une de ces Maisons dont la Breche tiroit toute sa défense , il y avoit un Tableau admirable de ce fameux Protogenes qui fut concurrent de la gloire d'Appelle , & il prefera la conservation de cet Ouvrage à la prise d'une grande Ville.

Le Peintre Etion fut encor , au rapport de Lucien , récompensé d'une maniere avantageuse & fort singuliere. Il avoit exposé aux Jeux Olympiques une Peinture de sa façon , où estoit
repre

représentée la Nopce d'Alexandre & de Roxane. Elle attira d'abord les yeux de tous les Spectateurs ; mais Proxenis Intendant des Jeux , qui avoit du discernement , & une grande passion pour les belles choses , en fut si charmé , qu'il offrit sa Fille à Etion , & le prit effectivement pour son Gendre , bien que ce Peintre fust un Etranger , qui n'avoit pour tout avantage que son habileté dans son Art.

La Peinture s'est toujors maintenüe dans cette estime malgré la révolution des Empires , & la barbarie des Siecles. Elle a trouvé toujors des Protecteurs , & ce qui a ruiné les autres Arts a contribué à la rendre plus considérable , & à augmenter son prix. En effet elle s'est relevée apres quelques Siecles de désordre , avec plus d'éclat qu'elle n'en avoit eu avant ces années malheureuses. Raphaël , Michel-Ange, Caravage, Tempesta, Rubens , & tant d'autres , se sont appliquez à la rétablir. Ils ont avantageusement réparé tout ce qu'elle avoit perdu par la cruauté des temps. Les Souverains ont travaillé à l'envy à recueillir

lir ce qui avoit échappé à la fureur des Siecles , & ils ont adjouté à cette recherche les excellens Ouvrages des Peintres modernes , avec des soins & des dépenses considérables. Enfin l'illustre Monsieur le Brun, qui dans l'employ du célèbre Peintre d'Alexandre, en égale aujourd'huy la gloire & l'habileté , ne fait-il pas des Ouvrages qui tiennent lieu de tout ce que la négligence des derniers Empereurs , ou la rage des Barbares , a fait perdre ? Ses Tableaux ont la délicatesse & la dernière perfection des Anciens, & ils coûteroiént comme eux un prix excessif , s'ils entroient dans le commerce , & si cet Appelle de ce Siecle ne travailloit pas uniquement pour nostre Alexandre.

L E T T R E II.

Du peu d'estime qu'on a eu pour la Peinture dans les premiers Siecles.

L est surprenant que la Peinture ayant eu de si grands avantages dans la suite des temps , ait neantmoins

moins esté si negligée , & si peu considérée dans sa naissance. Elle est en cela comparable au Nil , dont le cours n'a point esté tout à fait connu pendant plusieurs siècles ; & duquel on a longtems ignoré la source , parce que ses eaux coulant entre des Montagnes & des Deserts steriles , ne produisoient aucune utilité , qu'après avoir traversé une partie de l'Affrique. Les premiers Peintres estoient si grossiers , & leurs Ouvrages si informes , que les Historiens de leur temps ne jugerent pas leur découverte digne de la memoire des Hommes , & ne pûrent croire que l'Inventeur de la Peinture eust assez merité pour occuper un rang dans l'Histoire. Ce mépris parut juste pendant plusieurs siècles. La Peinture demeuroit bornée dans la pauvreté de son origine. Elle ne faisoit aucun progrès , & personne ne travailloit à la tirer de son indigence. Mais d'abord qu'elle eut triomphé de ces années de disgrâce , & que divers Peintres travaillerent à l'envy pour l'enrichir , elle se recompensa

sa en peu d'années de tout ce qu'elle avoit perdu pendant un si long temps; & comme ces Arbres des Indes dont parle un celebre Voyageur, qui languissent apres leur naissance, & demeurent presque la moitié d'un siecle sans aucune augmentation, mais qui ayant enfin attrapé le point de leur accroissement, augmentent comme à veuë d'œil, & s'égalent en peu d'années aux plus grands Arbres de la Nature; ainsi la Peinture ayant apres plusieurs siecles surmonté le malheur de sa naissance, arriva bientôt à sa perfection, & recevant tous les jours quelques embellissemens, elle passa presque sans milieu d'une extrême indigence à la dernière élévation. Alors cet Art qu'on avoit méprisé, se fit par tout des Adorateurs. On s'empressa d'éclaircir son origine, & de connoître son Inventeur; mais cet empressement luy fut nuisible. Les plus fameuses Villes de la Grece l'adoptant, elle eut le destin d'Homere, & sa Patrie & son Pere demeurerent incertains comme ceux du Prince des Poëtes Grecs. C'est inutilement que divers

Auteurs

Autheurs ont fouillé dans l'Antiquité. Ils n'ont pû se déterminer & se satisfaire. Pas-un d'eux ne s'explique positivement à cet égard. La plûpart mesme se contredisent, lors qu'il leur arrive de parler deux fois sur cette matiere. Pline veut d'abord qu'un certain Chearema, natif de Morée, en soit l'Inventeur. Il l'attribuë en suite à un Corinthien, & oubliant ces deux premiers, il assure dans un autre endroit, que Giges qui s'empara du Sceptre de Lydie par le meurtre de son Maistre, fit passer la premiere connoissance de la Peinture, des Egyptiens aux Grecs. Ces trois sentimens differens de Pline ne conviennent point avec l'opinion des autres Autheurs. Aristote attribué à Euchar Cousin de Dédale, la premiere découverte de la Peinture, & Theophraste qui ne l'estime point si ancienne, donne la gloire de cette Invention au Peintre Polignote dont j'ay parlé dans ma premiere Lettre, & qui vivoit dans la 82. Olimpiade. Cependant il est visible que les uns & les autres se sont trompez. En effet, les Loix de Moïse justifient que la Peintu-

R. de Janvier 1679.

K

re qu'elles condamnent, avoit précédé ce Législateur, & luy-mesme estoit plusieurs années avant tous ces prétendus Inventeurs de la Peinture, le Siege de Troye que Pline fait affirmativement plus ancien que cet Art, estant arrivé trois Siecles entiers apres la mort de Moïse.

Mais quand les Loix de ce grand Homme n'établiroient pas cette ancienneté des Peintres, contre l'opinion des Autheurs que j'ay citez, il semble qu'elle seroit justifiée en quelque maniere par la description que fait Homere du Bouclier d'Achille, qu'il nous figure representant des Victoires & des Batailles avec des ruisseaux de sang.

Les Egyptiens qui ont toujours outré les choses en matiere d'antiquité, & qui se glorifient de la premiere connoissance de tous les Arts, assurent qu'ils ont fait cette découverte six mille ans avant qu'elle ait passé chez les Grecs. Dans ce sentiment, les Copies ont précédé chez eux les Originaux, & l'Egypte a eu des Peintres avant que d'avoir des Hommes.

Mais

Mais sans nous arrester à l'exageration ridicule de ces Affricains , nous pouvons croire avec beaucoup d'apparence, qu'ils ont connu la Peinture avant les Grecs., leurs Hyeroglyphes estant en quelque maniere une dépendance de cet Art.

D'ailleurs, ceux qui attribuent l'invention de toutes choses aux petits Fils d'Adam , ne manquent pas d'assigner un premier Peintre parmy les quatre Enfans de Lamech. A dire vray, toutes ces diverses opinions sont fort incertaines; ce qu'on en peut tirer d'assuré , c'est que la Peinture est fort ancienne , puis qu'à bien examiner les Auteurs , ils parlent plustost de ceux qui l'ont communiquée aux diverses Nations , que de celuy qui le premier a fait cette avantageuse découverte.

Cela estant, je ne pense pas, Monsieur, que vous exigiez qu'on vous nomme au hazard, & sans fondement, un Inventeur imaginaire de cet Art dont l'ancienneté fait une partie de la gloire. Vous demandez plustost qu'on éclaircisse la maniere dont a esté fait

K ij

le premier Tableau, que le nom de celuy à qui nous en sommes redevables ; mais vous voulez bien que je remette cette recherche à une autre fois, & que j'en fasse la matiere d'une troisiéme Lettre.

LETTRE III.

*De la maniere dont la Peinture
a esté trouvée.*

J'Ay suffisamment fait voir dans la Lettre precedente que les Autheurs ne conviennent point de ce premier Peintre, à qui nous sommes redevables de la Peinture. Les plus affirmatifs ne s'estant expliquez là-dessus qu'en Pirroniens, il est difficile de demesler la verité dans cette confusion. Cependant le sentiment de Philostrate est à mon sens celuy qui satisfait davantage. Au lieu de s'obstiner inutilement à la recherche d'un Inventeur inconnu, & de se perdre dans l'embarras des opinions incertaines, & opposées de ceux qui ont écrit avant luy, il dit que la Peinture est une Invention

vention de la Nature , & que c'est une production des premiers Siecles. Ce sentiment paroist d'abord un peu vague ; mais quoy qu'il semble que Philostrate ait voulu gauchir à la difficulté par ce détour , si l'on examine bien sa pensée , on trouvera qu'il n'est rien de plus raisonnable. En effet la Nature nous a donné les premières idées de la Peinture. Le Soleil dès les premiers jours du Monde, non seulement s'est peint dans les Eaux, mais il s'est reproduit dans les Patelles qui font des portraits si fidelles , qu'à peine les peut-on distinguer de l'original. Sa lumiere diversement réfléchie, peint l'Iris de mille couleurs , & nous fait voir dans la Mer, dans les Fleuves, & dans les Fontaines , d'admirables portraits de tout ce qui pare la Terre, ou qui brille dans les Cieux. Nostre imagination qui comme un Protée, est susceptible de toutes les formes, n'est-elle pas un Peintre merveilleux qui exprime toutes choses , & qui nous presente des idées diferentes, & des images fidelles de tous les objets ? Nostre œil n'est-il pas encor in-

cessamment occupé à la Peinture, puis que suivant le sentiment d'un grand nombre de Physiciens, il n'est pas simplement un miroir qui reçoit les images, mais que les esprits visuels travaillent presque sans discontinuation à ramasser & à peindre d'une manière admirable tout ce qui se presente à nostre veüe, dont ils font un portrait en petit dans le crÿstallin ? Il semble que la Nature charmée de ses productions, se soit appliquée avec soin à en faire des copies. Il n'est presque rien qui n'ait servy comme de toile à cette Ouvriere merveilleuse pour y former ses portraits. On a vû sur des Agathes des images naturellement finies. Apollon & les neuf Muses jouiant du Citre, estoient au rapport de Pline, representez sur la fameuse Agathe de Pirrhus sans aucun secours de l'Art. Des Ouvriers en coupant du Marbre à Venise, ont découvert un Tableau naturel d'une Teste ayant une longue Barbe, & portant une Couronne. Albert le Grand qui raconte cette merveille, adjoûte qu'il se trouve communément dans le Duché de
Mans

Mansfelt en Saxe, une Pierre d'un gris obscur, qui estant taillée & polie, fait voir des Grenouilles, des Arbres, des Poissons, & des Serpens, dont la representation est un pur effet de la Nature. Enfin l'Autheur de la Magie universelle assure avoir veu la mesme chose sur le Marbre & sur le Jaspe; & le Pere Kirker rapporte qu'un Arbre de Gayac ayant esté coupé dans une Contrée des Indes, on remarqua sur le tronc un Chien & un Oyseau peints par cette mesme Ouvriere qui avoit produit ce merveilleux Arbre. Mais l'autorité de ces deux derniers paroist assés inutile. On fait tous les jours à l'égard du Jaspe, la mesme remarque qu'a fait le premier; & nous voyons par une expérience plus familiere que celle qui s'est faite dans le nouveau Monde, que nos Arbres les plus communs ne sont pas moins admirables que le Gayac. En effet, les racines de l'Olivier, du Fresne, & du Noyer, estant travaillées & polies, representent mille figures bizarres qui sont l'ouvrage de la Nature; & qui font une partie de la beauté de ces Cabinets

de rapport dont nos Chambres sont aujourd'huy meublées. Les Hommes qui s'appliquent volontiers à imiter la Nature, ayant fait ces diverses remarques, en ont apparemment formé leurs premiers desseins pour la Peinture. Les objets reproduits & copiés dans nos yeux, dans les eaux, & sur les choses polies, leur ont servy de modele, & ont donné lieu à leur étude & à leur recherche. La faculté d'imiter, dit Apollonius de Thyane, vient de la Nature; mais rien ne justifie mieux que la Peinture est une invention naturelle, que la connoissance qu'en ont les Nations les plus inconnues & les plus barbares. Les Relations modernes nous assurent que les Peuples les plus sauvages de l'Amérique ont des Peintres naturels, qui sans Maître & sans précepte, font de petites Figures par la seule force de leur imagination; & ces petites Peintures se trouvent bonnes ou informes, suivant la portée de leur génie. Il est d'ailleurs peu de découvertes dont nous n'ayons obligation à la Nature. Ces Statuës merveilleuses qui se rencontrent aux racines

racines de la Mandragore & du Sary-
rion, n'ont-elles point esté les premiers
modeles des Devanciers de Phidias &
de Praxitele? Si l'on en croit les Com-
mentateurs de la Fable, Tale Neveu
d'Icare, ne forma la Scie que sur la
machoire d'un Serpent dont il éprou-
va l'effet par hazard. Nous sommes
encor redevables à l'Hyronnelle, de
l'Invention des Voûtes & du Ciment.
L'Aragnée nous a inspiré le dessein
de faire des Toiles. C'est du Cheval
marin que les Medecins ont appris la
Saignée; & Vigenere sur Philostrat-
te, rapporte que Palamede ne for-
ma les quatre Caracteres qu'il adjou-
ta à l'Alphabet Grec, que sur les
figures differentes que font les Gruës
en volant, de qui nous tenons en-
cor, suivant quelques-uns, l'ordre &
la disposition des Bataillons. Apres
tant d'observations, le sentiment de
ceux qui veulent que la découverte de
la Peinture soit un pur effet du hazard,
ne paroist pas soutenable. Quelques
Bergers, disent-ils, tirant avec leur
Houlete, de traits sur le sable, l'un
d'eux s'avisa de suivre les extremitez.

de l'ombre de ses Moutons , & par ce moyen donna les commencemens à la Peinture. L'origine de cet Art merveilleux est plus glorieuse. La Nature ayant fait les premiers Portraits , fit aussi les premiers Peintres. Elle inspira aux Hommes le dessein de l'imiter, & peut estre la Fortune a cōtribué à faire réussir leur recherche. C'est tout ce qu'on peut accorder au hazard dans l'honneur de cette Invention, & c'est à mon sens l'opinion de Pline , lors qu'il dit que la Fille de Debutade Corinthien resvant à se conserver en quelque maniere la ptesence de son Amant qui devoit partir , tira des traits sur son ombre à la lumiere d'une Lampe ; & ces traits ayant beaucoup de rapport avec le visage de cet Amant , elle réussit à ne pas perdre absolument la veüe de ce qu'elle aimoit. Philostrate dans la Vie d'Appollonius , dit que les premiers Peintres travaillant en suite dans ce vuide , apprirent peu à peu à ménager le jour & les ombres, en quoy consista d'abord toute l'habilité , les Portraits n'estant alors que d'une seule couleur. Ce fut
encor

encor un Corinthien nommé Cleophrante , qui s'en servit le premier , & qui passant en Italie avec Demarate Pere de Tarquin l'ancien , y porta la premiere connoissance de la Peinture en la 34. Olimpiade. Avant luy , on se contentoit pour remplir le vuide des Portraits , de hacher le dedans , & d'écrire avec un artifice peu considerable le nom de ceux qu'on prétendoit peindre. Tous n'arrivoient pas mesme à cette finesse ; & ceux qui y réussissoient , passoient dans ces premiers temps pour des Hommes consommez dans l'Art. Si l'on en croit quelques Autheurs , les Egyptiens qui se vantent d'avoit eu des Peintres avant la création du Monde , n'en estoient pas plus habiles , puis qu'ils estoient contraints d'écrire sous leurs Tableaux le nom de ce qu'ils representoient , pour éviter qu'on ne prist un Bœuf pour un Cheval , ou qu'on ne tombast peut-estre dans de plus ridicules équivoques. Mais ce défaut estoit alors commun à tous les Peintres , tous leurs Ouvrages n'estant que des representations grossieres & informes. Ils peignoient

gnoient des Monstres lors qu'ils prétendoient former des Hommes. Toutes leurs figures estoient mutilées. Elles n'eurent ny pieds, ny bras, pendant un fort grand nombre d'années. Elles furent encor plus long-temps aveugles, & celuy qui réussit enfin à leur donner des yeux, fut un prodige dans son temps, & l'on crût dès lors qu'il avoit épuisé l'Art. S'il ne le fit pas, on luy est du moins redevable d'avoir ouvert la carrière. Ceux qui le suivirent adjoûterent à l'envy quelque chose à la Peinture. Ce Polignote dont nous avons déjà parlé, fit des Portraits de quatre couleurs. Apollodore d'Athenes inventa le Pinceau, & jusqu'à Zeuxis divers Peintres adjoûterent successivement toutes les couleurs. Ils entreprirent mesme d'exprimer les passions, & tout ce qui se passe de secret dans l'ame. Cependant la simmetrie qui est sans doute la baze de la Peinture, n'estant pas encor observée, cet Art n'estoit point dans son entiere perfection. Zeuxis si fameux d'ailleurs, péchoit dans tous ses Ouvrages contre cette régularité. Mais dans ce mesme temps

temps Parraze & Timante commencerent à l'observer , & à la proposer comme une loy indispensable, sans laquelle on ne pouvoit former que des Monstres. Le premier en acquit le nom de Legislatteur , & le second l'observa si exactement , que son Tableau du Sacrifice d'Iphigenie n'est pas plus estimé par l'invention que celui de son Cyclope , par cette proportion qui y est si industrieusement observée. En effet ayant peint Polypheme de la taille d'un Homme ordinaire , il en fait concevoir la grandeur par l'opposition de la petitesse de quelques Satyres , qui mesurent le pouce du Geant avec des brins d'herbe. Ce fut presque en ce mesme temps que Pamphile ayant uny la Science à la Peinture, acheva de la rendre parfaite. Appelle la trouvant en cet état , se rendit en la cent douzième Olympiade le premier de tous les Peintres , si l'on en excepte peut-estre le seul Protogene de Rhodes, avec lequel il eut cette fameuse contention , & dont il estima les Ouvrages jusqu'à payer un de ses Tableaux cinquante talens , qui sont environ

environ quinze mille écus de nostre monnoye. C'est ainsi que la Peinture depuis la quatre-vingt-troisième Olympiade jusqu'à la cent douzième, c'est à dire en moins de cent cinquante années, arriva à sa dernière perfection, après avoir languï deux Siecles entiers sans aucun accroissement depuis sa naissance en Grece, & peut-estre des milliers d'années, si l'on attribue son origine aux Egyptiens, comme on y voit beaucoup d'apparence, si l'on fait reflexion sur leurs Hyeroglyphes, & si l'on examine les Loix de Moïse qui avoit pris son éducation parmy eux. Mais, Monsieur, il ne s'agit point icy de l'antiquité de la Peinture, il s'agit uniquement de la maniere de sa decouverte. Ce que raconte Pline de la Fille de Debutade, m'a paru si vray-semblable & si naturel, que j'estime que parmy les Nations qui ont connu la Peinture avant les Grecs, elle a esté à peu pres trouvée de la mesme sorte. Je me suis attaché à ce sentiment, j'ay pris là-dessus la pensée d'entrer dans un plus grand detail des Amours de cette illustre Corinthienne,

thienne , mais cette Histoire me fournira encor dans la suite une occasion de vous dire que je suis, Vostre, &c.

L E T T R E I V.

*Histoire de Demarate & de
Philonome.*

DEbutade , Citoyen de Corinthe, s'estant appliqué dès son jeune âge à l'étude & à l'imitation de la Nature , avoit fait un grand nombre d'heureuses decouvertes. Non seulement il resvoit avec succès , mais il joignoit la pratique à la théorie , & travaillant luy mesme avec beaucoup d'adresse & une profonde meditation, il ne laissoit aucune de ses resveries inutile. Sa grande passion estoit pour les Statuës ; mais comme le Cizeau demande une grande peine , & que le Marbre , le Bronze, & le Bois mesme, ne se taillent qu'avec un travail penible , il s'attacha à former de petites Statuës de terre , qui pour estre formées avec peu de bruit , ne laissoient pas d'estre d'une beauté admirable. Ce
merveil

merveilleux Ouvrier qui ne laissoit rien à souhaiter , imagina encor les moyens de deguiser la matiere de ses Figures , qui ne paroissoit pas digne de l'application d'un Homme aussi habile que luy. Il trouva une composition qui peut en quelque façon estre comparée à nostre émail , & s'en servant à enrichir ses Statuës , il les rendoit par là les Ouvrages les plus finis & les curieux qu'on eust veus jusqu'à ce temps-là dans toute la Grece. Le Cabinet de cet illustre Corinthien, remply d'un grand nombre de ces Figures , & de mille autres singularitez, attiroit chez luy tous les Estrangers; & comme il estoit d'ailleurs & fort sçavant & fort honneste Homme, sa Maison estoit le lieu de toutes les Assemblées, & le rendez-vous de tout ce qu'il y avoit de Gens de qualité à Corinthe. Parmy ces derniers, un jeune Homme nommé Demarate , paroissoit le plus assidu & le plus empresse à loüer les Inventions & les Ouvrages de Debutade; mais bien qu'il eust de la curiosité pour les belles choses, & qu'il eust mesme assez de genie pour profiter de
la

la conversation du sçavant Corinthien, c'estoit moins dans cette veuë qu'il luy faisoit sa cour, que pour avoir occasion de voir une Fille d'une beauté admirable, & d'un esprit extrêmement delicat, qui estoit demeurée sous sa conduite par la mort de Chœca sa Femme. Les occupations de Debutade, qui outre son attachement pour les Arts & pour les Sciences, avoit encor les premiers emplois de Corinthe, donnerent assez d'occasions à Demarate de s'expliquer, & de faire comprendre à Philonome (c'est ainsi qu'on nommoit l'aimable Fille de l'illustre Corinthien) que le plaisir de la voir estoit la veritable cause de ses visites. Demarate estoit de qualité. Son Pere tenoit un rang considerable parmi les principaux Citoyens. Il estoit d'ailleurs bien fait de sa personne, & il avoit un esprit doux & insinuant, dont il estoit difficile de se defendre. Aussi Philonome ne resista qu'autant de temps qu'il en falloit pour faire valloir le present qu'elle luy fit de son cœur. L'Amour n'eut que des douceurs pour l'un & pour l'autre de ces deux

deux Amans. Ils n'eurent ny obstacles à vaincre , ny chagrins à effüyer , & ils se virent en peu de jours aussi heureux que le peuvent estre ceux qui n'aspirent qu'à une liaison étroite d'ames , & qu'à une parfaite correspondance de volonte. Demarate avoit d'abord regardé cette union comme sa derniere felicité , & Philonome faisoit aussi consister tout son bonheur dans la tendresse & dans la fidelité de son Amant ; mais comme l'Amour est insatiable , leurs desirs allerent insensiblement plus loin. L'égalité de fortune & de qualité, leur fit jeter les yeux sur le Mariage , & dés lors cette intelligence qui avoit fait toute leur joye , leur donna des inquiétudes & des soins. Cependant ces nouveaux desirs ne leur causerent pas de longues peines. Ils n'eurent pas plus de traverses à cet égard que dans la naissance de leur passion , & l'Hymen & l'Amour semblerent se disputer à qui seroit plus prompt à faire réussir leurs vœux. Demarate , Fils unique d'Euridion & de Prytané , estoit les delices & l'unique sujet des tendresses de l'un & de l'autre.

L'autre. A peine se fut-il découvert à sa Mere, qu'elle se chargea avec empressement de faire réussir la chose. Elle y travailla le jour mesme, & engagea Euridion à proposer ce Mariage à Debutade, qui trouvant ses avantages dans cette alliance, reçut la proposition avec joye, & ne demanda pour rendre une reponse precise, que le temps d'en parler à sa Fille, qu'il jugeoit bien ne devoir pas s'opposer à ses sentimens. Il ne fut pas trompé dans sa conjecture, & Philonome ne fit point naistre d'obstacles. En suite Debutade & Euridion estant facilement convenus des Articles, on prit jour pour la solemnité de la Nopce. Tandis qu'on en faisoit les préparatifs, la Feste de Diane estant arrivée, le Peuple de Corinthe qui considéroit Debutade, souhaita que Philonome eust avant son mariage l'honneur de présider à cette Solemnité. C'estoit toujours une Fille de qualité qui faisoit les premieres fonctions dans cette Feste. Debutade qui aimoit sa Patrie, reçut agreablement ce témoignage de l'a-
mour

mour du Peuple. Il voulut que sa Fille acceptast le choix qu'on avoit fait d'elle, & Philonome fut bien aise de recevoir un honneur qui estoit fort envié à Corinthe. Demarate eut d'abord quelque chagrin du retardement que cette élection apportoit à son bonheur, mais il fut ravy d'ailleurs de trouver une occasion de faire agir son amour. Les choses estoient allées si viste, que sa galanterie n'avoit pas eu le temps d'éclater. Il profita d'une si favorable conjoncture, & fournit dans cette Feste tout ce que la passion la plus ingenieuse & la plus galante pouvoit suggerer. Le triomphe de Philonome fut le plus magnifique & le mieux imaginé qu'on eust jamais veu à Corinthe dans une pareille Solemnité. Elle se fit autant d'Admirateurs qu'il y eut de Gens qui la virent, & elle eust fait à Demarate autant de Rivaux qu'il y avoit de jeunes Hommes dans cette Ville Capitale de l'Achaye, si son mariage connu de tous les Corinthiens n'eust étouffé leur amour & leur esperance. Jamais on ne fut plus content que Demarate. Non seulement
la

la gloire que s'estoit acquise Philonome le rendoit heureux , mais il estoit d'ailleurs fort satisfait de luy mesme, ses soins n'ayant pas esté inutiles au triomphe de son aimable Maistresse. Philonome n'estoit pas moins satisfaite ; mais bien que ce jour eust esté pompeux pour elle , rien ne la charmoit comme la galanterie de Demarate. Elle ne pensoit à autre chose, & ce qu'il avoit contribué à son triomphe, la touchoit plus que tout l'éclat du triomphe mesme. Cet Amant heureux ne manqua pas de se rendre chez Philonome aussitost que la Feste fut finie. Ce fut là qu'en termes tendres & obligeans elle luy témoigna sa reconnoissance ; & cette bonté ayant de nouveau charmé Demarate , ils se firent mille protestations d'une amour éternelle & reciproque, & se témoignèrent leur joye mutuelle d'une manière passionnée , que ceux qui aiment fortement sont seuls capables de bien concevoir. Tout paroissoit s'ajuster à leurs desirs. Les choses qui sembloient avoir apporté quelque obstacle à leur bonheur , contribuoient à les rendre
heureux.

heureux. La Feste de Diane qui avoit retardé leur hymenée, leur avoit d'ailleurs procuré mille plaisirs. Cet obstacle estoit mesme surmonté. La Solemnité estoit avantageusement terminée, & il ne restoit à ces jeunes Amans qu'un jour à attendre pour n'avoir plus rien à souhaiter. On avoit donné ce petit delay à Philonome pour se remettre des fatigues de la Feste; mais dans ce mesme jour Euridion reçeut de fâcheuses nouvelles de Messene, qui luy firent prendre d'autres soins que ceux de la Nopce de son Fils. Quoy que la Ville de Corinthe fust alors dans une profonde paix, le reste du Peloponese n'étoit pas tranquille. Les Athéniens avoient recommencé la guerre contre les Messeniens. Aristomene, Frere d'Euridion, commandoit ces derniers; & comme il estoit & fort brave de sa personne, & un des plus grands Capitaines de la Grece, il avoit eu dans les commencemens de la guerre, de grands avantages sur les Athéniens, qui avoient pour General le Poëte Tirtée. Cependant les choses avoient changé de face

face dans la suite , & Euridion venoit d'apprendre qu'Aristomene vaincu en deux Batailles , & contraint d'abandonner Messene à la fureur de ses Ennemis , l'attendoit dans un lieu écarté sur le bord de la Mer , pour prendre avec luy des mesures sur leurs affaires domestiques , avant que de s'embarquer pour l'Italie. La chose pressoit trop pour diférer. De l'avis mesme de Debutade non seulement la Nopce fut remise, mais il fut réglé que Demarate accompagneroit son Pere dás ce voyage. Ce contretemps fut extrêmement sensible au Fils d'Euridion ; mais s'il surprit l'Amant, il pensa couster la vie à l'Amante. Comme elle n'osoit faire éclater toute sa douleur , la violence qu'elle se faisoit , rendoit cette douleur plus piquante & plus cruelle, mais l'Arrest du depart ne se pouvoit revoquer , & Demarate & sa Maistresse n'eurent qu'un jour pour se dire adieu. Ils le donnerent tout entier à leur tristesse & à leur amour ; & tandis qu'Euridion estoit occupé à faire les apprests de son voyage , son Fils expliquoit sa douleur aux pieds de Philonome , &

ces

ces deux Amans mesloient des protestations de fidelité inviolable aux plaintes les plus tendres qu'une amour violente & cōtrariée pouvoit luy fournir. Demarate à qui la tendresse de Philonome avoit d'abord esté d'une grande consolation, fut alarmé dans la suite de la voir aller si loin, & il fut contraint luy-mesme d'affecter quelque constance pour la calmer. Ils se firent dans ces derniers momens des presens reciproques pour en tirer quelque consolation pendāt l'absence. L'aimable Fille de Debutade mit elle-mesme au bras de Demarate un tissu de ses cheveux, & le Fils d'Euridion donna à sa charmante Maistresse des Tablettes qui n'estoient remplies que de Vers tendres, ou de Chiffres amoureux. Mais ce present ne contētoit point Philonome. Il ne pouvoit luy tenir lieu de ce qu'elle perdoit, & elle eust voulu que son Amant eust pû se partager, ou se reproduire. L'amour & la necessité ne trouvant rien d'impossible, Ce soir mesme, tandis que Demarate attendoit dans le Cabinet de Debutade les Lettres de condoléance que ce dernier écrivoit à

Aristo

Aristomene , & qu'accablé de douleur , il estoit comme immobile derriere la Chaise de son pretendu Beau-pere, Philonome qui avoit les yeux sur luy , & qui le regardoit d'un air languissant sans oser rompre le silence par le respect qu'elle portoit à son Pere, remarqua par hazard que son Amant se trouvant opposé à la lumiere de la Lampe , son ombre donnoit contre une Table de terre fraîchement preparée par son Pere, pour y faire quelque nouvelle épreuve de ses decouvertes ; elle observa que cette ombre representoit parfaitement Demarate qui estoit alors tourné en profil. Dans ce moment inspirée par son amour , elle prit un de ces Poinçons dont on se servoit alors pour écrire , & gravant sur la terre des traits ajustez aux extremités de l'ombre; elle vit avec beaucoup de joye que son Ouvrage n'étoit pas inutile , & qu'elle avoit heureusement formé le visage de son cher Demarate. Elle ne pût contenir toute sa joye. Il luy échapa un cry qui fit tourner la teste à son Amant, & à son Pere qui finissoit dans ce moment ses de-

pesches, & elle fut obligée pour justifier ce contretemps, de faire voir à l'un & à l'autre ce qu'elle venoit de faire. Ils en furent tous deux agreablement surpris, mais beaucoup plus Debutade, qui jugea bien que cette decouverte pouvoit estre d'une grande utilité dans la suite. Il l'observa avec plus d'attention apres le depart de Demarate, & soit pour contenter sa Fille, ou pour faire une tētative sur son Ouvrage, il reduisit la Table de terre qu'avoit gravée Philonome. à la juste mesure des traits qu'elle avoit tirés. Il la couvrit de cet émail ou de ce vernis qu'il composoit admirablement, & l'ayant fait cuire, il remarqua, & fit voir à sa Fille que cet essay estoit une representation assez naturelle des traits & du visage de son Gendre pretendu. Il est ce me semble inutile d'ajôuter icy que le voyage d'Euridion fut court & heureux, puis qu'il laissa Aristomene en état de se faire un glorieux établissement en quelque Province qu'il voulust aborder. Il n'est non plus de ce snjet d'exprimer icy la joye de Philonome & de son Amant, ny de faire le

Le detail de la Pompe de leur Nopce; j'estime seulement qu'il n'est pas inutile de dire que Cleophante, Amy de l'Epoux, ayant veu le travail de Philonome, traça une semblable figure, & réplit le vuide d'une couleur qui étant diversément ménagée, fut un Portrait assez naturel. Ce fut ce mesme Cleophante qui apres la mort d'Euridion & de Debutade, qui moururent peu de temps apres le Mariage de leurs Enfans, suivit Demarate & Philonome en Italie, où ils furent obligez de se retirer, pour éviter les severes poursuites des Amphictions, par devant lesquels Demarate fut accusé d'avoir voulu favoriser le retour d'Aristomene, au prejudice du repos dont jouïssoit alors la Grece.

Ce fut dans cet exil volontaire que ces illustres Corinthiens trouverent leur gloire & leur felicité. Aristomene & ses Enfans estoient passez d'Italie en Sicile, pour y fonder cette nouvelle Messene, qui sous le nom de Messine est encor aujourd'huy si fameuse. A leur exemple Demarate & Philonome bâtirent aussi une Ville en Toscane

qu'ils nommerent Tarquinie , du nom de leur premier Fils , mais elle fut trop petite pour l'arrester. Ce Fils l'abandonna pour passer à Rome , où il donna de si nobles marques de son courage & de sa vertu , qu'après la mort d'Ancus Martius , il fut choisi pour luy succeder sous le nom de Tarquinius Priscus. Aucun des Successeurs de Romulus ne porta pas plus glorieusement le Sceptre dans cette Ville naissante qui se rendit ensuite Maîtresse de tout l'Univers.

Il me reste un tres-beau Discours de Monsieur Taisand de Dijon, sur la Peinture. Je le reserve pour une autre occasion , afin de ne vous donner pas tant de choses tout-à-la-fois sur une mesme matiere. La diversité plait par tous , & je la cherche en vous écrivant. C'est ce qui me fait joindre les Vers à la Prose. Ceux qui suivent sont de Monsieur Giffon, de l'Academie Royale d'Arles.



SUR



SUR LES SIX QUESTIONS
du dernier Extraordinaire.

I.

VAincrer ses Ennemis, c'est estre Con-
querant ;
Mais triompher de soy , c'est se declarer
sage.
Rome n'eut antrefois qu'un Caton en par-
tage ,
Des Césars le nombre fut grand.

II.

JE soutiens qu'un Amant coupable en
apparence,
D'un reproche accablant doit essuyer
le feu.
Le silence embarrasse un peu ;
Mais dans la suite aussi prouvant son in-
nocence,
Son amour fait un coup de deux.
Pour un moment plus tard , sa Belle
Le retrouvant Amant fidele,
Le trouve Amant respectueux.

III.

L' Homme l'aura perdu du costé des
 plaisirs,
 Ils sont moins grands pour luy, plus bor-
 nez, pleins de peine;
 Mais la Femme est sujette, & c'est ce qui
 la gésne.
 Je dois donc décider sur les divers desirs,
 Il faut que l'on metamorphose
 Tout Homme trop voluptueux,
 Et que de toute Femme au cœur ambi-
 tieux
 On fasse aussi la mesme chose.

IV.

L' Ors que la broüillerie, ou l'infidelité,
 A fait rompre avec ce qu'on aime,
 Jamais jusqu'à la haine on ne s'est em-
 porté,
 En sortant d'un amour extrême.
 S'il arrive à la verité
 Qu'un merite se change en mal-honnes-
 teté,
 L'Objet jadis aimé cessant d'estre le
 mesme,
 La haine est de necessité.

V. Du

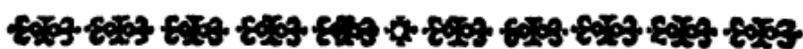
V.

D'V seul merite, un cœur armé d'in-
diference,
Est capable d'estre touché.
Vn cœur que vous tirez d'une autre de-
pendance,
N'est jamais qu'un cœur debauché;
La pente au changement, l'ordinaire
peché,
Est avec vous d'intelligence.

VI.

LE Sot aime toujours avec mesme ca-
price;
Mais l'habile Homme une fois abusé,
Se garantit du precipice,
Et s'il s'engage ailleurs, c'est un Amant
rusé.

I'ay encor quelques autres Ouvrages
fort galans sur ces mêmes Questions! Vous
ne les aurez que dans ma Lettre ordinaire
de ce Mois. Je viens à l'Histoire Enig-
matique. Quelques - uns l'ont expliquée
sur les Abeilles. C'estoit le Jeu des E-
checs. Vous ne sçauriez trouver rien de
plus curieux sur cette matiere, que la Pie-
ce dont je vous fais part. L iiiij



LE JEU DES ECHECS.

Vous avez beau, Galant Mer-
cure,
Par vos detours mystérieux,
Essayer de nous rendre obscure
L'histoire des deux Roys dont pour les
Curieux
Vous avez tracé la peinture.
Nous sçavons ce qu'il faut penser de leurs
combats,
Et le Jeu des Echecs ne nous échape pas.

Tout le Monde est persuadé de l'Antiquité de ce Jeu, mais tout le Monde ne demeure pas d'accord de son origine. Quelques Autheurs veulent qu'il nous soit venu des Perfes, comme Teixera en son 1. Livre, Chapitre 36. & que le nom Latin de ce Jeu, *Scacchia*, vient de celuy de son Inventeur Perfan de Nation. Celuy d'*Echecs*, dont nous nous servons dans nôtre Langue, est tiré du mot Chaldéen
Eschar

Escharitesca, selon la *Cronique de Hainault*. D'autres en attribuent l'Invention aux Hebreux, comme *Gregoire Tholosain* en son *Syntag. Juris*. Livre 35. Chapitre 4. Les opinions ne sont pas moins partagées sur le nom particulier & la qualité de celuy qui en a esté le premier Inventeur. *Senèque* dans son *Traité de la Colere*, Livre 2. Chapitre 14. veut que ce soit *Chilon Lacedemonien*, l'un des sept Sages de Grece; & *Ephore de Sparte*, qui fleurissoit environ l'an du Monde 3422. *Ammian Marcellin* Livre 24. de l'*Histoire Romaine*, & *Donat* dans son *Commentaire sur Terence*, l'attribuent à *Pyrrhus Roy des Epirotes*. Voicy comme en parle ce dernier.

*Ce fut le fameux Roy d'Epire,
Pyrrhus, ce Guerrier genereux,
Qui le premier parmi les autres Jeux
Mit le Jeu des Echecs que tout le monde
admire.*

*L'ardeur d'enseigner aux Soldats
Ce qui regarde la Milice,
Luy fit choisir cet exercice,
Pour les rendre en jouant rusez dans les
Combats.*

L v

Sidoine Apollinaire Evêque de Clermont, dans le 1. Livre de ses Epîtres, & Jean de Sarisbury dans son Policrate Livre 1. Chapitre 5. veulent que ce Jeu ait esté inventé par Attale Roy de Pergame en Asie, l'an de la fondation de Rome 620. & l'Autheur du Romant de la Rose est du mesme sentiment. Ces deux Vers le font connoître. Je vous les donne selon la politesse de la Poësie de son temps.

*Quart ainsi le vult Athalus,
Qui des Echecs controuva l'uz.*

Mais la plus commune, & peut-être la plus certaine opinion, tient que l'invention de ce Jeu est deuë aux Grecs; & que Palamede, grand Astrologue & Geometre, Fils de Nauplius Roy de l'Isle d'Euboëe, (à present Negrepon) s'en servit pour desennuyer les Soldats, & leur faire passer plus doucement le temps pendant la longueur de ce fameux Siege de Troye qui dura dix ans. Ce fut environ l'an du Monde 2800. C'est entr'autres le sentiment de Pausanias dans ses Corinthiaques, de Philostrat

te dans ses Heroïques , de Suidas , de Saint Gregoire de Nazianze dans la premiere de ses Invectives, de Sophocle , de Cassiodore dans la 31. de ses Epistres, d'Alexander *ab Alex.* Livre 3. Chapitre 21. de *Lud. Gen. &* de Servius Maurus dans ses Commentaires sur l'Eneïde de Virgile, Livre 2. qui maintient qu'on ne peut disputer à ce Prince ingenieux l'honneur d'avoir inventé le premier le Jeu des Echecs. Il assure pour prouver ce qu'il avance, que

*Ce Prince ayant perdu la vie,
Son Echiquier fut mis dans le Temple des
Dieux,*

*Comme un Monument glorieux,
Pour honorer ce grand Génie ;
Et pour apprendre à la Postérité
Que Palamede avoit esté
Du noble Jeu d'Echecs l'Inventeur ve-
ritable.*

*Afin qu'aux Siecles à venir,
D'un si rare bienfait le Monde rede-
vable,
Ne perdift point le souvenir.*

C'est ce que cet Auteur rapporte à la gloire de ce Prince , qu'on fait encor
Inven

Inventeur des quatre Lettres ajoûtées à l'Alphabet Grec , comme aussi des Poids & Mesures , du Mot du Guet, de la maniere de mettre en ordre un Bataillon , & qu'on tient enfin avoir esté le premier qui a appris aux Hommes à regler le nombre des jours de l'année sur le cours annuel du Soleil, & celuy des Mois sur le cours de la Lune.

Ce Jeu se peut avec justice appeler un Jeu vraiment Royal , non seulement à cause qu'il a eu des Rois pour ses Instituteurs, & qu'il a été autrefois l'occupation des Princes & des grands Seigneurs , & mesme de nos anciens Roys , qui en faisoient leurs delices ordinaires, mais encor parce que deux Roys & deux Reynes y president , & qu'ils en sont les quatre principales pieces. Ce n'est pas mal à propos qu'on veut que ces deux Roys soient Freres, & qu'ils ayent épousé leurs Sœurs; puis qu'il est vray qu'ils sont ordinairement composez tous quatre d'une mesme matiere , soit d'Yvoire , soit de Crystal ou de Verre , comme on les faisoit autrefois; témoin

Ovide

Ovide dans son Livre 2. de l'Art d'aimer, où il parle ainsi.

*En jouant aux Echecs avecque la Maï-
tresse ,
Garde-toy dans cette action
De faire valoir ton adresse ;
Mais laisse la souvent t'enlever un Pion,
Et fay , mais finement , dans cette dou-
ce guerre,
Où les armes dont on se bat
Ne sont que des armes de verre,
Quelle emporte toujours la gloire du
Combat.*

On les faisoit aussi quelquefois de Ci-
re, comme le marque Pline au Livre 9.
de son Histoire Nat. Chapitre 54. d'E-
beine, de Buis , ou de matiere sembla-
ble. Ils sont encor bastis à peu pres
d'une mesme forme , & souvent un
mesme Ouvrier leur a donné l'estre &
la figure. qu'ils ont. Ces deux Rois
commandent chacun de leur costé
une petite Armée qui consiste en Che-
valiers, en Foux , qu'on appelloit au-
trefois Satellites ou Sergens ; & en
Pions. Les Troupes sont égales en
nom

nombre de part & d'autre, & les deux Armées sont distinguées par la diversité des couleurs dont elles sont revêtues, & qui sont pour l'ordinaire le blanc & le noir.

Le nom qu'on a donné à ces deux petites Troupes qui composent le Jeu des Echecs, n'est pas à la vérité fort honorable selon le terme Latin *Latrunculi*, qui est proprement les appeler *Larrens*, ou si on peut user de ce terme, *Larronneaux*. Cependant ce mot estant bien pris, & selon l'ancienne façon de parler, ne porte avec soy rien d'injurieux; puis qu'il est vray que par ce mot *Latrunculi*, ou *Latrones*, on entendoit les Gens de guerre, qu'on appelloit communement *Laterones*, ou *Laterunculi*, à *Latere*; quod *Principibus & Ducibus ad Latera semper essent; vel quod latius ferro armatum haberent*, ou bien à *Latere*, quod *ad insidias latebant*. Ces termes ne se peuvent pas bien naturellement exprimer en nostre Langue, parce qu'ils n'y ont pas la même signification, ny le mesme sens qu'ils ont en Latin. On peut voir les *Auteurs* sur ce sujet, comme *Sexte*,
Pom.

Pompée, & Varron dans son 6. Livre de la Langue Latine ; mais entr'autres le Comique Plaute dans sa Comédie du Soldat glorieux , Acte 1. Scene 1. où il fait ainsi parler ce Rodomont.

*C'est tout de bon à cette fois
Qu'on va sçavoir par tout ce que je vauz
en guerre.*

*Et que l'Air, la Mer, & la Terre,
Vont retentir du bruit de mes rares ex-
ploits.*

*Mon renom va courir de Province en
Province,*

*Voler mesme au dela des Mons,
Puis que je suis chargé par Sclences mon
Prince*

De luy lever des Troupes de Larrons.

C'est à dire , des Soldats, qu'on nom-
moit Larrons en nostre Langue dans
les premiers temps du mot Latin *La-
rones* ; soit par ce que ces sortes de
gens sont portez à dérober ; soit à
cause qu'ils ont accoustumé de dresser
des embusches aux autres , à la fa-
çon des Voleurs & des Larrons. Et
parce que le Jeu des Echecs estoit au-
trefois

trefois l'exercice particulier, & le divertissement le plus ordinaire des Gens de guerre, de là est venu que selon le terme Latin, on l'a appellé *Latrumcolorum Ludus*, comme qui diroit, le *Jeu des Larrons*; ce qui ne paroist pas un nom fort honorable à ceux qui n'en sçavent point la veritable & naturelle signification.

Quoy qu'il en soit, il est constant que ce Jeu n'a rien que d'honneste & de noble; non seulement à cause qu'il a eu des Instituteurs illustres, mais encore parce que le hazard & la fortune n'y ont point de part, & que la seule adresse y triomphe. Cela n'empesche pourtant pas qu'il ne se soit trouvé des Critiques qui en ont blâmé l'usage; car outre Mahomet qui l'a absolument interdit aux Turcs dans son Alcoran (cependant les Turcs ne laissent pas d'y joüer malgré la défense, & ils en font leur plus ordinaire divertissement, selon le témoignage du Sieur Thevenot en son Voyage du Levant, Livre I. p. I. c. 25.) Jacques Roy d'Angleterre, dans son Present Royal, l'a tres-estroitement defendu

à

à son Fils , alléguant pour raison que l'usage de ce Jeu laisse le corps trop en langueur , & fatigue trop l'esprit. Petrarque dans ses Entretiens sur la bonne & mauvaise Fortune , le desapprouve tout-à-fait , & va jusqu'à dire qu'il ne peut estre que l'amusement des Enfans , ou des Foux. Lucain est fort éloigné de ce sentiment, puis que dans un Poëme qu'il fit autrefois pour Pison , apres l'avoir exhorté à chercher quelque relâchement d'esprit quand il se sentiroit trop fatigué de l'étude , il luy propose le Jeu des Echecs, comme un divertissement d'autant plus honneste , que l'adresse plus que le hazard donne l'avantage au Victorieux. Ceux qui voudront avoir une plus exacte connoissance de tout ce qui regarde ce Jeu, n'ont qu'à consulter Jérôme Vidas Crémonois, dans un Poëme Latin qu'il a composé sur ce sujet, intitulé *Scacchia Ludus*. Je ne m'arresteray point à l'explication particuliere de l'Histoire Enigmatique qui en a esté faite. Ce que j'en dirois seroit inutile à ceux qui sçavent ce Jeu, & n'en donneroit pas un entier éclair-

cissement

cissement à ceux qui l'ignorent. Je feray seulement remarquer que la Partie est finie, & la victoire gagnée pour un Party, quand le Roy de l'autre est serré de si pres, & si étroitement assiégé, qu'il ne luy reste plus aucune voye d'échaper, & qu'il luy est impossible de faire aucun mouvement pour s'empescher d'estre pris. C'est alors que le Party qui l'a réduit à cette extremité, demeure vainqueur, & qu'il donne, comme on dit, *Echec & Mat* au Party vaincu. Ce sont deux termes tirez de l'Hebreu, selon Gregoire Tholo-sain, *Syntag. Juris*, Livre 39. chap. 4. Il dit que *Scach* est autant comme qui diroit *vallavit*, il l'a assiégé, il l'a renfermé, il l'a resserré comme prisonnier; & que *Mat* veut dire *mortuus est*, il est pris, il est vaincu, il est mort.

*C'est ainsi que LOUIS, le plus vaillant
des Rois,*

*Depuis que par ses grands exploits
Il rend ses Ennemis envieux de sa gloire,
N'a jamais livré de Combat,*

Sans

Sans avoir sur eux la victoire,
Et leur donner Echec & Mat.

La Lettre qui suit adjointe quelque chose à ce que vous venez de lire dans ces premières Remarques.



SUR LE MESME JEU des Echecs.

PAR l'Histoire Enigmatique de votre dernier Extraordinaire, on ne peut qu'entendre *le Jeu des Echecs*. Deux Roys, deux Reynes, quatre Cavaliers, seize Fantassins, quatre Gardes, & autant de Centeniers, composent les deux Armées. Il y a divers sentimens parmy les Autheurs touchant l'origine de ce Jeu. On peut croire que les Perles l'ont inventé; Athenes disant que leurs Roys vivoient dans une si grande volupté, *ut artifices haberent conquiendarum, & comparandarum voluptatum*. Mais en mesme temps la mollesse de ces Asiaticques s'opose à ce sentiment. Le mot
Latin

Latin *Latrunculi*, par lequel on entend le Jeu des Echecs, pourroit servir à l'opinion de ceux qui disent que les Arabes ont succédé aux Perses, ce Jeu n'estant pas éloigné de l'humeur de ces Peuples. Seneque neantmoins en attribue l'Invention à Chilon Lacedémonien, un des sept Sages de Grece. Pausanias en donne la gloire à Palamede. D'autres disent qu'Attalus Roy de Pergame s'en servit, *Vi ea ratione doceret motum exercitus*. Donat assure que Pyrrhus inventa ce Jeu. Cette grande diversité d'opinions me fait croire qu'il est fort ancien. Auguste dans sa vieillesse prenoit plaisir à y jouer. Seneque dit en parlant des Jeux qui se pratiquoient à la Cour de l'Empereur Neron, *Latrunculis ludimus*. Du temps d'Adrian on y jouoit à Rome; nous en avons la preuve dans une Epigramme de Martial. Quoy qu'il en soit, il y a longtems qu'il est en usage parmy nous, & je me souviens d'avoir lû dans l'Histoire de France de Monsieur de Mezeray, qu'un des premiers Roys de cette troisieme Race, ayant esté batu dans un Combat par les

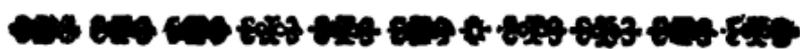
les Anglois, un Fantassin de cette Nation voulant arrester son Cheval, le Roy le tua en disant, *qu'au Jeu des Echecs le Roy n'estoit jamais pris.* Je suis vostre, &c.

BEAUTE', *Avocat
de Montauban.*

Ceux qui ont expliqué cette mesme Histoire Enigmatique dans son vray sens, sont Messieurs Gardien ; de Hauts.... Veyvolet ; Baizé le jeune ; d'Abloville, d'Argentan ; Mesdemoiselles des Guimons, d'Orleans, & du Pillé de Hanvoile : les deux Inseparables : l' Amy du Cœur : le Fidelle d'Orleans : & les Grisetes de Compiègne. Ces derniers en ont envoyé l'Explication en Vers. Mademoiselle Fredinie de Pontoise : Messieurs Vnauvert, de Noyon : B. M. des Hauts Champs, d'Orleans : la Seguinere-Poignant : le P. de la Tournelle : les Captifs volontaires de Gisors : Apollon : & le Chevalier Inconnu de Pontoise.

*Les Grands Hommes à qui le Roy confie les plus importans Emplois dans le Ministère, rendent tous les jours de si
conside*

considerables services à l'Etat, qu'il ne faut pas s'étonner de l'empressement qu'on a de travailler pour leur gloire. Les Devises que vous trouverez pour eux dans cette Planche, sont des Monumens que tous les François voudroient voir graver sur le Marbre & sur le Bronze. Les cinq premiers sont de Monsieur Roubin, de l'Academie Royale d'Arles.



EXPLICATION DES REVERS OU DEVICES de cette Planche.

1. *Haurit ab aspectu vires.*

Les plus belles Devises se tirant des Armes, & le Lezard estant dans celles de Monsieur le Chancelier, rien ne scauroit mieux marquer que ce Grand Ministre n'a point d'autre objet que le service du Roy, & qu'il en fait son unique attachement. Les Naturalistes prétendent que le Lezard ne peut se lasser de regarder le Soleil, & c'est





c'est ce qui en fait le raport tres juste.

2. *Aequali lumine fulgent.*

Ces paroles qui accompagnent les trois Etoiles des Armes de Monsieur le Chancelier , font connoistre que si ce grand Homme rend d'importans services à Sa Majesté , Monsieur le Marquis de Louvois, & Monsieur l'Archevesque de Rheims , n'en rendent pas de moins considerables à l'Etat & à l'Eglise.

3. *Gerit in cervice Thesaurum.*

Une Couleuvre fait le corps de cette Devise. On tient qu'elle a une Escarboucle dans sa teste ; & comme Monsieur Colbert porte une Couleuvre dans ses Armes , l'application en est tres - naturelle à ce grand Ministre, dont les lumieres pour établir l'ordre dans les Finances , font un trésor qui ne peut estre assez estimé.

4. *Non sibi, sed Domino.*

C'est un Chien couché sur des sacs d'argent. Chacun connoist la fidelité de cet Animal. Elle est le symbole de celle de Monsieur Colbert qui dans l'administration des Finances , ne regarde que les seuls avantages de Sa Majesté.

5. *Tan*

5. *Tantum Latronibus Hostis.*

C'est encor le mesme Animal couché auprès de la Porte d'un Palais, dont il ne défend l'entrée qu'aux Ennemis de son Maître. Rien n'a un plus juste raport aux soins que se donne ce vigilant & zélé Ministre, pour empêcher qu'il ne se commette quelque desordre dans les Finances.

Les six Devises qui suivent sont de Monsieur Gardien, Secrétaire du Roy.

6. *Nunc tenet interris caelum.*

La Déesse Astrée qui paroist au dessus du Chef où sont les trois Etoiles des Armes de Monsieur le Chancelier, fait connoistre que la Justice qui avoit quitte la Terre à cause de la corruption des Hommes, y est revenuë, attirée par l'integrité de ce grand Ministre, chez qui elle trouve une demeure toute celeste. Ces Etoiles se trouvent heureusement au chef de ses Armes pour marquer le Ciel dans la Terre mesme.

7. *Cumque ipso saboles.*

Les trois Aigles à plein vol, dont le plus grand est dans le milieu de cet-

te

te Devise, & qui tous trois regardent fixement le Soleil, font voir avec combien de zele Monsieur le Marquis de Louvois, & Monsieur l'Archevesque de Rheims, partagent l'attachement que Monsieur le Chancelier a toujours eu pour le service du Roy.

8. *Vitricæ reddit suscepto lumine vires.*

C'est un Miroir ardent qui reçoit les rayons du Soleil. Tout le monde sçait que ces rayons apres y avoir esté concentrez, en sortent avec la vertu & la force d'enflâmer ce qui s'y trouve opposé. Rien ne sçauroit estre plus juste pour Monsieur le Marquis de Louvois qui a le Departement de la Guerre, & par consequent des forces de nostre Monarque. Il reçoit de luy les ordres & les lumieres dont il a besoin. Toute l'Europe admire depuis plusieurs années le zele ardent & infatigable, avec lequel il a toujours disposé toutes choses pour faire agir les Troupes avec les succez surprénans que nous avons vûs.

9. *Ad nutum Iovis.*

Un Aigle au dessus de quelques nuës
Q. de Janvier 1679. M

ayant les aîsles pliées, & tenant la Foudre dans ses serres, avec la teste élevée vers le Soleil, fait entendre que ce mesme Ministre s'applique uniquement à executer les volontez de son Maistre.

10. *Servant, distribuit, ayes.*

C'est une Riviere traversée par une Ecluse, dont la bonde est en face dans le milieu. La hauteur au delà de la bonde paroist fort remplie d'eau; on en découvre l'écoulement sur le devant. Rien n'explique mieux la conduite merveilleuse de Monsieur Colbert dans le manîment des Finances.

11. *Fideliter, Prudenter, Pure.*

Ces paroles se raportent à celles de la Devise précédente; & le Serpent mis entre un Chien & une Licorne, qui sont les Suports des Armes de ce grand Ministre, marquent à sa gloire & qui est connu de tout le monde, que Monsieur Colbert conserve les Finances du Roy fidèlement, qu'il les distribue avec prudence, & qu'il les augmente par une conduite tres-pure.

*Les six Revers ou Devises que vous
allez*

allez voir, ont esté faites pour Monsieur Colbert par Monsieur de Silvecane President en la Cour des Monnoyes, & Commissaire General de Sa Majesté au Fait des Monnoyes au Département de Lyon, & dans toutes les Provinces qui sont au delà de la Riviere de Loire. Je ne vous dis rien de l'esprit & du merite de cet illustre Magistrat, puis que je sçay qu'il vous est connu. Il n'y a guere de Gens de qualité qui ayent passé par Lyon, qui n'en soient instruits, & qui ne sçachent la reputation qu'il s'est acquise dans ses Emplois, & particulièrement dans celuy de Prevost des Marchands qu'il a exercé depuis peu avec toute la satisfaction imaginable des Ministres, & de sa Province.

12. *Et necat & vivificat.*

La Nature a mis un principe de mort & de vie dans la Couleuvre, qui fait le corps des Armes de Monsieur Colbert. Cela s'applique fort justement à ce grand Ministre qui entrant dans le maniment des Finances de Sa Majesté, en a éteint toutes les iniquitez, & y a rétably la fidelité &

264 *Extraordinaire*
l'ordre, qui en font l'ame & la vie.

13. *Collecta dispergit.*

C'est un Bassin qui reçoit des Eaux de toutes parts, & qui les distribue en mesme temps. L'application en est naturelle. Monsieur Colbert ne recueille avec tant de soin toutes les Finances du Roy, que pour les répandre heureusement par tout le Royaume.

13. *Domine, probasti me, & cognovisti.*

Ces paroles de l'Ecriture qui accompagnent un Fourneau d'Essay par le moyen duquel on connoist le titre de tous les Métaux, s'appliquent admirablement à l'épreuve que Sa Majesté a faite de la fidelité de ce grand Ministre dans l'administration de ses Finances.

15. *Recipit, ut purget.*

C'est le mesme Fourneau d'Essay. Les effets font voir que Monsieur Colbert n'a pris le maniment des Finances que pour les purifier.

16. *Altior, ut fecundior.*

Le corps de cette Devise est un Ruisseau dont les Eaux sont élevées par quelque Digue, afin qu'elles se répandent avec plus d'abondance & de fertilité.

tilité. L'application en sera aisément trouvée dans la justice que le Roy a rendu au merite de Monsieur Colbert. Les services que l'Etat reçoit continuellement de ce Ministre, font assez connoître que Sa Majesté ne l'a élevé aux grands Emplois dont il est si digne, que pour le rendre plus utile à tout le Royaume.

17. *Condit in annum.*

Ce sont des Fourmis qui amassent du grain pour toute une année. Rien ne marque mieux la prévoyance de ce vigilant & sage Ministre, qui ne s'est jamais laissé surprendre, & qui a toujours préparé par avance les fonds de chaque année, pour toutes les necessitez de l'Etat.

Les trois Devises suivantes m'ont esté envoyées par Monsieur de B. de Noyon en Picardie.

18. *Solis inferior Astris.*

Un Lezard au dessous des Etoiles qui sont dans les Armes de Monsieur le Chancelier, fait le corps de cette Devise. L'application en est juste, &

il est aisé de voir que Monsieur le Tellier n'a rien au dessus de luy, depuis que le Roy a recompensé son merite de la premiere Charge du Royaume.

19. *Abundantia Custas.*

On ne scauroit faire mieux connoistre que si la France ne manque de rien, elle en est redevable à la prudence de Monsieur Colbert, que par une Couleuvre au tour d'une Corne d'abondance.

20. *Paravit currendo coronas.*

Cette Devise nous represente Daphné poursuivie par Apollon. C'est le symbole des Courses que Monsieur de Louvois a faites pendant la Guerre, pour executer les Ordres de Sa Majesté. Tout le monde demeure d'accord que la diligence de cet infatigable Ministre, à se rendre par tout en toute sorte de saisons, a soutenu admirablement les efforts du Roy, & a toujours préparé à ses Armes des victoires infaillibles.

21. *Vel reperit, vel iusta facit.*

Cette derniere Devise est de Monsieur d'Eaucourt d'Arras. C'est une Main qui sort d'un nuage, & qui tient
une

une Balance, pour montrer que Monsieur le Chancelier n'a rien changé de tout ce qu'il a trouvé justement établi; mais que pour les coutumes injustes, il les a toutes reformées par l'amour que ce grand Ministre a pour l'équité.

Il me reste à vous faire voir quelques Madrigaux sur les deux Enigmes du Mois de Fevrier, dont les Mots estoient la Carte Geographique, & l'Echo.

I.

CE que sous un sombre discours
L'Enigme du Galant Mercure
Nous represente & nous figure,
Et quelquefois un grand secours
A ces Debiturs de merveilles,
Qui par des recits importuns
De leurs voyages peu communs,
De tous les Survenans fatignent les oreilles.
Ils ont fait, s'ils sont crûs, le tour de l'Univers;
Il n'est point de Climat, de Peuple, de
Contrée,
Qu'ils n'ayent veu sous l'Empirée,
M iij

Dés lors on m'ordonna de toujours me
cacher,
Et j'ay porté le nom de la Nymphé in-
visible.



Souvent un mal'heureux Amant
Me vient raconter son martire ;
Mais bien loin de pouvoir appaiser son
tourment,
Je ne fais que le luy redire.

La Brune de Geneve.

III.

L'Enigme du Galant *Mercur*e,
Dont je vous viens de faire la lecture,
Belle *Philis*, occupe vostre esprit
D'une attention bien profonde.
Quoy, faut-il tant résver? c'est la Carte
du Monde ;
Pardonnez, si je vous l'ay dit.
Je n'ay pû voir qu'avec dépit
Cette gesne frivole & si peu nécessaire,
Et si je ne craignois, *Philis*, vostre
colere ;
Je dirois qu'il vaut mieux vous attacher
un jour

*A connoître la Carte , & le Pass
d'Amour.*

L'ABBE' DOUCET.

IV.

Trouveray-je en ces Vers un sens qui
vous contente ? Tente.

N'est-ce point un Echo que nous avons
ouï ! Oüy.

l'y donne donc ce sens , puis que l'on me
l'ordonne. Donne.

C'est l'Echo , cette Mere est peut-estre
la Voix. Vois.

Oüy , n'est-ce pas la Voix qui sans Corps
est mortelle ? Elle.

Mais quel est ce grand Corps dont on
nous veut parler ? L'Air.

Echo ! de tous mes yeux je vous echerche
sans cesse. Cesse.

Ne puis-je pas vous voir , Nymphe de
grand renom ? Non.

Faites donc pour le moins que vostre voix
m'enchanter. Chante.

CLEMENT , d'Amiens.

V.

LE Mercure voit tant de Pais à
la fois,
Que son Auteur adroit craignant qu'il
ne s'écarte,
Pour Guide à bien voulu luy donner
une Carte
Dans l'Enigme du present Mois.

VI.

VIens voir icy, charmant Narcisse,
La Nymphé qui fit ton suplice.
Ceste Belle pour toy fut invisible alors;
Mais par un beau secret, l'ingénieux
Mercure
A ton Amante donne un Corps,
Quand il fait de l'Echo la vivante
peinture.

RAULT, de Roüen,

VII.

JE ne connoissois point l'Amour, & sa
puissance,
Mon cœur n'avoit point de desirs,
Es

*Et je ne rencontrais que dans l'indifé-
rence,*

Et du repos, & des plaisirs.

Mais le Mercure vient m'apprendre

La Carte du País de Tendre,

Pendant qu'un aimable Vainqueur

*Est l'Echo qui répond au transport de
mon cœur.*

POTIN, Avocat, Ruë de
la Harpe à Paris.

VIII.

CLoris, vous prétendez qu'une retrai-
te obscure

*Doit estre le séjour des Amans mal'heu-
reux,*

*Et que quand une Belle est contraire à
leurs feux,*

Ils doivent les cacher à toute la Nature.



*Et moy, j'ay toujours crû que les maux
qu'on endure*

*Se doivent découvrir à l'objet de nos
vœux,*

Et que pour mériter de devenir heureux,

*Il faut voir & parler, autant que l'a-
mour dure.*

Souffrez

Souffrez donc, je vous prie, adorable

Cloris,

Qu'un Berger desolé par vos cruels
mépris,

De ses vives douleurs vous fasse une
peinture:



Ou si le reste-à-reste en amour vous fait
peur,

Je consens de me plaindre à l'Echo du
Mercure,

Et vous sçauvez par luy le secret de
mon cœur.

LE SOLITAIRE de Pontoise.

Vous estes priée, Madame, de deman-
der à vos Amis de quel sentiment ils sont
sur les matieres qui suivent.



Q U E S T I O N S P R O P O S E E S.

I.

UN jeune Homme est dans le dessein
de se marier. On luy donne le
choix de deux Filles. L'une a dix-huit
ans,

ans, & l'autre cinquante, & toutes deux ont autant de fois mille Ecus qu'elles ont d'années. On voudroit sçavoir s'il doit choisir la vieille, ou la jeune.

I I.

Si on doit se marier, & s'il y a plus de raison d'y songer dans l'un des deux Sexes, que dans l'autre.

I I I.

Si un Amant qui a donné son cœur sans reserve, souffre plus de la mort de sa Maistresse, que de son infidelité.

I V.

Pourquoy on donne des Graces à Venus pour l'accompagner, puis que la politique des Belles n'est point d'avoir auprès d'elles des Femmes qui puissent plaire, & que les Graces peuvent effacer des charmes de cette Déesse, ne pouvant estre Graces sans avoir je ne sçay quoy qui plaist souvent plus qu'une parfaite beauté.

V.

Quelle est l'Origine de l'Architecture.

On prétend, de l'avis mesme du Public,

blie, proposer dans chaque Extraordinaire l'Origine de quelqu'un des Arts, afin de luy donner insensiblement la cōnoissance de tous. Cela ne pourra estre que d'une tres-grande utilité, la verité se cōnoissant bien plüost par les derniers sentimens & par les diverses recherches de plusieurs qui ecrivent, que par les reflexions d'un Homme seul qui en composeroit un Traité.

DESSEINS
DES PLANCHES
QU'ON FERA GRAVER.

I.

Nous avons plusieurs ordres d'Architecture dont je ne dis point les noms, parce qu'il n'y a personne qui ne les connoisse, mais nous n'en avons aucun qu'on puisse appeller Ordre François, & c'est dequoy vous demanderez, s'il vous plaist, des Desseins à vos Amis. LOUIS LE GRAND ayant mis mis la France au dessus de tout ce qu'il

qu'il y a de plus florissans Etats, les Arts doivent contribuer à la gloire de la Nation, & à celle de l'Auguste Prince qui les fait fleurir. Ils ne le peuvent mieux qu'en inventant un Ordre nouveau, qui ayant esté trouvé sous son Regne, puisse servir à luy dresser un Monument tout François, où la Posterité verra ses Victoires. Il est juste que puis qu'il a travaillé sans l'aide des autres Nations, on ne prenne rien chez elles pour faire quelque chose à sa gloire.

I I.

Après tant de belles Devises sur des sujets Heroïques, on en voudroit avoir de Galantes. On en propose pour un Cachet demandé à un Amant par une Maistresse, à laquelle cet Amant auroit fait une declaration d'amour. On suppose que cette declaration ait esté écoutée, sans aucune marque ny de satisfaction ny de colere. On fera graver tout ce qu'on envoyera de bonnes Devises sur ce sujet.

Ceux de vos Amis qui voudront se donner la peine d'écrire sur tous ces Sujets,

jets, le pourront faire, & on se servira de tout ce qu'ils enverront autant qu'on pourra. Je croy pourtant que vous ne feriez pas mal de les avertir, que si on en propose beaucoup, c'est plustost afin de diversifier les matieres pour le plaisir du Lecteur, qu'afin que les mesmes écrivent sur toutes les Propositions. Au contraire, il seroit à souhaiter que chacun n'écrivist que sur une ou deux, parce qu'il ne choisiroit les matieres que selon qu'elles luy plairoient, & non pas à cause qu'elles auroient esté proposées. Chaque Particulier auroit plus de temps à polir l'Ouvrage qu'il entreprendroit, & pourroit le faire tenir plustost, car des trois Mois qui se passent entre deux Extraordinaires, le dernier s'employe à l'Impression, & on est embarrassé de ce qu'on reçoit plus tard que deux Mois apres qu'un Extraordinaire a paru. On ne laissera pas de faire tout ce qu'on pourra pour obliger ceux qui voudront se divertir à travailler, quand mesme ils écriroient sur toutes les Propositions. On en doit estre persuadé par cet Extraordinaire, dans lequel on n'a cherché qu'à obliger le Public, puis qu'on peut connoistre par sa grosseur,

&

Et par la depense qu'on a faite pour les Planches qui y sont employées, que les frais passēt tout ce qu'on en pourra retirer.

Je ne puis finir sans vous dire deux mots touchant les Modes. Le Printemps est venu, mais il en a fait paroistre fort peu de nouvelles, parce qu'il ne nous a point encor amené les beaux jours. On ne porte presque que les mesmes Etofes qu'on a portées tout l'Hyver. Ce sont des Robes de Gros de Tours de plusieurs sortes de gris, brodées de soye, & representant plusieurs fleurs au naturel. Les Dentelles sont presentement cousnēs sur les luyes, & on n'y en met plus de volantes. La Broderie des belles luyes est plate, & imite le naturel aussi-bien que celle des Robes. Il n'y a point de couleurs à la mode. C'est la fantaisie qui les regle. Pour ce qui est des Robes de Chambre, on va d'une extremité à l'autre, & si on en voit de fort magnifiques, on en voit aussi de tres-negligées. On attend les Etofes nouvelles dans dix ou douze jours. Il n'en est encor venu qu'une. C'est un Gros de Tours dont le fonds est rayé en nuance, & ondé, avec de petites mouchetures boupées, pareilles aux mouchetures que l'on voit depuis longtemps sur

les Rubans. Il y en a de toutes couleurs. Les Femmes portent toujours leurs Manches fort longues sans Manches de dessous. Les Habits de Printemps des Hommes, qui estoient l'année passée de Drap gris-blanc, sont cette année de toute sorte de couleurs. Il y a une Etoffe nouvelle pour eux, appelée de la Calabroise marbrée, dont on dit que le Roy s'est fait faire un Habit. Je vous en apprendray davantage dans ma Lettre ordinaire de ce Mois. Je suis vostre, &c.

A Paris, ce 15. Avril 1679.

Avis pour placer les Figures.

LE Portrait de Madame la Duchesse de Savoye doit regarder l'Epistre.

Le Cadran Horizontal doit regarder la page 110.

La Lettre en Chiffres doit regarder la page 186.

Les Devises doivent regarder la page 258.

Avis,

Avis pour toujours.

ON prie ceux qui enverront des Memoires où il y aura des Noms propres, d'écrire ces Noms en caractères tres-bien formez & qui imitent l'Impression, s'il se peut, afin qu'on ne soit plus sujet à s'y tromper.

On prie aussi qu'on mette sur des papiers diférens toutes les Pieces qu'on enverra.

On reçoit tout ce qu'on envoie & l'on fait plaisir d'envoyer.

Ceux qui ne trouvent point leurs Ouvrages dans le *Mercure*, les doivent chercher dās l'Extraordinaire; & s'ils ne sont dans l'un ny dans l'autre, ils ne se doivent pas croire oubliez pour cela. Chacun aura son tour, & les premiers envoyez seront les premiers mis à moins que la nouvelle matière qu'on recevra, ne soit tellement du temps, qu'on ne puisse differer.

On ne fait réponse à personne, faute de temps.

On ne met point les Pieces trop difficiles à lire. On

On recevra les Ouvrages de tous les Royaumes Errangers, & on proposera leurs Questions.

Si les Errangers envoient quelques Relations de Fêtes ou de Galantries qui se seront passées chez eux, on les mettra dans les Extraordinaires.

On ne met point d'Histoires qui puissent blesser la modestie des Dames, ou desobliger les Particuliers par quelques traits satyriques.

On a beaucoup de Chançons. Elles auront toutes leur tour, si on apprend qu'elles n'ayent pas esté chantées. C'est pourquoy si ceux par qui elles ont esté faites veulent qu'on s'en serve, ils les doivent garder sans les chanter & sans en donner de copie jusqu'à ce qu'ils les voyent dans le Mercure.



